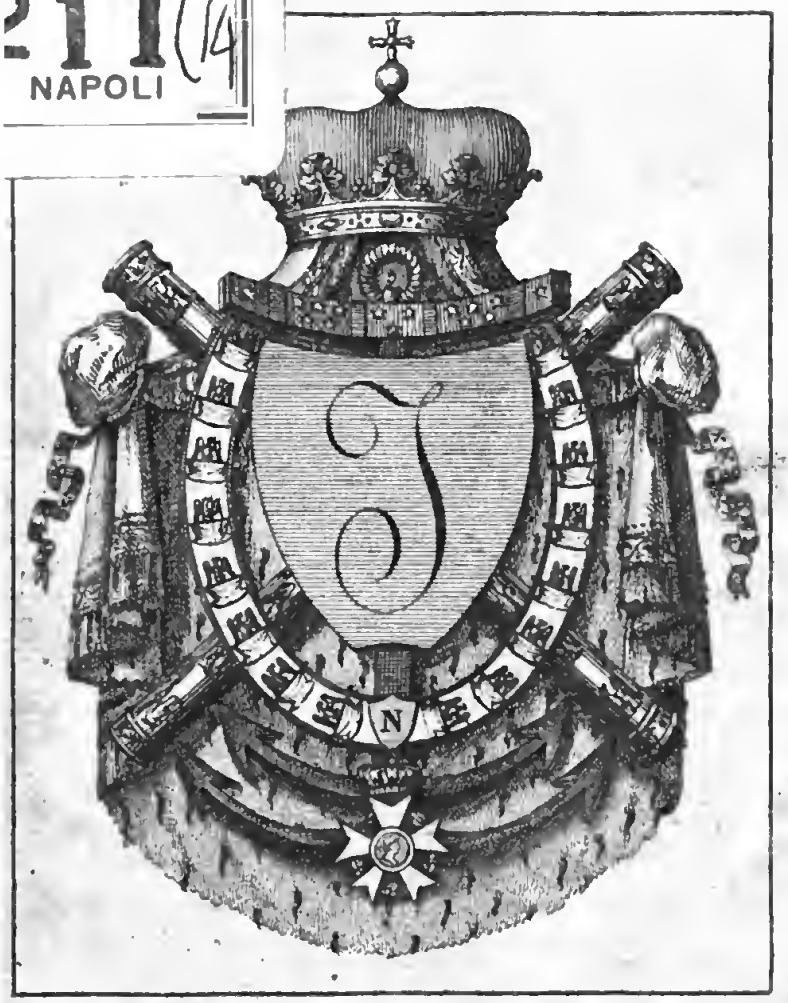
BIBL. NAZ.
t. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
211 (14
NAPOLI



615. XIV

II Suppl. Palat. 421

L'IMPROVISATEUR FRANÇAIS.

627.430

L'IMPROVISATEUR FRANÇAIS.

Le choix des pensées est invention.
La Bruyère.

Par Sallentin (de l'Oise.)

TOME XIV.

A PARIS,

Chez l'Éditeur, Maison de Gouion fils,
rue Taranne, N.° 19.

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE,
rue des Mathurins, hôtel Cluny.

An XIII—1805.

Fautes essentielles à corriger.

Page 10, *ligne* 20; tête légère; *lisez* taille légère.

Page 48, *lig. dernière*; Pilatre et Desrosiers; *lisez* Pilatre-Desrosiers et Romains.

Page 60, *lig.* 2; le quine; *lis.* le quaterne.

Page 225, *lig.* 4; qu'ils renferment; *lis.* qu'il renferme.

Page 237, *lig.* 23; en 1701; *lis.* en 1601.

Page 328, *lig.* 19; de tous; *lis.* de toutes.

Pag. 394, *lig.* 8 *et* 9; qui se rapprochaient; *lis.* qui se rapprochait.

L'IMPROVISATEUR FRANÇAIS.

NOB

NOBLESSE, NOBLE.

Le vrai *noble* ne doit sa *noblesse* qu'à lui.
(Boileau.)

Et je ne puis souffrir qu'un fat dont la mollesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine *noblesse*,
Se pare insolemment du mérite d'autrui.
(La Chaussée.)

* En Angleterre, on regarde la *noblesse* comme un métier de convention qui ne doit être respecté que dans l'individu dont les actions ont mérité qu'on l'en honorât. Ses descendans, s'ils ont l'âme vile, sont estimés au-dessous des fils d'un roturier qui seront honnêtes gens. Rien de plus sensé que cette manière de considérer les membres d'un

État ; rien de plus utile, et pour la *noblesse* elle-même, et pour les autres citoyens. C'est un avertissement continuel aux premiers de se rendre dignes de leur naissance, et un salutaire encouragement pour les autres. (*Rétif de la Bretonne.*)

* On trouve, dans un auteur du siècle de Louis XIV, cette réflexion remarquable sur la *noblesse*. « La plupart des maisons, en France, se font par le négoce, ou par l'usure ; elles se maintiennent quelque tems par la robe, et s'en vont par l'épée. Un Seigneur mange son bien à l'armée ; ses enfans, chargés de dettes, défendent le terrain encore quelque tems par des procès ; leurs châteaux deviennent des masures, et leurs descendans labourent la terre. Ceux-ci envoient leurs enfans à Paris chercher fortune. Ces enfans, chargés de toile, se rangent sur le perron du Palais, et devenus laquais, ils remontent à la place de leurs pères, quelquefois à pas comptés, et quelquefois d'emblée et tout d'un coup. Ainsi va le monde, circulant toujours, et passant de la roture à la *noblesse*, et de la *noblesse* à la roture, sans discontinuer. »

* Une femme de Cour (nommons-la Léonor),
Prisait fort la *noblesse*, et s'était mis en tête
Que la distance était plus grande encor
Du *noble* au roturier que de l'homme à la bête.
D'un mal hâtif un Prince alors surpris,
Trompant de six Docteurs la science profonde,
Chargé d'honneurs et de mépris,
Avant l'heure avait entrepris
Le voyage de l'autre monde.
Chez Léonor son trépas fut conté;
Ne vivant plus, il n'était plus flatté:
S'il faut, dit le conteur, quoique l'on ait été,
Expier chez les morts les noirceurs qu'on a faites,
Pour tout son or et pour sa dignité
Je ne voudrais, ma foi! payer ses dettes.
Monsieur, dit Léonor, la *noblesse* a ses droits:
Je ne veux pas du Prince excuser la licence;
Il a, je l'avoûrai, mal vécu, mais je crois,
Pour damner un chrétien de si *noble* naissance,
Que Dieu lui-même y regarde à deux fois.

(*Imbert.*)

NOCES.—De *nubere*, se couvrir d'un voile. (*Voyez* NUBILE.)

Budée, que François Ier, pour récompenser son mérite, fit Maître des Requêtes, se plaignait amèrement de n'avoir pu donner, le jour de ses *noces*, que

quatre heures à son cabinet et à ses livres. (*Journal de Verdun*, 1764.)

* Un Curé janséniste s'élevait dans une instruction familière contre les festins de *noces*, qu'il traitait d'invention du diable. Quelqu'un lui dit que Jésus-Christ, loin d'avoir condamné les *noces*, n'avait pas fait difficulté d'y assister, et même d'y faire son premier miracle pour y prolonger la gaîté du festin. En tout cas, répondit le Curé de mauvaise humeur, ce n'est pas là ce que Jésus Christ a pu faire de mieux. (*Notes sur la troisième Lettre de la Montagne.*)

* Henri IV, à peine devenu Roi de France, fit épouser à Turenne (père du Héros de ce nom) le plus riche parti de l'Europe, l'héritière de Sedan et de Bouillon, recherchée par des Souverains. La nuit même de ses *noces*, Turenne s'arracha des bras de sa jeune épouse, et alla prendre la ville de Stenay. Ventre-saint-gris ! s'écria le Roi en apprenant cette nouvelle, je ferais souvent de pareils mariages, et je serais bientôt maître de mon Royaume, si les nouveaux mariés me faisaient souvent de pareils présens de *noces*. (*De l'amour de* Henri IV *pour les lettres.*)

NOCTAMBULE. — Du latin *nocte ambulans*, qui marche pendant la nuit. Un de nos Poëtes a appelé le sombre Young, auteur des Nuits un *noctambule* pressé que le soleil se couche. (*Voyez* SOMNAMBULE.)

NOEL. — C'est le nom qu'on donne à la Fête de la naissance de J.-C., qui se célèbre dans toute l'Eglise catholique le 25 décembre. On croit que ce mot est corrompu de *nouvel*, d'autant plus qu'on criait anciennement *noël*, à l'arrivée de quelque nouvelle heureuse qui apportait de la joie. L'Ange qui annonça la naissance de J. C. aux pasteurs, leur dit qu'il leur annonçait une *joyeuse nouvelle*. On donne aussi le nom de *Noëls*, à certains airs de musique, et à certains chants qui ont été composés pour la fête de *Noël*. Le Recueil des *Noëls* Bourguignons est célèbre; c'est le meilleur ouvrage de Bernard de la Monnoye. Après avoir mis quatre langues à contribution (car il faisait des vers grecs, italiens, latins et français), ce Poëte entreprit d'y mettre jusqu'au patois de son pays. Tout le monde, jusqu'à la Cour, voulut apprendre ce pa-

tois, et chanter des *Noëls* qui n'avaient pas quelquefois besoin d'être impies, pour être gais et piquans. (*Ann. franç. 15 octobre.*)

NŒUD, NOUER, NODUS.

Il est des *nœuds* formés sous des astres malins,
Qu'on chérit malgré soi.....

(Regnard, *dans le Joueur.*)

* La plupart des grands talens s'annoncent par des espérances précoces et des progrès rapides. Mais il en est qui n'ont point de présages, qui ne se développent point par des progrès successifs. Ils éclatent par une espèce d'explosion, comme s'ils avaient brisé tout-à-coup l'obstacle qui arrêtait leur énergie. Quelqu'un a appelé assez énergiquement ces sortes de talens, des talens *noués*. (*Espr. des Journaux*, 1786.)

Nodus. — On appelle *nodus*, une tumeur dure et indolente qui vient sur les os du corps humain. M. Daubenton, Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle, était d'un tempérament extrêmement tranquille. Quelqu'un a dit de lui qu'il observait le *nodus* de ses doigts

avec le même sang-froid qu'il aurait pu faire ceux d'un arbre, et cela était vrai à la lettre. (*Notices sur Daubenton.*)

NŒUD-COULANT.

Jeune blondine aimait jeune garçon,
Mais un vieillard l'acquit en hymenée.
Pour ses écus et par force menée,
Au sacrement, elle eut longue leçon
Sur ses devoirs. Il fallait voir le Prêtre
La sermoner. Aimez bien votre maître;
C'est à lui seul que vous joint l'Eternel
Par un saint *nœud*, par un *nœud* solennel,
Un *nœud* divin, le plus grand *nœud* du monde:
Elle en pâlit; encor plus son galant:
Mais en sortant lui dit tout bas la blonde:
Console-toi, ce n'est qu'un *nœud coulant*.

NŒUD-GORDIEN. — *Gordias*, Roi de Phrygie, et père de Mydas, était un laboureur qui parvint de la charrue au trône. Il n'avait pour tout bien que deux attelages de bœufs, l'un pour labourer, l'autre pour traîner son chariot. Les Phrygiens ayant appris de l'Oracle que celui qu'ils rencontreraient serait leur Roi, ils décernèrent la couronne à *Gordias*. Mydas, son fils, offrit le chariot de son père

à Jupiter. Le *nœud* qui attachait le joug au timon était fait, dit-on, avec tant d'adresse, que le vulgaire étonné fit courir le bruit que l'Empire de l'Asie appartiendrait à celui qui le *dénouerait*. Alexandre-le-Grand, passant à *Gordium*, capitale de la Phrygie, fut curieux de voir cet ouvrage qu'on disait être si merveilleux. Il vit le *nœud* célèbre, le coupa avec le tranchant de son épée, et s'appliqua l'accomplissement de l'Oracle. (*Dict. historique.*)

* Dans les *nœuds* du mariage
Est bien hardi qui s'engage !
Jeunes Amans, pensez-y bien ;
C'est vraiment-là le *nœud gordien*.

NOIRCEUR, NOIRCIR, NOIR.

Des hommes décriés, sans talens, sans honneur,
Nous tiendront dans la crainte, à force d'infamie,
Et verront à jamais leurs *noirceurs* impunies !
(*Gresset.*)

* Deux paysans destinés à subir entr'eux deux le sort du billet *noir* pour la milice, se présentent devant le subdélégué de l'Intendant, gagné pour faire échouer le billet blanc à l'un et, par con-

séquent, le billet *noir* à l'autre. Il leur fait tirer d'abord deux numéros. Celui à qui l'on se proposait de faire tomber le billet *noir*, prend le n°. 1. Alors le sub-délégué met dans le chapeau deux billets *noirs*. Ainsi un billet *noir* ne pouvait manquer d'échoir à celui qui devait tirer le premier. Celui-ci, ayant quelque pressentiment de la supercherie, tire, et sans attendre que son billet soit déroulé, il l'avale. — Malheureux, que fais-tu là? — Rien. Si le billet que j'ai avalé est *noir*, mon camarade va prendre le blanc, et je suis tombé au sort. Au contraire, si le billet qui reste est *noir*, il est évident que j'ai pris le blanc, et que mon camarade est milicien dans toutes les règles. L'argument était sans réplique. La fourberie fut démasquée, mais le fourbe n'en rougit pas.

* La nuit par son contraste offre aux yeux de l'Amour
Des plus tendres couleurs le brillant assemblage :
C'est ainsi que l'astre du jour
Nous paraît plus brillant quand il perce un nuage.
Le *noir*, de la beauté redouble la splendeur :
Son éclat s'entretient sous son ombre épaissie :
La blonde en a moins de fadeur,
Et la piquante brune en paraît éclaircie.
C'est la couleur du deuil, me direz-vous, Comtesse,

Je vous le passe volontiers ;
Mais si le *noir* habilla la tristesse,
Il pare bien les héritiers.

* Beaumarchais ayant été enfermé pour quelque tems à Saint-Lazare, sous le ministère du Lieutenant de police Le *Noir*, on fit courir les couplets suivans, qui furent dictés par le ressentiment de la pénitence infligée à l'auteur de *la Folle Journée.*

* Dans le monde, tout varie,
L'esprit et le sentiment ;
Chacun son goût, sa manie,
L'un veut *noir*, l'autre veut blanc ;
Pour moi, fier de ma patrie,
C'est le lys que j'aime à voir,
Et je déteste le *noir.*

Lorsque je vois ma Glycère
En juste de blanc satin,
Qui sur sa tête légère,
S'allie avec son blanc sein ;
Oui, je crois être à Cythère,
Et je ne puis concevoir
Comment on souffre le *noir.*

Quoiqu'ici je désavoue
Du *noir* les sombres couleurs,
Il faut pourtant que je loue

Ses avantages d'ailleurs :
J'avourai que pour la boue
On ne saurait rien avoir
D'aussi propre que le *noir* (1).

Voyez ce ramas de cuistres,
Prêtres, Moines et Prélats ;
Procureurs, Juges, Ministres,
Médecins et Magistrats ;
Ces uniformes sinistres
Leur tiennent lieu de savoir :
Ah ! que d'ânes sous le *noir* (2).

Mais ces frêles avantages
Ne peuvent être opposés
Aux innombrables dommages
Dont nous sommes épuisés ;
Ce serait par trop d'ouvrages
S'il fallait apercevoir
Les maux que cause le *noir*.

Jouant la douleur extrême,
Cloris en habit de deuil,
Dans les bras de ce qu'elle aime,
Rit d'un époux au cercueil :
Voile affreux du stratagème !

---

(1) L'enlèvement des boues se faisait très-exactement sous le ministère de M. *Le Noir*.

(2) On l'accusait de n'avoir que des ignorans à la tête de ses bureaux.

Ne pourra-t-on bientôt voir
Enfin supprimer le *noir !*

Je voudrais, à tous propice,
Si j'étais au rang des Rois,
Que surtout sans artifice
On interprétât les lois :
Pour établir la police
J'userais de mon pouvoir,
Et je proscrirais le *noir.*

J'unirais la politique
Aux talens comme aux vertus ;
Et jaloux que l'on s'applique
A réformer les abus ;
Moi-même en place publique,
Aux flambeaux, par un beau soir,
Je verrais brûler le *noir.*

Ce vœu devient inutile,
L'honnête homme est maîtrisé ;
A la Cour, comme à la Ville,
Le *noir* est autorisé ;
Car le peuple est imbécile,
Et les Grands prennent, sans voir,
Toujours le blanc pour le *noir.*

(Mém. secrets.)

NOISE.

Les si, les mais sont la porte
Par où la *noise* entre dans l'univers.

(La Fontaine.)

* Je connais des maris qui, pour éviter *noise*,
N'ont jamais approché leurs femmes d'une toise,
Et qui ne laissent pas d'avoir en leur maison
Un bon nombre d'enfans qui portent tous leur nom.

(Lisette à Sotencour, dans le Bal.)

NOISETTE, NOISETIER. — Les Romains connurent le *noisetier*. Ils appelaient les *noisettes*, *noix* du Pont, parce qu'elles leur venaient de ce Royaume, situé en Asie. (*Mél. d'une gr. bibliot.*)

* Comme une Nymphe sauvage,
Toujours j'habite les bois;
L'ombre d'un épais feuillage
Semble avoir fixé mon choix.
Souvent dans un jour de fête,
On voit de jeunes Amans
A rechercher ma conquête
Passer leurs plus beaux momens.

Dans ma taille rondelette
Je plais à tous à la fois,
Mais quoique simple et jeunette,
Je suis dure, même aux Rois.
Pourtant avec quelqu'adresse
On peut vaincre cette humeur;
Quand un jouvenceau me presse,
Il obtient enfin mon cœur.

De la beauté la plus fière,

Ainsi finit la rigueur ;
L'Amour s'y prend de manière
Qu'elle connaît un vainqueur :
A votre ardeur si Lisette
Paraît ne pas s'émouvoir,
Bergers, voyez la *noisette*,
Et livrez-vous à l'espoir.

* Un Arabe, égaré dans le désert, n'avait pas mangé depuis deux jours, et se voyait réduit à mourir de faim. En passant près d'un de ces puits où les caravanes viennent abreuver leurs chameaux, il voit sur le sable un petit sac de cuir. Il le ramasse, il le tâte : Alla soit béni ! dit-il; ce sont, je crois, des dattes ou des *noisettes*. Plein de cette douce espérance, il se hâta d'ouvrir le sac; mais à la vue de ce qu'il contenait : Hélas ! s'écria-t-il douloureusement, je croyais que c'était au moins des *noisettes*, et ce ne sont que des perles. (Blanchet, *Contes orientaux.*)

NOIX. — Les *noix* prises en nombre sont dangereuses et de difficile digestion. L'école de Salerne ne permet d'en manger qu'une, la seconde pouvant apporter grand dommage, et la troisième pouvant causer la mort.

Post pisces nux *sit ; post carnes caseus adsit ;*
Unica nux *prodest, nocet altera, tertia mors est.*

* Hernand-Teillo-de-Porto Carrero, Espagnol, et Gouverneur de Dourlens, informé qu'Amiens n'avait qu'une garnison bourgeoise, forme, en 1597, le projet de surprendre la ville. Pour cet effet, il déguise en paysans vingt soldats, qui se présentent à la porte de la ville avec des denrées qu'ils étaient censés y aller vendre. L'un d'eux portait un sac de *noix ;* il se détache un instant, après avoir délié son sac : ses *noix* se répandent. Le corps-de-garde s'amuse à les ramasser. Survient un charriot chargé de planches et de paille qui s'engage sous la porte, pour empêcher la herse de se baisser. Les faux paysans donnent le signal à Porto-Carrero, qui n'était pas éloigné et qui entra dans Amiens avec des troupes qui mirent la ville au pillage et s'en emparèrent. (*Anecdotes hollandaises et belgeoises.*)

— Quand on apprit à Henri IV qu'Amiens était pris, il fit appeler le Duc de Sully, et s'écria : Quel malheur, mon ami ! Amiens est pris ! Les Espagnols s'en sont saisis, en plein jour, pendant que

ses malheureux habitans, qui n'ont pas su se garder et qui n'ont pas voulu que je le gardasse s'amusaient à se chauffer, à boire et à ramasser des *noix*, que des Espagnols déguisés répandaient exprès auprès du corps-de-garde. (*Histoire de la ville d'Amiens, par le P. Daire.*)

NOM, NOMMER, NOMMÉ.

Mérite un *nom;* mais pour être heureux, tâche
Avant la mort de n'être pas nommé. (*Voltaire.*)

* On se fait souvent un grand *nom* en occasionnant de grands malheurs. (*Raynal.*)

* Alexandre ayant appris qu'un de ses soldats avait pris son *nom*, le fit venir et lui dit: Tu veux porter mon *nom*, j'y consens; mais souviens-toi dans les combats que tu te *nommes* Alexandre. (*Lettres sur quelques Ecrits.*)

* Un soldat de l'armée du Maréchal de Turenne se faisait *nommer* Turenne par ses camarades. Ce Général, qui en fut informé, témoigna au soldat qu'il s'en offensait. « Morbleu, mon Général, dit le grivois, j'ai la folie des *noms* et si je

savais un plus beau *nom* que le vôtre, je le prendrais. (*Dict. des Homm. illust.*)

* Sous la première, la seconde et pendant plus de deux cents ans, sous la troisième race, on n'observait que très-rarement l'article du Concile de Nicée qui prescrivait de prendre au baptême le *nom* d'un Saint. Je ne citerai pour exemple que le *nom* de Louis; huit Rois, et après eux Louis IX ou Saint-Louis, avaient été baptisés sous ce *nom*, quoiqu'aucun Louis n'eut encore été mis au rang des Saints. (Saint-Foix; *Essais historiques.*)

— Philippe Ier fut le premier de nos Rois qui ait pris, au baptême, le *nom* d'un Saint honoré dans l'Eglise.

* Les Espagnols sont dans l'usage de prendre au baptême une grande quantité de *noms*, et c'est un acte de modestie rare quand un Prince ou une Princesse espagnol n'a pas vingt *noms* de Saints ou de Saintes qui précèdent le sien. On sait l'historiette que l'on conte à ce sujet. Un Espagnol frappe la nuit à la porte d'une hôtellerie de France, la seule qui fut dans le village. Comme il était tard, le maître le fit long-tems attendre. Enfin, mettant

la tête à la fenêtre : Qui est là, dit-il au Chevalier, furieux de ce qu'on le faisait tant attendre. C'est, répond celui-ci le Signor don Juan-Pedro-Stanislas-Hermandez-Rodriguez de Villanova, Conde de Malvfra, Cavellero de Santiago, y d'Alcantara. — Tarare, dit le maître, il n'y aurait pas de lits pour le quart de ces gens là, et sur-le-champ fermant la fenêtre au nez du signor cavellero, il le laissa répéter à sa porte, ses noms, surnoms et qualités.

* Philippe-Auguste ayant envoyé demander au Roi de Castille une de ses filles en mariage pour son fils, il se trouva que la plus jolie se *nommait* Urraca. Sur quoi les Ambassadeurs français, effrayés d'un pareil *nom*, aimèrent mieux prendre Blanche, qui fut depuis mère de Saint-Louis. *(Recueil d'épitaphes.)*

* Il est une vaste distance
Entre les *noms* connus et les *noms* glorieux.
(Voltaire.)

* Phélippeaux de Saint-Florentin, Duc de la Vrillière, était également connu sous ces trois *noms*, ce qui justifia de son vivant l'épitaphe :

Ci gît un petit homme à l'air assez commun,
Lequel porta trois *noms* sans en laisser aucun.

* Un pauvre poursuivait un passant le long des trottoirs du Pont-Neuf. C'était un jour de fête. Au *nom* de Saint-Pierre, disait le mendiant; au *nom* de Saint-Joseph; au *nom* de Saint-Jean-Baptiste; au *nom* de tous les Saints.... Arrivé devant la statue de Henri IV : Au *nom* de Henri IV.... L'homme s'arrête : Tiens, voilà un louis d'or. (*Alm. litt.* 1782.)

* L'Abbé Alary fut reçu parmi les quarante, quoiqu'il n'eut publié aucun ouvrage. Lorsqu'il alla faire ses visites, il laissa son billet chez un Académicien de qualité, qui était sorti, et qui n'avait jamais entendu parler de lui. Celui-ci en rentrant avec un homme de lettres, trouva le billet, le lut, et dit avec le ton de la surprise : L'Abbé Alary! je ne le connais pas; qu'a-t-il écrit? — Son *nom*, reprit l'homme de lettres. (*Alm. litt.* 1771.)

* A peine la tête de l'infortunée Princesse de Lamballe fut tombée sous le fer des assassins, ques ces misérables la promenèrent dans les rues de Paris, autour du Temple et sous les fenêtres du Roi et de la Reine, qui y étaient détenus. Les si-

caires ayant demandé, à grands cris, que le Roi et la Reine parussent à la fenêtre, un Officier municipal porta l'impudeur jusqu'à les presser de souscrire aux vœux de ce qu'il appelait le peuple. Un de ses collègues, moins barbare, s'y opposa. Louis XVI, interrogé dans la suite sur le *nom* de l'Officier municipal qui l'avait pressé de se mettre à la fenêtre, répondit : Je ne me souviens pas du *nom* de celui qui le voulait, je ne me souviens que du *nom* de celui qui ne le voulut pas. (*Hist. de la Révol.*)

Le nommé. — Terme qui désigne presque toujours le mépris. — Baron, qui conservait dans la société l'air de dignité qu'il prenait sur le théâtre, voulait refuser la pension que lui avait accordée Louis XIV, parce que l'ordonnance portait : Payez au *nommé* Michel Boyron, dit Baron, etc. Ses amis, qui voyaient mieux que lui, lui conseillèrent de prendre toujours, malgré l'irrévérence du terme.

NOMBRE, NOMBREUX.

Alors qu'on a du cœur on prend peu garde au *nombre*.

* Avant que la bataille de Cannes se donnât, les Carthaginois parurent effrayés du grand *nombre* des troupes ennemies, qui les surpassaient de plus de moitié. Un Officier, nommé Giscon, ne put même s'empêcher d'en marquer son étonnement à Annibal. « Il y a, lui ré-» pondit froidement ce Général, une » autre chose encore plus surprenante, » à laquelle tu ne prends pas garde, c'est » que dans ce grand *nombre* d'hommes, » il n'y en a pas un qui s'appelle Giscon. » Ce sang-froid d'Annibal anima le courage des Carthaginois; car ils ne pouvaient se persuader que leur général put plaisanter dans un moment aussi important, sans être assuré de battre ses ennemis, quelque *nombreux* qu'ils fussent.

NOMBRIL. — C'est la partie extérieure du corps animal par laquelle le fœtus prend sa nourriture dans le ventre de la mère, et dont il se fait, au moment de la naissance, une sorte de nœud au milieu de la surface du ventre. On voit dans la chapelle Sixtine, à Rome, un tableau de Michel-Ange, dans lequel on admire deux choses; la première, la

beauté du tableau ; la seconde, les deux *nombrils* que ce grand-homme, plus habile peintre que naturaliste, donne à Adam et Eve, que ce tableau représente. (*Journal de Paris*, 1786.)

* Les Palamistes, ainsi nommés de Grégoire Palamas, leur chef, étaient des moines grecs qui se dévouèrent, dans le quatorzième siècle, à la vie contemplative ; ils tâchaient de recueillir entièrement leur esprit, de l'absorber dans de profondes méditations sur l'essence divine, et ils parvenaient, disaient-ils, en contemplant attentivement, et sans distraction, leur *nombril*, à se procurer des extases, et à voir cette gloire, ces rayons de splendeur, cette lumière pure et incorruptible qui part du trône du Tout-Puissant. La doctrine mystique de ces moines s'accrédita au point que Constantinople était remplie de dévots qui passaient les journées entières, immobiles sur un siège, les yeux fixés sur leur *nombril*, en attendant la céleste vision.

NOMENCLATURE. — Du latin *nominum clavis*, la clef ou la connaissance

des mots. Si la nature, dit Jean-Jacques, a donné au cerveau des enfans cette souplesse qui les rend propres à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave cette longue *nomenclature* de lois, de dates, de termes de blason, de sphère, de géographie, et tous ces mots, sans aucun sens pour leur âge, et sans aucune utilité pour quelqu'âge que ce soit, dont on accable leur triste et stérile enfance; mais c'est pour que toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui se rapportent à son bonheur, l'éclairent sur ses devoirs, s'y tracent de bonne heure en caractères ineffaçables, et lui servent à se conduire pendant sa vie, d'une manière convenable à son être et à ses facultés. (*Nouvelle Héloïse.*)

NON. — Particule négative.

J'aime les gens dont l'âme peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, *non* pour *non*.
(*Gresset.*)

* Que ferais-tu, disait un Macédonien au Roi Philippe, si lorsque tu dis oui, tes sujets te disaient : *Non?* — Le même Philippe ayant fait demander aux Lacé-

démoniens quelque chose d'injuste, ils lui répondirent : *Non. (Rhétorique à l'usage des Demoiselles.)*

NONAGENAIRE. — (Agé de quatre-vingt-dix ans.)

Un vieillard de cent ans apprenant le trépas
De son voisin plus que *nonagénaire*,
Cet homme était, dit-il, trop valétudinaire,
J'ai prédit qu'il ne vivrait pas.

NONCHALANCE, NONCHALANT.

Je ne veux pas rester dans une *nonchalance*
Qu'il faut laisser aux sots.... *(Regnard.)*

* Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il en faut réprimer l'impétuosité,
Avant que les esprits qu'un juste effroi balance
S'y puissent enhardir de notre *nonchalance*.
(Corneille.)

* Soyez grave sans faste, aisé sans *nonchalance*.
(Sanlèque.)

NONNE. — (*Voyez* CORBLEU.)

Ma fille est *nonne; ergò* c'est une sainte :
Mal raisonné. Des quatre parts, les trois
En ont regret, et se mordent les doigts,
Font souvent pis..... *(La Fontaine.)*

* On exigeait autrefois des *nonnes*

qu'elles apprissent le latin, et cela était fort bien vu, dit Saint-Foix. Cette étude faisait diversion à leurs exercices monotones, satisfaisait la curiosité des *nonnes*, les instruisait et les mettait à même de s'entendre à l'église comme ailleurs.

* Les *nonnes* sont un étrange bétail :
Qui n'a tâté de cette marchandise,
Ne sait encor ce que c'est que tourment.
(La Fontaine.)

NORD, NORMAND. — On appelle *Nord*, l'un des quatre points du monde, opposé à celui du Midi.

C'est du *Nord* aujourd'hui que nous vient la lumière.
(Voltaire.)

* Des paroissiens sollicitaient leur Curé de faire des prières pour obtenir de la pluie. — Pour vous obliger il n'est rien que je ne fasse, mes enfans. Mais je crains bien que Dieu ne vous exauce pas, tant que le vent soufflera du *Nord*. (*Publiciste, an XII.*)

* Les premiers pirates qui affligèrent les côtes de France, s'appelaient *Normands*, non qu'ils tirassent leur origine

du *Nord* de la France, mais parce que mécontens de leurs Seigneurs, qui les traitaient avec trop d'inhumanité, ils appelèrent à leur secours les corsaires du *Nord*, qui donnèrent leur nom à ceux qu'ils étaient venu secourir. Ils commirent eux-mêmes les violences et tous les excès imaginables. Ces habitans des côtes du *Nord*, joints aux *Normands*, désolèrent la France l'espace de 80 ans. Les Parisiens du IXe siècle conçurent un tel effroi de leur fureur, que dans leurs litanies ils disaient : *A furore* NORMANORUM *libera nos, Domine.* (*L'Esprit de Guy-Patin.*)

* Soutenez bien vos droits : sot est celui qui donne,
C'est ainsi devers Caen que tout *Normand* raisonne.
(*Boileau.*)

Les Manceaux passent pour être intéressés, chicaneurs et fins, encore plus que les *Normands*. On connaît le proverbe : *Un Manceau vaut un Normand et demi.* L'application qu'on en fait n'est honorable ni à l'un ni à l'autre, mais c'est une injustice, ou au moins un préjugé; le proverbe ne s'étant établi que sur ce qu'autrefois les monnaies

du Maine valaient moitié plus que celles de *Normandie*. (*Nouv. Mélang. d'une grande bibliothèque.*)

* Le proverbe dit encore : *Normand*, homme sujet à se dédire. On croit communément que cette qualification vient de ce que par la coutume de *Normandie* on a vingt-quatre heures pour se dédire d'un marché par contrat. Peut-être viendrait-elle aussi de ce que parmi les anciens *Normands*, grands pirates, lorsqu'une de leurs troupes était tombée d'accord, moyennant une certaine somme, de laisser en paix la province où elle avait débarqué, une autre, débarquée depuis, ne se croyait pas liée par l'accord de la précédente. (*Ducange.*)

* Les *Normands* ont passé, de tout tems, pour être processifs :

Vit-on jamais *Normand*
Finir procès par accommodement ?

* Un charlatan débitait au marché
Certain onguent qu'il surfaisait du double.
Par là sambleu, dit un rustre, fâché !
A nos dépens c'est pêcher en eau trouble.
L'hiver dernier vous l'avez moins vendu.

— D'accord, moi-même en ai l'âme peinée !
Mais cet onguent est d'huile de pendu,
Et les *Normands* ont manqué cette année.

NOTABLE. — L'Assemblée des *Notables* de 1787, fait époque, en ce qu'elle fut un acheminement à la tenue des Etats-Généraux, qui fit éclore le 14 juillet 1789. C'est cette assemblée des *Notables* qui donna lieu à l'imagination burlesque des têtes branlantes que l'on vendit, et que l'on vend encore aujourd'hui, sur les quais, sous la dénomination de *Notables*.

NOTAIRE, NOTARIAT, NOTARIER.

Un contrat me déplaît; on fait mieux son affaire
Sans l'avis d'un Curé, ni le seing d'un *Notaire*.
(*OEuvres de Boileau.*)

* Il n'est rien de plus beau qu'un *Notaire* honnête homme.
Mais dans tous les grands corps on a vu de tout tems
Se glisser des fripons parmi d'honnêtes gens.
Et quand on trouverait dans le corps un faussaire,
Cela ne blesserait aucun autre *Notaire*.
(Boursault, *dans Esope à la Cour.*)

* Les écrivains publics furent appelés *notaires*, parce qu'ils écrivaient leurs

minutes avec des *notes*, et avec tant de célérité qu'ils semblaient pénétrer la pensée des juges ou des parties; c'est ce que Martial a exprimé par ces deux vers.

Currant verba licet, manus est velocior illis ;
Nundùm lingua, suum dextra peregit opus.

* On rencontre quelquefois, dans le pays des Iroquois, des sauvages qui raisonnent. Ils disent aux Européens qui veulent les instruire, ou aux Missionnaires qui leur prêchent la morale : il faut que parmi vous autres hommes civilisés, il y ait bien de malhonnêtes gens, puisque vous ne faites rien sans la présence de témoins, la signature d'un contrat, ou la foi du serment, l'intervention d'un prêtre, ou l'assistance d'un *notaire*.

* Qu'ils sont plaisans tous ces *Notaires !*
Pour expliquer les choses les plus claires
Ils ont des mots si durs, des termes si mal faits !
Un si mauvais genre d'écrire ;
Qu'on est tout étonné, lorsqu'on vient à les lire,
De ne pas même entendre le français.
(Monvel, *dans l'Amant bourru.*)

* Un Seigneur de haute noblesse
Chez un *Notaire* fréquentait ;
De la Tabellione amoureux il était,

En avait les faveurs, et voire la tendresse.
Le mari soupçonneux fit si bien ou si mal,
Que sur le fait, un soir, il surprit son rival,
Lequel dit : c'est chose claire
Qu'à votre honneur j'ai forfait :
Je ne puis nier un fait
Passé pardevant *Notaire*.

NOTE, NOTER, NOTICE, NOTION. — L'usage des *notes*, si commun aujourd'hui dans nos livres, vient, d'une part, de la maladresse des auteurs qui se trouvent embarrassés pour interpoler, dans leurs ouvrages, des observations qu'ils croient intéressantes; et de l'autre, de la délicatesse des lecteurs, qui ne veulent point être interrompus dans leurs lectures, par des digressions. Les Anciens, qui écrivaient mieux que nous, n'ajoutaient point de *notes* à leur texte.

* Dans des *notes* manuscrites du Ministre Colbert, sur les commencemens du règne de Louis XIV, on voit un état des pensions accordées par ce Prince aux gens de lettres et aux savans, avec des *notes* sur l'espèce de mérite de chacun d'eux. Voici celle sur le grand Corneille : « Au S^r. Pierre Corneille, premier

Poëte dramatique du monde, 2000 liv. » Il est fâcheux qu'on trouve ensuite : « Au Sr. Chapelain, le plus grand Poëte français qui ait jamais été, et du plus solide jugement, 3000 liv. » Racine est compris dans cette liste, mais sous la simple *note* de poëte français, avec 800 liv. Racine était alors très-jeune, et n'était connu que par une Ode sur le mariage du Roi. (*Pièces intéressantes et peu connues.*)

* Ce fut Jean de Meurs qui, au milieu du 14e. siècle, inventa les rondes, les blanches, les noires, les croches et les doubles croches, pour distinguer la valeur des *notes*. (Terrasson; *Mél. d'hist.*)

NOTION. — L'idée qu'on a ou qu'on veut donner d'une chose.

* Aristote voulant éteindre jusqu'à la mémoire de tous les systèmes anciens, entreprit de réformer même les termes des *notions* les plus communes. On eut dit qu'il avait pris d'Alexandre, son disciple, cette ambition excessive d'aspirer au despotisme de toutes les opinions, comme ce héros aspirait à la monarchie universelle. (*Dict. des hom. illus.*)

* Notoriété. — On dit d'une chose incontestable, qui est aux yeux de tout le monde, qu'elle est de *notoriété* publique. C'a été une grande question, dans le monde théologique, vers le milieu du dernier siècle, de savoir si les Jansénistres étaient hérétiques de *notoriété* publique, ou non. Il y a eu des volumes écrits, pour et contre.

NOTRE, NOSTRADAMUS. — Il n'est personne qui n'ait oui parler de *Nostradamus* et de ses prédictions. Son nom qui, en français, signifie *nous donnons du* NOTRE, a fourni au poëte Jodelle l'idée du distique suivant :

Nostradamus *cum falsa damus, nam fallere* NOSTRUM *est ;*
Et cum falsa damus, nil nisi Nostradamus.

* D'Ablancourt avait un laquais nommé Basson. Il vivait avec lui, dans une familiarité qui donna lieu à une saillie assez naïve, de la part de ce domestique, et que d'Ablancourt racontait avec plaisir. Le maître jouait et perdait son argent. Basson, qui voyait ce qui se passait, le tire par le manteau, et lui dit à l'oreille :

morbleu, vous perdez tout *notre* argent, et puis tantôt vous viendrez me battre.

* On demandait à sir Charles le Rond :
Que faites-vous quand la troupe savante
Est au conclave? A ces mots le quarante
D'un air malin sourit et puis répond :
Plaignez, hélas ! d'Apollon les apôtres ;
Notre Lycée est le Temple d'ennui ;
Là nous bâillons aux ouvrages d'autrui ;
Plus vous dirai, quelquefois même aux *nôtres.*

* Un bourreau conduisant au gibet un pauvre diable, lui dit : écoutez, je ferai de mon mieux ; mais je dois pourtant vous prévenir que je n'ai jamais pendu. Ma foi, répond le patient, je vous avouerai également que je n'ai jamais été pendu non plus ; mais, que voulez-vous ! *nous* y mettrons chacun du *nôtre.* Il faut espérer que *nous nous* en tirerons. *(Corresp. après la mort de Louis XV.)*

* Frère Pacôme, honnête Capucin,
D'apoplexie ayant quelque simptôme,
On le saigna. Puis certain Médecin,
Par charité, visite le pauvre homme,
Lit dans ses yeux et lui tâte le pouls,
Voit son urine, examine sa langue,
Dit que du mal il faut parer les coups,

Et là-dessus lui fait une harangue
Courte. Un Docteur est toujours fort pressé
Quand d'*oremus* on doit payer sa peine.
Comme il sortait, l'apprentif trépassé
Lui dit : hier on ouvrit *notre* veine,
S'il vous plaisait, sans vous être importun,
Voir *notre* sang ! — Frère, répondit l'autre,
Dites mon sang, et ne dites pas *notre*,
Les Capucins n'ont pas le sens commun.

NOURRIR, NOURRICE, NOURRISSON, NOURRITURE. — L'Empereur Vespasien passait un jour de chaque mois sans prendre de *nourriture*, afin de laisser son estomac se reposer. (*Les nuits Parisiennes.*) Une montre qu'on cesserait de monter, une fois par mois, pour laisser reposer les rouages, en irait-elle mieux pour cela?

* Avant la Révolution, il y avait dans certaines provinces de la France, une jurisprudence assez inepte, et assez barbare tout à la fois, pour s'opposer à ce qu'un enfant, né hors mariage, eut sa mère pour *nourrice*. (*L'Ami de la nat.*)

* Un jeune niais, à qui l'on reprochait d'être bête, disait : est-ce ma faute? On m'a peut-être changé en *nourrice*. (*Esp. des journaux, 1789.*)

* N'abandonnez jamais le fruit de vos amours
Aux mains d'une mère étrangère.
Nourrissez votre fils, remplissez vos beaux jours
Des soins intéressans de ce saint ministère.
Ces jours pour le plaisir ne seront point perdus :
La Nature aux bons cœurs donne pour récompenses
Des devoirs les plus assidus,
La plus douce des jouissances.
Vous les mériterez : de votre *nourisson*
Un autre n'aura pas la première caresse ;
Vous jouirez avec ivresse
Des prémices de sa tendresse
Et des éclairs de sa raison.
Souvent tandis que de sa mère
Ses lèvres presseront le sein,
En admirant son minois enfantin,
Vous croirez démêler quelques traits de son père.
Alors vous sentirez palpiter votre cœur
Du plaisir de trouver l'auteur dans son ouvrage,
Et de l'espoir de voir croître, sous votre ombrage,
Le fruit dont vous aurez alimenté la fleur.

(Demoustier.)

* Il faut convenir que pour encourager les mères à allaiter leurs enfans, et vaincre la paresse de celles qui n'écoutaient que l'usage, sans consulter leurs cœurs et leurs forces, J. J. Rousseau a cruellement chargé le tableau des abus

qu'il prétend inséparables de la *nourriture* étrangère. Reconnaissons que pour une *nourrice* qui a trahi ses devoirs, il en est mille qui les ont remplis avec bien plus de courage, que la plupart des mères auxquelles elles ont appris à l'être. La génération présente doit la vie aux *nourrices;* elle aurait pu dire à J. J. Rousseau.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

— L'usage des *nourrices* est de toute ancienneté. Elles étaient considérées chez les Grecs, elles avaient un rôle sur leurs théâtres, et depuis des siècles, elles sont parmi nous le lien le plus doux qui unit les villes aux campagnes; elles ont fait naître une espèce de parenté secondaire qui, sous les noms les plus tendres, exprime les plus doux rapports qui puissent exister entre le besoin et la reconnaissance; et lorsque nous voyons un enfant passer des bras d'une mère épuisée, dans ceux d'une *nourrice* pleine de lait et de vigueur; échapper, en naissant, au luxe, à l'air corrompu des villes, pour aller respirer l'air pur, et la simplicité des champs; passant les premières

années de sa vie à côté du pauvre; apprenant, s'il se peut, qu'il est né son égal, et qu'il doit toujours le chérir, et le soulager; contractant, de bonne heure, des obligations envers lui; vivant au milieu des richesses de la nature et des productions de la campagne : ce tableau a bien un côté digne de l'attention et de l'estime du philosophe; et si l'éloquent Génevois eut voulu l'embellir des charmes de son style, ne se serait-il pas fait à lui-même une vive impression? N'aurait-il pas fait grâce aux *nourrices*, en continuant d'exhorter les mères à l'être? (*Journal de Paris, 1785.*)

* En 1784, il a été fondé un prix, d'une médaille d'or, et d'un gobelet d'argent, pour être adjugé à la meilleure *nourrice*. Ce prix a été donné pour la première fois, le 26 janvier 1785, par M. Le Noir, alors Lieutenant de Police, à la nommée Anne Bouret, femme d'Hildevert Dict, de la paroisse de Trilbardou, près Meaux. La légende du médaillon était: à la bonne *nourrice*. Cette femme avait fait dix-sept *nourrissons*, dont treize étaient vivans, et dont six ont assisté à son couronnement. (*Ibid.*)

NOUS, NOUS MÊME.

Nous même, sans raison, à *nous même* opposés,
Nous punissons des faits par *nous même* encensés.
(Regnard.)

* Ah! que voilà de beaux enfans,
Disait certain Seigneur au gros Colas, leur père,
Qu'ils sont frais, gaillards et puissans!
Nous autres gens de Cour, *nous* voyons au contraire
Les nôtres toujours languissans,
Toujours mal-sains, et toujours blêmes;
Comment faites-vous donc, vous autres paysans?
Pargué, dit-il, Monsieur, je les faisons *nous-mêmes*.

* Un Grand-Seigneur de la Cour, qui aimait beaucoup les chevaux, fut extrêmement surpris de ce que son écuyer lui vint dire, un matin, que le cheval qu'il avait monté la veille était mort. Quoi, dit-il, le cheval que j'avais hier à la chasse? — Oui, Monsieur. — Ce cheval bay que j'ai eu de monsieur de Barradas, qui n'avait que six ans? Qui mangeait si bien? Oui Monsieur, celui-là même, répondit l'écuyer. Hé Bon Dieu! s'écria le maître, qu'est-ce que c'est que de *nous!*

NOUVEAUTÉ, NOUVEAU, NOUVELLE.

Il nous faut du *nouveau*, n'en fut-il plus au monde.
(La Fontaine.)

* Les *nouveautés* ont de puissans appas.
(Corneille.)

* Un *nouveau* parvenu fait appeler un sellier pour lui établir une voiture dans le genre *nouveau*. — Quelle draperie en dedans? — La plus *nouvelle*. — Quelle couleur au dehors? — Les plus *nouvelles*. — Les roues? Le siége? — Dans le plus *nouveau* goût. — Et quelles armes? — Quelles armes?..... Mais tout ce qu'il y a de plus *nouveau*. Depuis cette réponse, on n'appelle plus ce Monsieur, que le Monsieur tout *nouveau*.
(La Chron. scand.)

* Aux lieux où règne la folie,
Un jour la *Nouveauté* parut;
Aussi-tôt chacun accourut;
Chacun disait qu'elle est jolie!
Ah! madame la *Nouveauté*,
Demeurez dans notre patrie:
Plus que l'esprit et la beauté,
Vous y fûtes toujours chérie.
Lors la Déesse à tous ces fous

Répondit : Messieurs, j'y demeure ;
Et leur donna le rendez-vous
Le lendemain à la même heure.
Le jour vint, elle se montra
Aussi brillante que la veille.
Le premier qui la rencontra,
S'écria : Dieux ! comme elle est vieille !

* Les relations des pays éloignés faisaient le plus grand amusement de La Mothe le Vayer. Quelques heures avant sa mort, son ami Bernier vint le voir. Dès qu'il l'eut reconnu : quelles *nouvelles* avez-vous du Grand-Mogol, lui demanda-t-il ? Ce furent ses dernières paroles.

* La *nouvelle* du jour occupe l'entretien,
Elle est tout aujourd'hui, demain ce n'est plus rien.
(Borde.)

* On assure que dans le cours de la guerre de sept ans, un particulier s'annonça pour parier un écu, contre toutes les *nouvelles* qui se débiteraient. On ajoute que cet homme, à la fin de la guerre, se fit une rente considérable du produit de ses gageures, tant il avait circulé de bruits faux et extravagans. *(Feuille vill. 3e. an. n°. 2.)*

* On croit, disait Voltaire, que les Français aiment la *nouveauté ;* mais ce n'est qu'en fait de cuisine et de modes. Car pour les vérités *nouvelles*, elles sont toujours proscrites parmi nous. Ce n'est que quand elles sont vieilles qu'elles sont bien reçues.

NOVATEUR. — (*Voyez* INNOVER.)

NOVEMBRE. — Les Sénateurs, en corps, avaient témoigné à Tibère leur désir de donner son nom au mois de *novembre*, dans lequel il était né. Ils lui représentaient que deux mois de l'année portaient déjà le nom l'un de Jules-César, et l'autre d'Auguste (juillet et août). Tibère, qui n'aimait pas une flatterie trop servile, leur répondit par ce mot également vif et plein de sens : que ferez-vous donc, Sénateurs, si vous avez treize Césars ? (*Dictionn. des hom. illus.*)

NOVICIAT, NOVICE.

Pour rencontrer une fille *novice*,
Il faut la prendre au sortir de nourrice.

(*Caquet Bon-bec.*)

* Qu'une femme coquette est facile et crédule !
— Mais qu'un Amant *novice* est fade et ridicule !
(Destouches.)

NOYAU. — On a quelquefois renfermé une paire de bas dans un *noyau*. C'est là la science des riens. *(Almanach littéraire, 1793.)*

* On prétend que la fameuse courtisane Laïs, mourut d'un *noyau* d'olive qui l'étrangla.

* L'abbé de St.-Cyran, mangeant un jour des cerises, tentait inutilement de faire passer les *noyaux* par les petits trous d'une fenêtre, où il y avait des barreaux, contre lesquels il donnait toujours. Sur quoi il fit cette réflexion : voyez comme la Providence prend plaisir à s'opposer à mes desseins !

* Un philosophe disait qu'il n'était pas homme à manger des cerises avec les grands, qui ne manqueraient pas de lui jeter les *noyaux* au visage.

NOYER quelqu'un, se NOYER.

Je ne suis pas de ceux qui disent ce n'est rien,
C'est une femme qui se *noie* ;

Je dis que c'est beaucoup, et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
(*La Fontaine.*)

* Molière a dit au contraire des maris :

Le meilleur mari du monde
N'est jamais bon qu'à *noyer*.

* Mulei Abdalla pensa se *noyer* un jour, en traversant une rivière. Un de ses nègres le secourut, et se félicitait d'avoir eu le bonheur de sauver son maître. Mulei l'entendit, et tirant son sabre : voyez, dit-il, cet infidèle, qui croit que Dieu avait besoin de lui pour conserver les jours d'un Chérif ! En disant ces mots, il lui fendit la tête. (*Recherches historiques sur les Maures.*)

* Un Boyar ose contredire le Czar, Pierre Ier. L'Empereur le saisit par le corps, pour le jeter dans l'eau. Tu peux me *noyer*, dit le Boyar, mais cela n'empêchera pas que je n'aie raison, et ton histoire le dira. Le Czar, frappé de la leçon, revient à lui, embrasse son sujet, et lui rend son amitié. (*Ephém.* 28 *janv.*)

* Sous Louis XI, on *noyait* les cri-

minels d'Etat, par autorité de justice, par sentence du Prévot des Marchands, et enfin par la volonté du Roi. La Seine était le cimetière ordinaire où ce Prince faisait ensevelir, par son compère Tristan, ceux qui le méritaient, ou ne le méritaient pas. (*Les Nuits parisiennes.*)

* L'abbé de la Vergne Tressan fut entraîné dans sa litière, et *noyé*, en 1648, en passant le Gordon, petite rivière fort profonde. Madame de Sévigné écrivait à sa fille, à propos de cet accident : je vous remercie bien sérieusement de ce que, dans votre route, vous évitez les ruisseaux qui deviennent des rivières. Ne vous fiez point à l'incertitude d'une entreprise où il n'y a plus de remède dès qu'on a fait le premier pas dans l'eau. Promettez moi, en pareil cas, de prendre toujours le plus long, pour prendre le plus sûr, car il n'y a aucune comparaison entre s'ennuyer et se *noyer*.

* Ci gît qui se trouvant volé,
Le cœur malade et le cerveau troublé,
Se pendait sans miséricorde :
Mais, y pensant mieux, le vilain

Changea tout à coup de dessein,
Et se *noya* pour épargner la corde.

* Molière rassemblait souvent, à la campagne, les plus beaux esprits de son tems, qui étaient, presque tous, ses amis, et qui buvaient largement à sa santé. Un soir, à souper, le vin ayant jeté presque tous les convives dans la morale la plus sérieuse, leurs réflexions sur les misères de la vie leur firent prendre l'héroïque résolution d'aller sur le champ se *noyer* dans la Seine; ils y allaient, et ils en étaient proche, quand Molière leur représenta qu'une si belle action ne devait pas être ensevelie dans les ténèbres de la nuit, et qu'elle méritait d'être faite en plein jour. Ils s'arrêtèrent, et se dirent, en se regardant les uns les autres: il a raison, à quoi Chapelle ajouta: oui, Messieurs, ne nous *noyons* que demain matin, et en attendant, allons boire le vin qui nous reste. Le jour suivant changea leurs idées, et ils jugèrent à propos de supporter encore les misères de la vie. — Cette anecdote a donné lieu à une comédie, donnée aux Français, en l'an XII, par M. Andrieux, sous le titre de: *Mo-*

lière avec ses amis, ou *la Soirée d'Auteuil.*

NUAGE, NUE, NUÉE.

Le *nuage* au *nuage* en se frottant s'allume.
(Piis, *Harm. imit.*)

* Socrate qui, par la sagesse de sa conduite, et la sévérité de sa morale, était devenu un censeur incommode pour les Athéniens, ne pouvait manquer d'être une victime de la satyre, et une victime agréable à ce peuple, qui proscrivait un juste, par la seule raison qu'il se lassait de l'entendre appeler juste. Aristophane, poëte comique, fut donc chargé de l'infâme emploi de calomnier Socrate, en plein théâtre, ce qu'il fit dans sa comédie des *Nuées*. Les Athéniens coururent en foule à cette pièce. Socrate qui assistait rarement à la comédie, parce que les lois de la bienséance en étaient bannies, vint voir la comédie des *Nuées*, et afin de mieux marquer le mépris qu'il avait pour cette satire, il se leva du milieu des spectateurs, lorsqu'il s'aperçut que des étrangers cherchaient à le connaître.

* Madame Dacier était tellement en-

thousiasmée de la comédie des *nuées*, d'Aristophane, qu'elle assure l'avoir lue 200 fois avec le même plaisir. Elle en donna une traduction.

* Gassendi annonça, dès l'enfance, ce qu'il serait un jour. Il n'avait encore que sept ans, qu'on le trouvait souvent se relevant la nuit pour contempler les astres. Un soir il s'éleva une dispute sur le mouvement de la lune et celui des *nuages*, entre lui et ses camarades. Ceux-ci voulaient que les *nuages* fussent immobiles, et que la lune marchât; le jeune Gassendi soutenait au contraire que la lune n'avait point de mouvement sensible, et que c'était les *nuages* qui se mouvaient avec tant de promptitude. Ses raisons n'opérèrent rien sur l'esprit de ses camarades, qui croyaient devoir s'en rapporter à leurs yeux, bien plutôt qu'à toutes les preuves qu'il leur donnait. Il fallut donc les détromper par les yeux mêmes. Il les conduisit, à cette fin, sous un arbre, et leur fit observer que la lune paraissait entre les mêmes feuilles, tandis que les *nuages* se dérobaient à leur vue. Cette anecdote peut servir à montrer

la meilleure méthode d'instruire les enfans et les ignorans.

* Dans les airs il est glorieux
D'ouvrir des routes inconnues ;
Il est beau de monter aux Cieux,
Mais triste de tomber des *nues* (1).

* Le père Tournemine ayant rencontré Bayle, en Hollande, lui parla de son pyrrhonisme. Bayle répondit : je suis le Jupiter *assemble-nues* d'Homère; *Jupiter congregator* NUBIUM. Mon talent est de former des doutes qui ne sont pour moi que des doutes.

NUANCE, NUANCER. —*Nuance* est formé de *nue, nuage*, en latin *nubes*, pour signifier la différence ou le changement des couleurs, surtout dans leur passage d'un ton à un autre. Ainsi *nuancer*, c'est observer les jours, passer habilement du clair à l'obscur, de l'obscur au clair, etc. Il se dit au figuré, dans la poésie et l'éloquence, comme dans la peinture; car il

(1) Allusion à la chûte malheureuse des deux aëronautes Pilatre et Desrosiers.

y a une sorte d'optique pour les yeux de l'esprit, comme pour ceux du corps. — L'huitre fait la *nuance* entre les animaux et les plantes, comme le singe fait la *nuance* entre l'homme et la bête.

* On a aux Indes plus de 130 *nuances* de rouge; à peine en France en avons-nous 10 ou 12. (*Mél. hist. d'Orbessan.*)

NUBILITÉ, NUBILE. — On entend par *nubilité*, l'état d'un garçon et d'une fille qui ont l'âge et les qualités requises pour le mariage. Une fille est *nubile* à douze ans, suivant les lois pour lesquelles on a consulté la nature. Un garçon ne l'est qu'à quatorze. Chez les Romains, lorsque les femmes étaient en âge d'être mariées, elles portaient un voile sur la tête, d'où est venu, chez eux, le mot *nubere*, qui signifiait se marier, et *nubilis*, qui est en âge de porter le voile, ou d'être mariée. C'est de là que nous avons fait notre mot *nubilité*, *nubile*. Il paraît que les termes *nubere*, et *nubilis*, ne s'entendaient que des femmes. De là cette expression de Martial, *uxori* NUBERE *nolo meæ*: je ne veux pas être la femme de ma femme; c'est-à-dire, je ne

veux pas que ma femme soit maître chez moi.

*Suivant un ancien usage des Romains, les filles qui n'étaient pas *nubiles*, ne devaient pas être mises à mort. Tibère, pour ne pas violer la loi, faisait violer, par le bourreau, les filles qu'il voulait faire condamner. (*Le Génie de* Montesquieu.) — Le tribunal révolutionnaire, il y a douze ans, ne prenait pas tant de précaution.

NUDITÉ, NU. — Un sage a dit : Pour connaître et bien juger la véritable grandeur de l'homme, il faudrait le voir *nu*.

* Un Européen demandait à un Indien comment il pouvait aller tout *nu*. C'est, répondit l'Indien, parce que mon corps est tout visage.

*Chez plusieurs peuples Indiens, toutes les filles et les femmes vont *nues*, excepté les courtisanes, dont l'état, disent ces peuples, est d'irriter les désirs. (St.-Foix.)

* Dans l'onzième siècle, Godina, femme du Duc de Merci, en Angleterre, prouva son amour pour son pays par

un acte bien singulier. Cette femme était la plus célèbre de son siècle, par sa vertu et sa beauté. Le Duc, dit un historien anglais, avait mis un impôt accablant sur les habitans de Coventri. Godina le sollicita de le lever; mais l'époux dur et bizarre n'accéda à sa demande, qu'à condition qu'elle traverserait *nue* toute la ville. Godina se soumit à ce caprice, et ayant fait défendre aux habitans de la regarder, sous peine de mort, elle se déshabilla entièrement, monta à cheval, et passa dans toutes les rues de la ville, sans autre voile que ses grands cheveux. Un homme, poussé par la curiosité, entr'ouvrit une fenêtre, mais il fut mis à mort aussitôt; et en mémoire de cet événement, on a conservé dans cette ville, au même endroit, une espèce de statue, dans l'attitude d'une personne qui cherche à voir.

* Candaule, Roi de Lydie, regardait son épouse comme la plus belle femme qu'on pût voir. Dans un moment d'extase et de délire, il proposa à Gigès, l'un de ses officiers, de la lui faire voir toute *nue*, ce qu'il fit à l'insu de son épouse, et con-

tre la volonté de Gigès lui-même, qui avait représenté au Roi qu'à sa personne seule appartenait le droit et le bonheur de voir la Reine dans tout l'éclat de ses charmes. Quoi qu'il en soit, dès que Gigès l'eut ainsi observée, il s'écria que jamais corps ne lui avait paru aussi ravissant. Cet éloge enflamme encore davantage la passion du Roi, qui, bouillant de désirs, vole dans les bras de la Reine, à qui il fait part de ce qu'il vient de faire et d'entendre. La Reine, plus ambitieuse que galante, n'apprend qu'avec le plus vif ressentiment que, par la conduite inconsidérée du Roi, son époux, elle a été en proie aux regards d'un officier de sa garde. Elle ne peut supporter l'idée que cet officier, au lieu de la Reine de Lydie, ne verra plus en elle qu'une femme ordinaire. Dans sa fureur, elle prononce l'arrêt de mort du Roi son époux. Le lendemain elle fait venir Gigès, et lui dit : La pudeur ne permet pas de souffrir qu'il existe deux hommes qui aient pu m'envisager dans toute ma *nudité*. Je sais que mon mari vous mit hier à même de me voir ainsi. Vous, ou lui devez périr. Je vous laisse le

choix de la victime. Mais il faut que cette nuit même elle soit immolée. Le soir, elle engage, sous un prétexte adroitement amené, le Roi à coucher avec elle. Quand elle le voit endormi, elle envoie chercher Gigès, et lui dit, en lui montrant un poignard : Le tems que je vous ai marqué pour ma vengeance est expiré. Avez-vous pris votre parti ? Je suis prêt, répond l'officier, d'exécuter les ordres de la Reine. — Suivez-moi. — Elle le conduit dans l'appartement du Roi, le lui fait voir plongé dans le sommeil, le découvre, présente son poignard à Gigès : frappe, lui dit-elle. Gigès exécute cet ordre barbare, et le lendemain on publie que le Roi est mort. Candaule n'avait point d'enfans ; les Grands s'assemblent pour élire un Roi. On consulte les Oracles ; tous s'accordent à dire que Gigès est le plus digne de régner. Sur-le-champ, il est proclamé Roi. Ainsi finit la famille des Héraclides, dont Candaule fut le dernier descendant. Il fit place à la famille dont sortit, par la suite, ce Crésus, si fameux par ses richesses.

* L'Impératrice Livie, passant sur les

bords du Tybre, aperçut des hommes qui se baignaient *nus*. Le Sénat, qui en fut informé, se proposait de les faire punir. La chaste Livie envoya demander leur grâce. Des hommes *nus*, dit-elle, ne sont que des statues aux yeux d'une femme honnête.

NUIRE, NUISIBLE.

Tel ne fait rien et *nuit* à qui veut faire.

* Un paysan est accusé en justice d'être le père d'un enfant fait à une fille. Cela est faux, dit-il; un autre que moi l'a fait, quoiqu'il soit vrai que je n'y ai pas *nui*.

* On se *nuit* à soi-même en voulant nuire aux autres.
(Traduit d'Ovide.)

* Tout m'afflige et me *nuit*, et conspire à me *nuire*.
(Racine.)

NUIT, NUITAMMENT.

Une éternité de science
Vaut-elle une *nuit* de bonheur? *(Gresset.)*

* Que la *nuit* paraît longue à la douleur qui veille!
(Saurin.)

* Un Officier du premier rang avait coutume de dire : Si l'on se battait la

nuit, nous aurions beaucoup moins de héros.

* L'hymen avec la joie a tant d'antipathie,
Qu'on a que deux bons jours, l'entrée et la sortie.
Si l'on en trouve plus, c'est par un cas fortuit ;
L'on a cent mauvais jours pour une bonne *nuit*.

(OEuvres de Boileau.)

* Sous le règne de Saint-Louis, les mariés ne pouvaient coucher ensemble la première *nuit* des noces, ni même les deux suivantes, sans en avoir acheté la permission des évêques. C'était bien, en effet, ces trois premières *nuits* qu'il fallait choisir, remarque Montesquieu, car pour les autres on n'aurait pas donné beaucoup d'argent.

* Le Soleil se couche et se lève :
Sa première course s'achève,
Et bientôt une autre la suit.
Mais quand la fière destinée
Finit notre courte journée,
Ce n'est plus qu'une longue *nuit*.

* Pauline, pour son hymenée
A choisi la fin de l'année.
De son but veut-on être instruit?
Plus courte alors est la journée,
Et plus longue est alors la *nuit*.

* La bataille de Senef se donna le 11 août 1674. Elle fut très-meurtrière; et comme il revint au grand Condé qu'on lui reprochait la terrible boucherie de cette glorieuse journée : Bon, dit-il, c'est, tout au plus, une *nuit* de Paris. Turenne pensait plus humainement, lorsqu'il disait qu'il fallait trente ans pour faire un soldat. (*Lois. d'un Min. d'État.*)

* Certain époux, tranquille et débonnaire,
Laissait sa femme en pleine liberté
A son galant se livrer sans mystère ;
Quelques amis du bonhomme, en colère
De son sang-froid, avec vivacité
Lui remontraient son tort.... on en raisonne,
Chacun en glose.... Et voilà justement,
Dit le mari, voilà ce qui m'étonne,
Car s'il y vient, ce n'est que *nuitamment*.

* Le traité des Pyrénées ayant, en 1659, mis fin à la guerre sanglante qui durait depuis si long-tems entre l'Espagne et la France, les deux Rois de ces grandes Monarchies se virent dans l'île des Faisans, et se présentèrent mutuellement les Seigneurs les plus recommandables de leur Cour. Comme Turenne, toujours modeste, ne se montrait pas, et restait

confondu dans la foule, Philippe demanda à le voir. Il le regarda avec attention, et se tournant vers Anne d'Autriche, sa sœur: Voilà, dit-il, un homme qui m'a fait passer de bien mauvaises *nuits*. (*Diction. des Hom. illust.*)

* Un cerveau très-borné ne pouvait concevoir
Que notre globe fut une machine ronde,
Ni que l'Astre du jour fit le tour de ce monde.
Cependant, lui dit-on, vous voyez que le soir
Il nous dérobe sa lumière,
Qui le lendemain se fait voir
A l'autre bout de sa carrière:
Si par-dessous la terre il ne poursuit son cours,
Comment au même point revient-il tous les jours?
Comment, dit le nigaud! je crois, sans aucun doute,
Que bonnement il revient sur ses pas,
Et si pour lors on ne l'aperçoit pas,
C'est qu'il est *nuit* quand il reprend sa route.
(*Alm. des Muses*, 1780.)

* A l'exemple des Hébreux, les Germains et les Gaulois comptaient par *nuit*, et non par jour. Le terme Picard *ennui* (*en nuit; hâc nocte*), est un reste de cette manière de compter.

* Cette *nuit*-là qu'au bal chez Emilie,
A tous les yeux tu parus si jolie,

Pour ton danseur tu daignas me choisir.
Je n'eus dès-lors, je n'eus plus qu'un désir,
Je voulus plaire à l'aimable Tullie.
Amour, Amour! tu me fis réussir!
Que cette fête où régna la folie,
Me vit heureux! tout pour moi fut plaisir
Cette *nuit*-là.
Le bal s'achève: et le Dieu d'Idalie
Donne un signal; je sus bien le saisir,
L'instant unique! après plus d'un soupir
Tu t'écrias: ah! ma rose est cueillie!
Tu t'en souviens: crois-tu que je l'oublie
Cette *nuit* là! *(Saint-Just.)*

NUL, NULLEMENT.

Protégez le mortel que *nulle* indigne crainte,
Nul intérêt caché, *nul* égard, *nul* espoir
N'écarte de la route ouverte à son devoir.
(Le Blanc.)

* Dans le tems qu'il fallait, pour raser un menton,
Ou pour mesurer du charbon,
Un diplôme exprès du Monarque,
Un drôle au Châtelet fut mené prisonnier,
Comme ayant, sans lettres de marque,
Fait dans Paris l'office de barbier.
Le Juge, pour punir une faute aussi grande,
Pensant que contre ces intrus
Il ne suffisait pas de prononcer l'amende,
Ajouta gravement: lui défendons, de plus,
D'exercer désormais, en fraude des statuts,
Un aussi noble ministère;

Et déclarons *nulle* et de *nul* effet,
Toute barbe que sans brevet
Il a faite ou bien pourrait faire.

NULLE-PART. — Voltaire s'étant avisé de dire, dans un endroit de ses Mélanges, en parlant des croisades, que les Chrétiens-Français donnèrent en arrivant le bal aux Dames infidelles; l'historien Velly, qui traitait cette matière dans son histoire de France, ne voulant rien avancer sans autorité, lui demanda où il avait pris cette anecdote. *Nulle-part*, dit Voltaire; mais j'ai pensé que les Français étant très-galans, cela n'avait pu être autrement.

NUMÉRAIRE.—(*Voy.* INTRINSÈQUE.)

NUMÉRO. — Plusieurs écrivent *numéros*, au pluriel; mais l'Académie Française préfère *numéro*, même lorsqu'on parle de plusieurs. (*Histoire de l'Acad. des Belles-Lettres.*)

—Les nouveaux Dictionnaires, dits de l'Académie, ne se sont pas conformés à cette décision académique. Ils écrivent *numéro* avec une *s* au bout, quand ce mot est au pluriel.

* De belles Dames qui convoitaient le quine de la Loterie royale, allèrent trouver un fou aux petites maisons, dans l'espérance qu'il nommerait les *numéros* gagnans. D'un air grave et prophétique, le fou désigne quatre *numéros*. Ces Dames les écrivent. Il prend leur papier, l'avale et dit : Ces *numéros* sortiront.

(Mercier, *Tableau de Paris.*)

NUPTIAL. — Le Curé de la paroisse Saint-Etienne-du-Mont, sous le pontificat de Pierre de Gondi, s'étant plaint que le nommé Michaut, un de ses paroissiens, l'avait fait attendre jusqu'à minuit, pour la bénédiction du lit *nuptial*, l'Evêque ordonna qu'à l'avenir cette cérémonie se ferait de jour, ou du moins avant souper. Il faut savoir qu'autrefois les nouveaux mariés ne pouvaient pas s'aller mettre au lit qu'il n'eût été béni. C'était un petit droit de plus pour les Curés, à qui l'on devait aussi ce qu'on appelait les plats de noces, c'est-à-dire, leur dîner en argent ou en espèces. (St.-Foix.)

NUQUE. — Quand on a subi le joug de la servitude pendant un certain tems, il est difficile de se relever parfaitement

de la courbure que l'habitude a fait contracter; c'est le collier des animaux dont l'empreinte reste toujours sur la *nuque* de ceux qui le portent.

NYMPHE.

Nymphe qui rève aux tourmens qu'on lui cause,
Touche au moment de les guérir.

O.

La bouche s'arrondit lorsque l'*O* doit éclore.
(Piis, *Harm. imit.*)

L'*O* sert d'invocations, et d'exclamations dont il augmente la force :

O rage ! *ô* désespoir ! *ô* vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie !
(Corneille, *dans le Cid.*)

* *O* Romains ! *ô* vengeance ! *ô* pouvoir absolu !
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu !

* Un Capucin était à la table d'un grand Seigneur. Les domestiques, qui voulaient s'en divertir, firent le complot entre eux d'enlever l'assiette du révérend Père, dès qu'on lui aurait servi quelque

mets. Il s'en aperçut, et à l'instant que l'un d'eux entreprit de lui enlever une aîle de perdreaux qu'on venait de lui servir, il lui appliqua fortement sur les doigts le manche de son couteau, en lui disant: Mon ami, vous ne savez pas lire apparemment, car vous prenez les *l* (aîles) pour des *o* (os).

* L'*o* était chez les anciens l'emblême de l'éternité:

Je suis de l'Eternel la figure et l'emblême:
Mortel que serais-tu sans mon pouvoir suprême?
Rien. Le monde sans moi n'aurait plus de soutien,
Je suis utile à tout, sans être propre à rien.

OBÉDIENCE. — Du latin *obedire*, obéir. — On appelait *obédience*, dans les couvens, la permission qu'obtenait de son Supérieur un Religieux, à l'effet de se transporter de sa maison dans une autre, ou dans un autre lieu quelconque. On a toujours reproché au Procureur général La Guesle, qui reçut chez lui le Frère Jacques Clément, lorsqu'il voulut se présenter à Henri III, et qui l'introduisit auprès de Sa Majesté le lendemain, de n'avoir pas eu la précaution de lui demander son *obédience*, et cette négligence fut d'au-

tant plus suspecte, que, dans les tems de troubles, il était défendu à tout Religieux de sortir de Paris, sans une *obédience* de son Supérieur. Cette *obédience*, s'il en eut présenté une, aurait servi à deux choses, dit le commentateur de la Satire Ménippée; 1.° à s'assurer que cet homme inconnu était véritablement un jacobin; 2.° à agir plus juridiquement contre Bourgoin, son Prieur, dont elle eut porté la signature; et s'il n'eut pu présenter l'*obédience* demandée, il eut été suspect, et arrêté dès l'instant.

OBÉIR, OBÉISSANCE.

Qui ne sait *obéir* ne sait pas commander.

(Voltaire.)

* Les Grands du Royaume voulant rendre hommage, avant la cérémonie de son couronnement, à Henri V, Roi d'Angleterre, le Monarque leur dit: Attendez, pour me jurer *obéissance*, que j'aie juré moi-même *obéissance* aux lois. (*Max. de l'honn. hom.*)

* A la prise du château de Bude, par Soliman, en 1529, la garnison, sans se défendre, demanda à capituler. Elle ob-

tint les honneurs de la guerre. Comme elle défilait, les Turcs l'insultèrent, et lui reprochèrent son peu de courage. Ces outrages portent la rage dans le cœur d'un soldat allemand, qui, regardant un janissaire d'un air menaçant, lui dit : Qu'as-tu à me reprocher ? Je ne commande pas, j'*obéis*. Il tire en même-tems son épée, et la lui passe au travers du corps. (*Dict. d'Anecdotes.*)

* A la journée de la Hogue, le célèbre Tourville présenta la bataille avec des forces inférieures de moitié à celles de l'ennemi. On croyait avoir des intelligences secrètes dans la flotte anglaise : on s'était trompé. Cette bataille fit le plus grand honneur au courage des Français, à l'intrépidité de l'Amiral, mais elle ne fut pas moins perdue. Lorsque Louis XIV en apprit la nouvelle, il demanda : Tourville est-il sauvé ? Car pour des vaisseaux on peut en trouver ; mais on ne retrouverait pas aisément un officier comme lui. Quelque tems après, ce Prince, qui se ressouvenait toujours de l'ordre malheureux qu'il lui avait donné, le voyant passer dans la cour de Versailles, dit :

Voilà l'homme qui m'a *obéi* à la Hogue! Mot d'un grand sens, et de la plus noble simplicité. Les grands personnages de l'antiquité n'ont peut-être jamais rien dit de plus beau. (*Histoire des Progrès de la puiss. nav. de l'Angleterre.*)

OBÉLISQUE. — Ce mot est Grec, et signifie broche ou aiguille. On en a fait le nom d'une pyramide longue et étroite, et qui a quelque rapport avec une *broche*. Les *obélisques* sont ordinairement des colonnes carrées, finissant en pointes, d'une seule pierre, ou de plusieurs, enrichies d'incriptions sur les faces, pour éterniser la mémoire de quelque grand événement. (*Manuel lexique.*)

Dans ce majestueux et long enfoncement,
J'ordonne un *obélisque*, auguste monument;
Il s'élève, et j'écris sur la pierre attendrie:
A nos braves Marins, mourant pour la Patrie.
Quelques pleurs, en passant, s'échappent de vos yeux.
(Delille, *Poëme des Jardins.*)

* Un anglais se plaignait à tout venant, dans un café, d'une chute qu'il avait faite, et qui lui causait de très-vives douleurs. Monsieur, lui dit un chirurgien qui était à côté de lui, est-ce

près des vertèbres que vous vous êtes fait mal ? Non, Monsieur, reprit le malade, c'est près de l'*obélisque*, quartier Saint-George. (*Journ. de Par. an X.*)

OBIT. — Du latin *obire*, décéder, *obitus*, décès. (*Voyez* BOUTEILLE.) On entend par *obit*, un service fondé pour le repos de l'âme d'un mort. Le plus ancien *obit* qu'on connaisse en France, est celui du Roi Childebert, fondé en l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. — On célébrait, dans l'Eglise cathédrale de cette capitale, un *obit* pour le Roi Louis XII, et pour Charles, Duc d'Orléans, son père. Cet *obit* s'appelait l'*obit* de Valois, ou l'*obit* salé, parce que Louis XII avait, pour cet *obit*, accordé au Chapitre de Notre-Dame de Paris, deux muids de sel, à prendre à la gabelle de Paris, en payant le prix marchand seulement. (*Diction. des Origines.*)

OBJECTION. — Newton étant sur le point de faire imprimer son Traité de l'Optique, les *objections* ne manquèrent pas aux zoïles envieux de sa gloire. Pour n'avoir pas à y répondre, il renonça à l'impression. Je me reprocherais, dit-il,

de perdre une chose aussi réelle que le repos, pour répondre à toutes les *objections* qu'il plaira à chacun de me faire. *(Éloge de Newton.)*

OBJET. — Tout ce qui s'offre à la vue.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux *objet* fait un *objet* aimable ;
Mais il est des *objets* qu'un art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux. *(Boileau.)*

OBLIGER, OBLIGATION, OBLIGEANCE.

Il faut, autant qu'on peut, *obliger* tout le monde. *(La Fontaine.)*

* Ce n'est point assez d'*obliger*, il faut le faire *obligeamment :*

— C'est *obliger* deux fois qu'*obliger* aisément.

* Il y a autant de noblesse à *obliger* sans promettre, que de bassesse à promettre sans *obliger*.

* En 1686, un paysan de Crosseil, en Allemagne, condamné à avoir le cou coupé, aima mieux mourir sur l'échafaud, que d'avoir l'*obligation* de la vie à sa femme, qui avait obtenu sa grâce, et qui la lui faisait offrir. *(Journal des Savans.)*

* Un mari qui avait une femme fort laide, la trouve un jour couchée avec un inconnu. Il envisage le galant, et lui dit bénignement : Eh ! Monsieur, qui peut vous y avoir *obligé?*

* Cassandre, savant littérateur du 17.e siècle, n'eut pas à se louer de la fortune. Il mourut plein de haîne contre les hommes, et ayant même assez de peine à se réconcilier avec Dieu, à qui le misantrope prétendait n'avoir aucune *obligation.* Son confesseur, voulant l'exciter à l'amour de Dieu par le souvenir des grâces qu'il en avait reçues : Ah ! oui, dit Cassandre d'un ton ironique, je lui ai de grandes *obligations ;* il m'a fait jouer ici-bas un joli personnage. Et comme le confesseur insistait : Vous savez comme il m'a fait vivre; voyez comme il me fait mourir ! — C'est ce Cassandre que Boileau a voulu peindre sous le nom de Damon.

* Combien en compte-t-on, parmi ceux qu'on oblige, que la nécessité d'être reconnaissant porte à l'ingratitude ! Aussi Racine disait-il un jour à un ami ; vous m'*obligez*, mais cependant je vous aimerai encore.

Le plaisir d'*obliger* tient lieu de récompense.

(Destouches.)

* Les amis de Fontenelle l'ont accusé quelquefois d'être égoïste, et de n'aimer pas à *obliger ;* ce reproche provenait de ce qu'il *obligeait* avec une telle modestie et une telle délicatesse, qu'on ne s'apercevait pas de son *obligeance.* Une personne lui parlait d'une affaire importante, pour laquelle elle lui avait demandé ses bons offices. Je vous demande pardon, lui dit Fontenelle, de l'avoir mise en oubli. Vous ne l'avez point du tout oubliée, lui dit l'*obligé ;* mon affaire a succédé au gré de mes désirs, et je viens vous en remercier. Eh bien ! lui dit naïvement Fontenelle, je n'ai point oublié de vous *obliger,* mais j'avais oublié que je l'eusse fait. *(Année franç.)*

OBLIQUITÉ, OBLIQUE.

Le cercle de nos mois, sous des signes divers,
D'une ceinture *oblique* embrasse l'univers.

(Trad. d'Ovide.)

C'est à Anaximandre, natif de Milet, et disciple de Thalès, que l'on attribue

la gloire d'avoir, le premier, observé l'*obliquité* de l'écliptique (1).

OBLIQUE.—Se dit au figuré en parlant des voies ou des moyens détournés et suspects :

Nourri loin du mensonge et de l'esprit des Cours,
J'ignore de tout art les *obliques* détours. *(Gresset.)*

OBOLE.—C'est le nom d'une ancienne monnaie qui n'a plus de cours. C'était, selon les uns, la moitié, selon les autres, le quart d'un denier. De là le proverbe : Cela ne vaut pas une *obole*, pour dire cela ne vaut rien.—Madame de Tencin, parlant des beaux esprits et des prétendus philosophes de son tems, disait : Ils sont assez aimables quelquefois, ils m'amusent ; mais de leur cœur, oh ! je n'en donnerais pas une *obole*.

* L'*obole* était connue sous l'ancienne Rome. Le censeur Romain disait : Ce qui ne coûte qu'une *obole* est très-cher, lorsqu'il n'est pas nécessaire.

(1) L'écliptique est le grand cercle dont le Soleil ne s'écarte jamais dans sa course annuelle de l'est à l'ouest. On l'appelle écliptique, parce que toutes les éclipses arrivent à ses intersections. *(Man. lex.)*

OBOMBRER. — Terme mystique qui signifie *couvrir de son ombre.* Mettre à l'abri, protéger. — Jeanne-Marie Bouviers de la Mothe, plus connue sous le nom de Madame Guyon, veuve à vingt-cinq ans, avec de la beauté, de la fortune, de la naissance et de l'esprit, donna dans la spiritualité et s'enticha de la folie du quiétisme. Elle se lia étroitement avec un certain Lacombe, barnabite savoyard, d'une physionomie sinistre, qui avait été dans sa jeunesse très-ardent pour les plaisirs, et qui, dans l'âge mûr, semblait n'aspirer plus qu'aux plaisirs du Paradis. Cet extravagant, devenu le directeur de madame Guyon, communiqua toutes ses rêveries à sa pénitente. « Dieu m'a fait la grâce de m'*obombrer* par le père Lacombe, disait la mystique ». J'ai *obombré* madame Guyon, disait l'enthousiaste fanatique. Madame Guyon se lia par la suite avec le pieux Fénélon, qui la dirigea, mais ne l'*obombra* point comme le père Lacombe. *(Dictionn. historique.)*

OBSCÉNITÉ, OBSCÈNE.

Au milieu des douceurs de la prospérité,
D'*obscènes* écrivains le royaume infecté,
Vit régner dans les vers une extrême licence.

(Du Resnel.)

* La poésie peut bien avoir ses licences, mais les *obscénités* viennent des Poëtes eux-mêmes.

Non sua traxerunt homines in crimina Musæ,
Sed sua traxerunt homines in crimina Musas (1).

* Le Poëte Architas, loin de se livrer à l'*obscénité* dans ses vers, n'osa, en prononçant un discours, proférer un mot *obscène ;* il s'arrêta à ce mot, prit un charbon, l'écrivit sur le mur, puis l'effaça. *(L'homme de lettres, par Bartoli.)*

* Aristote voulait que le Législateur bannit de la société ceux qui tenaient des discours *obscènes ;* et Romulus avait porté une loi qui punissait comme homicide, tout homme qui proférait des *obscénités* devant une femme. (*Ethocratie.*)

* Une sœur aînée était dans une assemblée avec sa cadette, qui sortait du couvent. Quelqu'un qui racontait une aventure galante, le fit en termes si obscurs, qu'une fille sans expérience n'y pouvait rien comprendre. Plus ce récit était obscur, plus la cadette était atten-

(1) *In artium detractores...* (Poëme inédit, par *M. Simon, de Beauvais.*)

tive ; elle témoignait naïvement son ignorance et sa curiosité. L'aînée, qui n'était pas si novice, voulant faire la pudibonde et la renchérie, s'écria : Fi, ma sœur, pouvez-vous, sans rougir, écouter de pareilles *obscénités ?* — *Obscénités*, ma sœur ! je ne sais pas encore quand il faut rougir, ni ce que c'est que des *obscénités ;* mais je vois bien que ce que j'ignore, vous pourrez me l'apprendre. (*Dufresny.*)

* *Epitaphe d'un amant que sa maîtresse renvoya pour avoir proféré devant elle un mot* obscène, *quoique toutes les actions de sa vie ne fussent qu'actions d'*obscénités :

Pour un mot qu'elle crut *obscène*,
Ci gît qui de Lays arma toute la haîne :
Hélas ! il oubliait qu'il était défendu
De parler corde au logis d'un pendu.

OBSCURITÉ, OBSCUR, OBSCURCIR.

Les ombres par trois fois ont *obscurci* les cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
Et le jour a trois fois chassé la nuit *obscure*,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.

(*OEnone à Phèdre.*)

* Heureux qui satisfait de son humble fortune,
Vit dans l'état *obscur* où les Dieux l'ont placé.
(Racine.)

* Pourquoi louer les grands? Pourquoi aller à la Cour? Pourquoi briguer les places, les dignités, les honneurs? Pourquoi chercher, par tous les moyens qu'on peut mettre en usage, à s'avancer dans le monde? Tu ne savais donc pas, mon ami, qu'il n'est qu'un seul bien sur la terre? l'*obscurité*; l'*obscurité*, ce bienfait de la Divinité, que Brama n'accorde qu'à ses favoris: l'*obscurité*, la source du repos, l'origine de toutes les félicités. Tu la possédais, insensé, avant que l'ambition vint séduire ton imagination facile à s'enflammer, et peut-être corrompre ton cœur. Tu vivais dans cette délicieuse *obscurité*, et tu t'es donné mille soins pour perdre ce trésor céleste. Tu t'es tourmenté pour fournir à la Fortune les moyens de te tourmenter! Apprens que la véritable sagesse dont on croit l'étude difficile, longue, pénible et compliquée, ne consiste que dans deux maximes: Ne faire aucun mal et cacher sa vie. (Florian, *Nouvelle indienne.*)

. . . . . Sous le règne du crime,
La place du bonheur est dans l'*obscurité*.

(*Marmontel.*)

* Une jeune demoiselle, jolie et remplie d'esprit, disait un soir à Fontenelle, que la lumière incommodait, et qui pourtant avait voulu qu'on allumât les bougies : mais, Monsieur, on dit que vous aimez l'*obscurité* ? — Non pas où vous êtes, Mademoiselle, reprit le galant vieillard. (*Almanach littéraire*, 1778.)

* Les voyageurs et les amans ne se sont jamais accordés sur un article, celui des nuits, que les uns aiment claires quand les autres les aimen: *obscures*. (*Louvet.*)

OBSÉDER, OBSESSION. — Ces mots viennent du latin, et s'entendent ordinairement des assiduités trop fréquentes, ou de la présence trop continuelle des gens importuns, ennuyeux, incommodes, dangereux :

Le peuple est au pouvoir du fourbe qui l'*obsède*.

(*Palissot.*)

— En langage théologique, *obsession* se dit de l'état d'une personne qu'on suppose troublée et tourmentée par le diable :

Que la vengeance est une passion
Funeste au monde, affreuse, impitoyable!
C'est un tourment, c'est une *obsession*,
Et c'est aussi le partage du diable. *(Voltaire.)*

* Obsédé se dit fort bien au figuré, de l'esprit ou de l'âme :

Souvent de nos erreurs notre âme est *obsédée!*
(Le même.)

OBSEQUES. —(*Voyez* ASSISTER.)—

* L'infortuné Charles VI, si digne d'être aimé par la bonté de son cœur, accablé d'infirmités, abandonné de tout le monde, séparé de ses enfans et des Princes de son sang, livré au pouvoir d'une famille étrangère qui allait s'élever sur les ruines de sa Maison, après trente années de souffrances et d'opprobres, ayant à peine quelques Officiers pour recevoir ses derniers soupirs, mourut le 21 octobre 1422, dans son hôtel de Saint-Paul, des accès réitérés d'une fièvre quarte. Le malheur qui l'avait persécuté pendant sa vie le suivit jusques dans le tombeau. Aucun des Princes de son sang ne parut à ses *obsèques*. Le Duc de Bourgogne, quoiqu'invité par le Parlement, négligea de rendre ce dernier devoir au Roi de France, lui qui avait cru ne pouvoir se

dispenser d'être présent aux *obsèques* du Roi d'Angleterre. Il fallut qu'un Prince étranger, le Duc de Bedfort, accompagnât le convoi du Monarque. Ce n'est encore rien. Croirait- on, ajoute Villaret, qu'il ne se trouva point de fonds dans le trésor pour les frais de la pompe funèbre, et que le Parlement fut dans la nécessité d'ordonner que par provision on vendrait, le plus profitablement que faire se pourrait, des biens-meubles du feu Roi, jusqu'à la somme qui serait nécessaire pour faire accomplir ses *obsèques*?

* Au mois de mai 1774, un riche Négociant de Londres, voyant approcher son dernier moment à la suite d'une maladie de langueur, dit au médecin, son ami : Je connais la sensibilité de mon épouse ; j'appréhende le moment de ma mort plus pour elle que pour moi. Faites qu'elle en soit instruite le plus tard qu'il se pourra, et chargez-vous du soin de mes *obsèques*, afin de lui épargner des détails aussi affligeans pour un cœur comme le sien. Le malade meurt. Le médecin cache sa mort à la veuve, fait venir un entrepreneur des *obsèques*. Il le charge de celles de son ami défunt. A peine avait-il fait

prix, qu'un autre se présente. J'ai terminé avec un de vos confrères, dit le médecin; j'en suis fâché. Et moi fort surpris, dit celui-ci, car il y a trois semaines que la veuve m'a promis que nul autre que moi ne serait chargé des *obsèques* de son mari. (*Gazette de littérature*, 1776.)

* Anciennement on faisait à Rome des *obsèques* pour nos Rois, et à Paris des *obsèques* pour les Papes. Rome les refusa pour Henri III, et l'on cessa de les faire à Paris pour les Papes.

OBSERVER, OBSERVANCE. — Lycurgue couronna les services qu'il avait rendus à Sparte, sa patrie, par l'exemple du plus généreux dévouement. Sachant que plusieurs murmuraient contre la sévérité de ses lois, il assembla le peuple, déclara qu'il lui restait un point important sur lequel il était nécessaire de consulter l'oracle de Delphes, et fit promettre à tous les citoyens qu'ils *observeraient* ses règlemens jusqu'à son retour. Lorsqu'il fut arrivé à Delphes, il consulta le Dieu pour savoir si ses lois rendraient les Spartiates meilleurs et plus heureux : La Prêtresse lui répondit que tant que Sparte les *observerait*, elle serait

la plus glorieuse ville du monde, et jouirait d'une félicité parfaite. Lycurgue envoya cette réponse à Sparte, et pour assurer l'*observance* de ses lois, il se donna la mort en s'abstenant de manger. Il avait ordonné, avant de mourir, que son corps fut brûlé, et ses cendres jetées dans la mer, de peur que si on transportait son corps à Lacédémone, les Spartiates ne se crussent dégagés de leur serment, et n'eussent un prétexte pour ne plus *observer* ses lois.

* Un moine, voyageant, entra chez un pauvre Curé de village, et lui demanda l'hospitalité. Le Curé le reçut de son mieux, mais le fit servir en vaisselle de terre, cuiller d'étain, fourchette de fer, etc. Le moine, qui aimait ses aises, ne s'accommoda pas de cette simplicité. Il ouvre sa valise, en tire tous ses ustensiles en argenterie, et les pose sur la table. Le Curé, à la vue de ce faste, lui dit : Révérend Père, nous ferions un bon Religieux à nous deux. — Pourquoi, dit celui-ci ? — Parce que vous avez fait vœu de pauvreté, et que moi je l'*observe*.

OBSERVER, OBSERVATION. — Pierre Anich, laboureur et berger jusqu'à

25 ans, parut, dans l'âge du plaisir et de la dissipation, absorbé dans des rêveries profondes. Les amusemens de la campagne n'avaient aucun attrait pour lui. L'amour lui était indifférent ; une autre passion l'absorbait tout entier. Le spectacle des globes qui roulent sur nos têtes, avaient tellement enflammé son âme naïve et pure, qu'il allait souvent aux champs avant l'aurore, et n'en revenait que long-tems après le coucher du soleil, pour *observer* les différentes positions des astres, leurs grandeurs respectives, leurs révolutions. Il ne savait ni lire, ni écrire ; mais ses *observations*, ses réflexions, les machines qu'il imaginait pour s'aider, lui firent en quelque sorte pressentir la science. Il parut bien étonné, lorsqu'on lui apprit qu'il y avait à Inspruck des savans instruits de ce qui faisait l'objet de ses recherches. Mais lorsqu'on lui eut dit que plusieurs de ces savans enseignaient la connaissance des astres à quiconque voulait l'apprendre, il courut à Inspruck chercher quelqu'un qui l'éclairât sur ses doutes. Le père Hill, Jésuite, Professeur d'astronomie dans l'Université de cette ville, fut celui auquel il eut le bonheur de s'adresser. —

Mon Père, est-ce vous qui *observez* le ciel et les étoiles ? — Pourquoi, mon ami, et qu'y a-t-il de commun entre vous et mes *observations ?* — « Laboureur et berger, répartit Anich, j'ai aussi *observé* le cours des étoiles ; mais sans principes, sans méthode, car je suis fort ignorant, et c'est pour faire de plus justes *observations* que je suis venu vous trouver. Eclairez-moi, car je suis très-impatient de savoir comment les étoiles se meuvent, et quelle cause dirige leur course. » Le Père Hill, surpris de l'ardeur que témoignait le jeune paysan, l'*observe* lui-même de plus près. Il lui fait plusieurs questions, et découvre en lui une sagacité singulière, une justesse de raisonnement peu commune, et la plus heureuse mémoire. Dès ce moment, ce Professeur le compta au nombre de ses disciples, et prévoyant les secours que l'astronomie pourrait retirer un jour d'un tel élève, il lui conseilla de commencer par acquérir quelques connaissances théoriques avant que de songer à faire aucune sorte d'*observation.* (*Voyez* GLOBE.)

OBSERVATOIRE. — On appelle *observatoire* un édifice bâti et fourni

de toutes sortes d'instrumens pour les *observations* astronomiques. — L'*Observatoire* situé à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques, à Paris, est un de ces monumens qui a contribué à l'illustration du beau siècle de Louis XIV. Il fut commencé en 1667, sur les dessins de Claude Perrault. On remarque que l'on n'employa ni bois ni fer dans cette construction, ce qui la rendit fort chère, d'autant plus que ce bâtiment est fondé sur d'anciennes carrières. Il fut entièrement fini en 1672.

— Sur les énormes tours de notre *Observatoire*,
Un jour, en consultant leur céleste grimoire,
Des enfans d'Uranie un essaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,
Observait les secrets du monde planétaire.
Un rustre s'écria : ces sorciers ont beau faire;
Les Astres sont pour nous aussi bien que pour eux.
On en peut dire autant du secret d'être heureux.
Le simple, l'ignorant, pourvu d'un instinct sage,
En est tout aussi près, au fond de son village,
Que le fat important qui le pense tenir,
Et le triste savant qui croit le définir.

* La pièce la plus remarquable du château de Ségovie, est celle qui servait

d'*observatoire* au Roi Alphonse X, que tout le monde sait avoir été un grand Astronome. (*Voyez* ASTRONOMIE.) On l'accusa d'avoir voulu réformer le ciel et critiquer l'ordre admirable qui y est établi par l'Auteur de la nature. On prétendit que ce fut en punition de cette folle prétention que le tonnerre tomba sur cette salle, pendant qu'il y était, et pénétra jusqu'à ses pieds. Corrigé par cet avertissement, dit-on, il fit une espèce d'amende honorable, et assista à une procession, ayant au cou un cordon de l'ordre de Saint François, qui est encore représenté autour de la salle même. (*Mél. d'une grande bibliothèque.*)

OBSTACLE.

L'Amour aime surtout les secrètes faveurs ;
Dans l'*obstacle* qu'on force il trouve des douceurs.
(Molière, *dans les Fâcheux.*)

— Les mots miracle, oracle, spectacle, sont à peu près les seuls qu'on puisse, en bonne poésie épique, employer pour rimer avec le mot *obstacle*, dont Racine a fait usage sept fois dans sa première tragédie qui a pour titre *la*

Thébaïde ou *les frères ennemis*. Savoir, avec miracle deux fois dans la même scène :

Est-il possible, ô Dieux ! qu'après ce grand miracle,
Le repos des Thébains trouve encore quelqu'*obstacle* ?

— Madame, espérons tout de ce dernier miracle.
— La haine de mes fils est un trop grand *obstacle*.

Avec oracle deux fois :

Madame, à mon bonheur, c'est chercher trop d'*obstacles* ;
Ils iront bien sans nous consulter les oracles.

— De ces cruels amis trompez tous les *obstacles*.
Toi, justifie, ô Ciel, la foi de tes oracles.

Enfin avec spectacle trois fois :

Olimpe, va-t-en voir ce funeste spectacle.
Va voir si leur fureur n'a point trouvé d'*obstacle*.

— Ces mots impérieux n'ont pas trouvé d'*obstacle*,
Les soldats étonnés de ce nouveau spectacle, etc.

— Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle
A leur noire fureur n'apporte point d'*obstacle*.

* Qui connaît un *obstacle* au bonheur de l'Etat,
Tant qu'il le tient caché commet un attentat.

(Corneille, *dans Surrena.*)

OBSTINER, OBSTINATION.

Je sais quel est l'humeur et l'esprit d'un Chrétien ;

Dans l'*obstination* jusqu'au bout il demeure ;
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.
(Corneille, *dans Polyeucte.*)

* Ce n'est point en se montrant plus *obstiné* qu'eux qu'on parvient à corriger l'*obstination* des enfans. L'expérience apprend que les palliatifs sont moins dangereux auprès d'eux que les remèdes violens. Madame de Genlis rapporte dans les *Souvenirs de Félicie*, un trait qui vient à l'appui de cette assertion.

M*** s'était retiré en province pour s'y consacrer, sans distraction, à l'éducation d'un fils unique qu'il adorait. Cet enfant annonçait des dispositions extraordinaires ; la plus grande aptitude pour les sciences, une âme généreuse et sensible, un caractère plein d'énergie. On ne remarquait en lui qu'un seul défaut, c'était une *obstination* extrême. Il se montra un jour si inflexiblement *obstiné*, et son *obstination* était si déraisonnable, que son père crut devoir employer des moyens violens pour la rompre. Il gronde, il menace : l'enfant (âgé de dix ans) persiste. On fait paraître deux hommes armés de verges ; on n'obtient rien.

Le père ordonne de saisir l'enfant et de le fustiger; on obéit. Pendant cette exécution, l'enfant devient pâle; il cesse de crier; ses larmes tarissent. Aux éclats de sa colère succèdent tout à coup un silence morne, une effrayante immobilité. On le regarde avec étonnement et inquiétude. On interroge; point de réponse. Sa figure décomposée n'offre plus que l'expression du saisissement et l'empreinte de la stupidité. Une révolution funeste en avait fait un imbécile pour toujours.

OBSTRUER, OBSTRUCTION. — Les *obstructions* engendrent la mélancolie. — Vous étiez *obstrué*, dites-vous, et cette *obstruction* vous a empêché de m'écrire, parce qu'elle vous rendait mélancolique. Ce n'est point là une excuse; c'est le privilège de l'amitié de voir son ami dans toutes les situations de son âme. Je vous aime triste, gai, vif, et même OBSTRUÉ. (*Lettre de madame du Châtelet au Maréchal de Richelieu.*)

OBTEMPÉRER. — En 1753, le Roi, Louis XV, ayant défendu au Parlement de Paris de se mêler des querelles relatives au refus de sacrement pour cause de

jansénisme, le Parlement envoya des remontrances et une grande députation. Le Roi ne voulut recevoir ni l'un ni l'autre. Les Chambres s'assemblèrent aussitôt, et déclarèrent qu'elles cessaient toute espèce de service. Le Roi leur ordonna de reprendre leurs fonctions ordinaires. Le Parlement répondit au Roi, le 5 mai, qu'il ne pouvait *obtempérer*. Ce mot parut alors nouveau, et toutes les femmes de la Cour et de la ville demandaient ce que signifiait le mot *obtempérer*. (*Voyez* FIACRE.)

OBTENIR, OBTENTION.

Puisse en moi la ferveur extrême
D'une sainte compassion,
Des offenseurs du Dieu que j'aime,
Opérer la conversion!
De ses vengeances redoutables
Puissent mes ardeurs véritables
Adoucir la sévère loi!
Et pour mes ennemis coupables,
Obtenir le pardon que j'en *obtins* pour moi!

(*J.-B. Rousseau.*)

« J'espère *obtenir* de Dieu miséricorde; lorsque je serai en sa présence, je n'aurai rien plus à cœur, après l'avoir remercié

des grâces qu'il m'a faites, que de le prier pour votre conservation, et de lui demander de vous réunir un jour à moi dans son sein paternel. Je le prie, dès ce moment, d'ajouter à vos jours ceux qu'il veut retrancher des miens. » Dernières paroles de Marie Leczinska, Reine de France, à Louis XV. Le Monarque, en se retirant du lit de cette Princesse, s'écria : Elle espère *obtenir* miséricorde ! Eh ! qui l'*obtiendrait*, si elle ne l'*obtenait* pas? (*Discours sur la mort de la Reine.*)

OBVIER. — Ce mot est formé du latin *obviare*, aller au-devant. Il n'a point de substantif, et ne se dit que dans le sens moral. — La Reine de France, épouse de Charles, surnommé le Sage, avait, par ancienne et raisonnable coutume, dit Christine de Pisan, un prud'homme au bout de sa table qui, pendant le repas, disait sans cesse gestes et mœurs d'aucun bon trépassé; et ce afin d'*obvier* à vagues paroles et pensées.

OCCASIONNER, OCCASION.

Maudite *occasion !*
Tu sais apprivoiser l'humeur la plus sauvage ;
Tu mènes où tu veux la fille la plus sage.
(*La Chaussée.*)

* Oui, des dangers que la vertu doit fuir,
L'*occasion* est le plus grand peut-être ;
L'art de l'époux est de la prévenir,
L'art de l'amant est de la faire naître.

* Assez long-tems j'ai ménagé Lisette ;
Mais mon amour n'entend plus de raison ;
Et si jamais je la trouve seulette....
L'*occasion* fait le larron. *(Legrand.)*

OCCULTE. — Caché, obscur. — — Monsieur, il y a dans la configuration du corps, certaines nuances... des ressemblances.... certains rapports secrets.... *occultes*..... — *Occultes!* — Oui, oui, *occultes*. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'*occultes?* Cela n'est pas étonnant; une demoiselle!.... Je disais donc, Monsieur, qu'il y a des ressemblances *occultes*..... Non, ce n'est pas ressemblances que j'avais dit, c'est un autre mot..... plus..... là .... mieux. — Monsieur, vous aviez dit des rapports *occultes*. — Ha! oui, des rapports,... des rapports *occultes*. Je vais vous faire concevoir cela à vous qui êtes raisonnable. — Comment vous m'injuriez, je crois! — Non, ma belle Demoiselle, vous ne pouvez pas savoir tout ce

que Monsieur votre père sait. — Ha! dans ce sens là. — Oui, dans ce sens là, ma belle Demoiselle; mais de grâce, laissez-moi expliquer à Monsieur... Monsieur, les pères et les mères dans la.... procréation des individus, font des êtres qui ressemblent.... qui ont des rapports *occultes* avec les êtres qui les ont procréés, parce que la mère, de son côté, et le père du sien.... Cela est clair.... Ces choses-là sont physiques, elles ont été physiquement prouvées par des.... par de très-grands physiciens, qui entendaient très-bien ces parties-là. (*Faublas.*)

OCCUPER, OCCUPATION.

J'ai toujours rencontré, dans *l'occupation*,
Subsistance à-la-fois et consolation.
(Colin-d'Harleville, *dans le vieux Célibataire.*)

* La nature nous a fait un besoin de l'*occupation*; la société nous en a fait un devoir; l'habitude peut en faire un plaisir.

* Chaque journée, ici, l'indolent Pollion,
Sans nul remords s'occupe, ô belle destinée!
A voir comment, sans *occupation*,
Il saura passer la journée.

* A la journée de Mulberg, en 1547, le Duc d'Albe fit des prodiges de valeur. Quelques Historiens ont dit qu'il parut pendant l'action un phénomène singulier dans le ciel. Le Roi de France, Henri II, ayant demandé au Duc d'Albe la vérité du fait : Sire, lui répondit le Général espagnol en riant, j'étais si *occupé* de ce qui se passait sur la terre, que je n'ai pu m'*occuper* de ce qui se passait dans le ciel. *(Histoire d'Espagne.)*

* S'*occuper*, c'est savoir jouir ;
L'oisiveté pèse et tourmente,
L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint, s'il ne s'augmente.

* Le Géomètre Fontaine avait la plus grande aversion pour les procès. Il en eût un ; il chargea un Avocat de s'en *occuper*. Celui-ci voulant un jour lui rendre compte de quelques démarches à ce sujet : Croyez-vous, Monsieur, lui dit-il, que j'aie le tems de m'*occuper* de votre affaire. (*Ann. française.*)

* Dona Antonia Codilla, veuve adroite et ambitieuse, forma le projet de faire servir à l'élévation de sa maison la beauté éclatante d'une fille qu'elle avait. Dans

cette vue, elle la fit trouver plusieurs fois sur le passage de Charles-Quint, qui parut sensible aux charmes qu'on lui offrait. Il fit plusieurs cadeaux à la jeune personne; mais c'était peu pour la mère, qui pria S. M. de vouloir bien prendre soin de sa fille, dont la fortune ne répondait pas aux charmes de la figure et à d'autres qualités. L'Empereur, qui démêla sans peine le sens de ces paroles, dit à la mère: Mon esprit est trop *occupé*, Madame, des affaires publiques, pour qne je m'*occupe* de celle de votre fille. (*Histoire de Charles-Quint.*)

OCCURRENCE.—(*Voy.* NARRATEUR.)

OCÉAN. —(*Voyez* ABÎME.)

Un Sage se promenait sur les bords de l'*Océan*, absorbé dans des méditations sur l'infini de la nature et de la Divinité. Déjà il croyait embrasser dans tous leurs rapports ces vastes idées, lorsqu'il en fut distrait par un enfant qu'il vit puiser avec sa petite main de l'eau dans la mer, et la porter dans un trou qu'il avait creusé dans le sable. Que fais-tu là, lui demanda le Philosophe? Je veux épuiser l'*Océan*

pour en verser les eaux dans ce trou, répondit l'enfant avec l'air naïf de son âge. Comment, s'écria le Sage, tu prétends épuiser l'*Océan* avec ta petite main, et verser l'immensité de ses eaux dans ce petit trou ? Et toi, reprit l'enfant, en s'élevant soudain à la hauteur d'un être supérieur à l'espèce humaine, tu prétends embrasser l'immensité de l'univers avec ta petite cervelle ! O Sages, contentez-vous de méditer sans cesse ces idées sublimes qui ornent et agrandissent la nature humaine, et n'oubliez pas que la présomption dans ces hautes méditations serait en vous l'excès de la folie.

OCTOBRE. — C'est la saison des vendanges et le tems de la meilleure chère.

Ci gît Jean, qui baissait les yeux
A la rencontre des gens sobres,
Et qui priait souvent les Dieux
Que l'année eut plusieurs *Octobres*.

(Diction. crit. pittor.)

* Les journées des 5 et 6 *octobre* 1789, feront époque dans les annales de la république française. Elles furent attribuées par beaucoup de gens au Duc d'Orléans,

alors Député à l'Assemblée Constituante, et connu depuis sous le nom de Philippe Egalité. Ce soupçon lui fit donner, par ceux qui y ajoutèrent foi, le nom dérisoire de Duc d'*Octobre.* (*Voyez les feuilles de ce tems.*)

OCTOGÉNAIRE. — Il est à remarquer que les plus jolis vers qu'on ait de François-Joseph de Beaupoil, Marquis de Saint-Aulaire, ont été composés lorsqu'il était plus qu'*octogénaire.*

* Wicherley est auteur de quatre comédies, qui ont été jouées avec succès sur les théâtres de Londres; à l'âge de 81 ans, se voyant abandonné des Médecins, il épousa, onze jours avant sa mort, une jeune demoiselle, d'un grand mérite, et satisfait d'avoir fait la fortune d'une amie, il passa tranquillement du lit nuptial dans le tombeau. (*La Bardinade.*)

* Massinissa, Roi de Numidie et allié des Romains, étant âgé de plus de 90 ans, combattait à la tête de ses troupes, et gagnait des batailles. Levant une armée dans son pays, il avait ordonné d'enrôler jusqu'aux vieillards de soixante ans. Regardez-moi, leur disait-il, ne marche-

rai-je pas à votre tête, moi qui suis plus qu'*octogénaire? (Mél. d'une gr. bibliot.)*

OCTROIER. — Concéder, accorder.

Consacrons au bonheur, à l'amour, à la joie,
Ces momens fugitifs que le Ciel nous *octroie*.
(Mérard St.-Just.)

OCULAIRE, OCULISTE. — Tout Paris a été témoin *oculaire* d'un tableau qu'un Chirurgien avait fait mettre à l'entrée de sa maison, place Maubert, et sur lequel on lisait en gros caractères. N...., reçu à Saint-Côme, *OCULISTE pour les yeux.*

* Comment vont aujourd'hui tes yeux,
Demandait Floricourt à sa nièce Isabelle?
Mais, mon oncle, répondit-elle,
Mon *Oculiste* dit que je vois beaucoup mieux.

ODE, ODÉON.

L'*ode* élevant au ciel son vol audacieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.

* L'*ode* était l'hymne, le cantique et la chanson des anciens. Toutes les *odes* se chantaient sur la lyre. De là la dénomination d'*Odéon* pour désigner le théâtre destiné particulièrement aux chants des poésies lyriques, que Périclès avait fait bâtir dans la ville d'Athènes; de là aussi

le nom d'*Odéon* donné au théâtre du faubourg St.-Germain, à Paris, où l'on ne jouait, à la vérité, que la tragédie et la haute comédie; mais les grecs, par ᾠδεῖον, entendaient également ce qui était du ressort d'Euterpe et de Terpsicore; de Thalie et de Melpomène.

* Rousseau (J. B.) est celui de tous les Poëtes français qui a le mieux saisi le ton de l'*ode*, quoique Ronsard, avant lui, ait été regardé comme le père de l'*ode* française. Passerat préférait au duché de Milan, l'*ode* que Ronsard avait faite à la gloire du Chancelier de l'Hôpital, et Jules Scaliger disait qu'il aurait mieux aimé être l'auteur de la 9e *ode* du 3e livre d'Horace que d'être Roi de Perse, ou avoir fait la 3e du 4e livre, que d'être Roi d'Arragon.

* Jamais *ode* ni pièce de vers licencieuse quelconque n'a fait et n'a dû faire autant de bruit que l'*Ode à Priape* de Piron. — Le caractère franc et honnête de Piron, sa conversation pleine de sel et d'ingénuité, sa gaîté naturelle et soutenue, ses saillies toujours neuves et intarrissables, que le bon vin du pays rendait quelquefois plus piquantes et plus vives,

le firent rechercher, surtout par ces sociétés formées sous les seuls auspices du plaisir et de la liberté. Il y fut introduit par un de ses camarades de collège, M. Jehannin, depuis Conseiller au Parlement de Dijon. C'est là qu'il oubliait en apparence ses malheurs domestiques. Un jour Jehannin présente à son ami une *ode*, dans laquelle il chantait les douceurs de la paresse, et les plaisirs de l'amour. Piron reçoit cette *ode ;* il la trouve remplie d'images indécentes et lascives, de maximes dangereuses et libertines, de vers heureux et pleins d'harmonie ; enfin, l'*ode* lui tombe des mains à la dernière strophe, terminée par la pensée la plus licencieuse et le mot le plus obscène. Sortant tout-à-coup de son étonnement par un grand éclat de rire, piqué d'une folle émulation, et croyant que son ami lui faisait un défi, il lui répond sur-le-champ, lui rend *ode* pour *ode*, et trouve plaisant de commencer sa pièce par le même mot qui terminait celle qu'il venait de lire. Son imagination le servit trop bien ; il mit en très-peu de tems la dernière main à l'ouvrage, l'envoya à Jehannin, mais en lui observant que c'était moins pour le bra-

ver et lui montrer un maître, qu'il avait composé cette pièce, que pour lui prouver combien il était facile de réussir dans ce genre, et pour le détourner, lui et toute muse libertine, de la criminelle démangeaison de s'y livrer. Il le priait surtout avec instance de jeter l'*ode* au feu, dès qu'il l'aurait lue, et de ne la communiquer à personne. Le premier soin de Jehannin fut de violer le secret. Il la donna à quelques jeunes Conseillers de ses amis, qui ne se firent point un scrupule de la lire à huis clos, et même en présence de l'illustre Président Bouhier. Le Procureur-général en fut informé; il crut devoir mander Piron qui, saisi d'effroi, et se doutant qu'il était trahi, courut chez Jehannin pour l'accabler de reproches. Celui-ci, également alarmé, vole chez le Président Bouhier, pour implorer, dans cette délicate et fâcheuse circonstance, sa protection en faveur de Piron, laquelle lui devenait d'autant plus nécessaire, qu'alors le Ministère public sévissait, avec la plus grande rigueur, contre tout Auteur qui insultait, dans ses écrits, à la Religion et aux bonnes mœurs. Rassurez Piron, dit le Président Bouhier; qu'il se

rende, sans tarder, aux ordres de M. le Procureur-général ; qu'il désavoue son ouvrage, et pour peu que le Procureur-général insiste à ce que Piron lui déclare qui en est l'Auteur, qu'il me nomme hardiment ; la chose en demeurera là, et je saurai rendre à Piron, en tems et lieu, ses droits de propriété. — Armé de cette bonne réponse, Piron se présenta devant M. le Procureur-général, non sans rougir, lorsqu'interrogé quel était l'auteur des vers, il nomme le Président Bouhier. A ce nom respectable, le Procureur-général se met à sourire, et après avoir fait une sévère réprimande à Piron, le congédie, en lui disant qu'il n'évitera pas la punition que mérite une pareille production, si jamais il se rend coupable de sa publicité. Il finit par l'exhorter à mieux employer désormais ses talens. — Telle est l'origine de ce fameux chef-d'œuvre de génie et de licence, devenu malheureusement trop célèbre et trop répandu. L'Auteur, par soixante ans et plus de repentir et de regrets, s'était flatté d'en avoir effacé jusqu'au moindre souvenir ; mais ses ennemis n'en ont que trop abusé, pour rendre ses mœurs sus-

pectes, quoique cette *ode* ne fut ni le fruit d'une honteuse orgie, ni la suite d'un libertinage réfléchi, et encore moins le sujet d'un prix proposé par un grand Prince, comme on a osé le débiter. *(Vie d'Alexis Piron.)*

—L'Académie française était assemblée pour admettre ou rejeter Piron. Le patriarche de la littérature, l'illustre Fontenelle, âgé alors de 88 ans, s'y fit transporter. Ce grand-homme était complétement sourd. Il jugea, par les gestes de quelques Académiciens, que les esprits s'échauffaient. De quoi, s'agit-il, demanda Fontenelle ? Monsieur, lui répondit la Chaussée, on parle de M. Piron. Nous avouons tous qu'il a bien mérité le fauteuil; mais il a fait son *ode*, l'*ode* que vous connaissez. Ah ! oui, reprit subitement l'Auteur des Mondes; s'il l'a faite, il faut bien le gronder; mais s'il ne l'a pas faite, il ne faut pas le recevoir. *(Alm. litt.* 1783.)

* Un Poëte de province, qui venait de composer une *ode* au Roi, pria Malherbe de vouloir bien y faire les corrections. Quand le provincial vint la lui redemander, Malherbe lui dit qu'il n'y avait que

quatre mots à ajouter. Le Poëte l'ayant prié de les écrire lui-même, il prit la plume et mit au-dessous du titre : « *Ode au Roi*, » ces mots : Pour sa chaise percée; plia le papier, le rendit au poëte qui, sans regarder ce que le censeur avait mis, l'accabla de remercîmens et de révérences.

ODEUR, ODORAT, ODORANT, ODORIFÉRANT.

L'*odorat* dans le chien, par un prompt jugement,
Sur d'invisibles pas le conduit sûrement.

(Du Resnel.)

* Rien n'est plus mal sain que de coucher et de dormir au milieu des *odeurs*. *(Madame de Sévigné.)*

* Louis XV ne pouvait pas souffrir les *odeurs*, et surtout celle du lis, qui est en effet très-forte. On a prétendu que c'était de là qu'était venu son dégoût pour la Reine, qui, par le conseil de son Confesseur, en faisait mettre dans son lit pour empêcher le Roi de la voir aussi fréquemment. S'il en est ainsi, la Reine a mérité l'indifférence dont le Roi paya ses scrupules; et le Confesseur, qui était, dit-on, un étranger, eut mérité les petites maisons.

* Quelques Historiens ont prétendu, mais sans preuve, que Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, qui vint à Paris pour le mariage de son fils, et qui y mourut à l'âge de quarante-quatre ans, avait été empoisonnée par l'*odeur* d'une paire de gants de senteur, que lui avait vendue René, Italien, grand scélérat, et parfumeur de la Reine Catherine de Médicis. (*Essais historiques sur Paris.*)

* Les *odeurs* étaient tellement à la mode, au commencement du règne de Louis XIV, que non-seulement les femmes, mais même les hommes, ne passaient pas pour être de bon goût s'ils n'avaient des gants parfumés et une demi-livre de poudre de Chypre dans leurs cheveux. (*Journal de Verdun*, 1756.)

* On assure qu'il y a aux Antilles des nègres qui ont l'*odorat* si fin qu'ils distinguent, par l'*odeur* seule, si c'est un Français ou un nègre qui a passé par tel ou tel endroit. — Les abeilles ont l'*odorat* si exquis, que l'*odeur* du miel les attire de la campagne à la ville. (*Mém. de l'Académie.*)

* Ces deux termes *odorant* et *odori-*

férant ne signifient pas la même chose. *Odoriférant* se dit de ce qui produit l'*odeur*, et *odorant* de ce qui la sent. Ainsi, tout ce qui est *odoriférant* est *odorant*; mais tout ce qui est *odorant*, n'est pas pour cela *odoriférant*.

ODIEUX. — Haine, du latin *odium*, *odiosum*, qui excite la haine.

Tous les hommes me sont à tel point *odieux*,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.
(Molière, *dans le Misant.*)

* Avant le ministère du Cardinal de Richelieu, on sait que les grands Seigneurs formaient souvent des partis dans l'état, et y causaient des troubles qui les rendaient *odieux* au Souverain; ce qui faisait dire à ce même Cardinal, à qui on rendait compte des vexations que le Prince de *** commettait à l'occasion de la chasse: J'en suis fâché pour les propriétaires; mais je suis toujours bien aise que les Seigneurs se rendent odieux à la noblesse et au peuple. (*Essais historiq.*)

ŒIL, ŒILLADE.

Il n'est pour voir que l'*œil* du maître;
Quant à moi j'y mettrais encor l'*œil* de l'amant.
(*La Fontaine.*)

* L'*œil* du maître peut tout ; il peut tout opérer.

(Voltaire.)

* Sur le cœur des héros un bel *œil* est bien fort ;
Tel craint de le fâcher, qui ne craint pas la mort.

(Corneille.)

* M. de la Fare était amoureux de madame de la Sablière, il y avait longtems. Un jour il alla la voir, et en l'approchant, il lui dit : mon Dieu ! Madame, qu'avez-vous donc dans l'*œil* ? Ah ! la Fare, répondit-elle, vous ne m'aimez-plus ! j'en suis sûre. J'ai eu, toute ma vie, ce défaut, et ce n'est que d'aujourd'hui que vous vous en apercevez. *(Courrier des Spectacles, an VIII.)*

* Un harpagon, en courant par la ville,
Par le serein eut un *œil* de perclus ;
Un Médecin, Docteur vraiment habile,
Pour le guérir demanda cent écus.
L'ami, dit le richard, quelle erreur est la vôtre ?
Il ne faut pas deux yeux pour gagner son cercueil.
Moi ! vous compter cent écus pour un *œil !*
A ce prix-là je vous donnerais l'autre.

(Almanach des Muses, 1785.)

* Tenez, serrez cet *œil* de verre,
Disait, en se couchant, Valère
Au jeune paysan Lubin,

A son service arrivé le matin.
Lubin prend l'*œil*, le considère,
Fixe son maître et paraît incertain.
Est-il lenteur comparable à la vôtre,
Dit Valère impatienté?
Serrez cet *œil*, vous dis-je; ainsi qu'un sot planté,
Qu'attendez-vous?—Mais, Monsieur, j'attens l'autre.

* Damon, le borgne, est expirant;
D'envier son destin qui pourrait se défendre?
Plus heureux que nous tous, le coquin, en mourant,
N'a qu'un *œil* à fermer, et point d'esprit à rendre.

* Il ne faut pas confondre *l'œillade* avec le coup-*d'œil; l'œillade* est un regard jeté furtivement, mais à dessein et avec une expression marquée:

Il est des damoiseaux dont l'*œillade* amoureuse
Accompagne toujours la phrase précieuse.

Le coup *d'œil* est un regard fugitif, et jeté comme en passant. L'amour léger jette un coup *d'œil*. L'amour vif, emporté, furieux, lance des *œillades* amoureuses, jalouses, animées, et toujours très-expressives.

ŒILLET.—L'*œillet*, considéré comme fleur, est un des plus beaux ornemens des parterres. Les amateurs se pâment

devant leurs *œillets*, comme devant leurs tulipes : — Les Anciens, qui connaissaient cette dernière fleur, ne connaissaient pas l'*œillet*, dit-on.

* Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur,
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Ou d'un rival heureux enviant le secret,
Achète au poids de l'or les taches d'un *œillet.*

(Delille, *Poëme des Jardins.*)

On montrait à mademoiselle Scudéry des *œillets* que le grand Condé avait cultivés pendant le tems de sa détention à Vincennes; cette Muse écrivit sur une ardoise le quatrain suivant :

En voyant ces *œillets* qu'un illustre Guerrier
Arrosa de la main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit Jardinier.

ŒUF. — L'œuf, chez les Anciens était considéré comme le principe de toutes choses. Aussi l'*œuf* joue-t-il un rôle mystérieux dans presque toutes les religions anciennes. Les Persans célèbrent

encore la fête du nouvel an, en se donnant mutuellement deux *œufs* colorés. Le 1er. jour de l'an, chez ce peuple, étant le 20 mars, ne serait-ce pas d'eux que serait venu la coutume de donner aux enfans les *œufs* de Paques?

* Les Romains commençaient leurs repas par un service d'*œufs* Cicéron, Catulle, Horace, Varron, mangeaient à la table de Mécène, à celle de Lucullus, à celle même de César, et ils commençaient toujours par un *œuf* frais, comme ils finissaient par le dessert, où les pommes jouaient un grand rôle, ce qui donna lieu au proverbe : *ab ovo, usque ad mala.*

* C'est de la sévère abstinence à laquelle on se soumettait autrefois, en carême, qu'est venu l'usage de bénir, le samedi saint, une grande quantité d'*œufs*, qu'on avait mis en réserve, pendant six semaines, et qu'on distribuait à ses amis le jour de Pâques. On les faisait teindre en jaune, en violet, et surtout en rouge; de là l'usage des *œufs* rouges, en ce tems. Sous Louis XIV, et même sous Louis XV,

on portait, après la grand-messe du jour de Pâques, des pyramides d'*œufs* peints en or, dans le cabinet du Roi. Le Prince en faisait cadeau à ses courtisans. La Cour de Russie est encore dans cet usage. *(Mélange d'une grande bibliothèque.)*

* Sous le règne de Henri II, l'Evêque de Paris, autorisé par une bulle de Jules III, ayant voulu permettre l'usage des *œufs*, en carême, le Parlement s'en scandalisa, et sur le réquisitoire des gens du Roi, empêcha l'exécution de la bulle du Pape, et du mandement de l'Evêque. *(Ibid.)*

* Charlemagne, dans l'un de ses capitulaires, recommande la vente des *œufs* des basses-cours de ses domaines et des herbes inutiles de ses jardins.... Si ses successeurs avaient mis la même économie, dans leur ménage, nous n'eussions pas eu de comptes rendus, d'Assemblée des Notables, de convocation d'Etats-généraux, d'Assemblée Nationale, de Convention, etc.

* Au commencement du 15e. siècle, ou à la fin du 14e., les *œufs* ne valaient

en france, que 4 sous le cent, et 1 sous le quarteron, ainsi qu'on peut le voir par un mémoire présenté au Roi Charles VIII, en son château d'Amboise. « Et Messire Lucas Vigne, pour le nombre de 1300 *œufs* par lui achetés pour faire couver, et avoir desdits *œufs* des poulets, au prix de 4 sous 2 deniers le cent, a été payé par vertu dudit rôle et sa quittance.... 58 sous 2 deniers *(Journal de Paris, 1784.)*

* Le jour que le Prince Henri de Prusse vit l'Opéra de Castor et Pollux, il avait auprès de lui le fils de madame de Sabran, enfant de 7 à 8 ans. L'enfant lisait l'Opéra, et voyant Castor et Pollux, *jumeaux*, il demanda ce que signifiait *jumeaux*. Le Prince lui répondit : on appelle *jumeaux* deux enfans sortis du même *œuf*. — Bon ! vous badinez ! est-ce que les enfans sortent d'un *œuf*. — Sans doute. — Comment je suis sorti d'un *œuf*, moi ?—Certainement... Le petit n'en voulut rien croire, et répondit au Prince Henri par l'impromptu suivant, que lui souffla le Chevalier de Bouflers, qui était dans la même loge.

Ma naissance n'a rien de neuf;
J'ai suivi la commune règle :
Je me croirais sorti d'un *œuf*,
Si comme vous j'étais un aigle.

* Georges l^er^., Roi d'Angleterre, ayant éprouvé plusieurs fois, dans ses voyages en Hollande, qu'on lui faisait payer fort cher sa dépense, résolut de ne descendre dans aucune auberge de ce pays. Un jour donc qu'il passait à Alkemaer, il s'arrêta à la porte de celle *du Mouton*, pendant qu'on changeait les chevaux de sa voiture, et commanda trois *œufs* frais. Le monarque ne les eut pas plutôt mangés qu'il en demanda le prix. *Deux cents florins*, répondit l'aubergiste. — Comment, s'écria Georges, tout étonné, deux cents florins ! les *œufs* sont donc bien rares à Alkemaer ? Oh ! non, répondit l'hôtellier, les *œufs* n'y sont pas rares; mais les rois n'y sont pas communs.

(Public. an X.)

ŒUVRE.

Les *œuvres* des humains sont fragiles comme eux.

(Henriade.)

* Cujas se maria en secondes nôces, et

eut de ce mariage une fille assez jolie, mais très-coquette, et qui écoutait volontiers les propos galans. Les écoliers quittaient souvent les leçons du père, pour se rendre auprès de sa fille. Ils appelaient cela commenter les *œuvres* de Cujas, ce qui donna lieu à l'Epigramme suivante

Viderat immensos Cujaci nata labores
Æternum patri commeruisse decus :
Ingenio haud poterat tam magnum æquare parentem
Filia ; quod potuit corpore fecit opus (1).

* A l'*œuvre* on connaît l'artisan. *(La Fontaine.)*

* Une femme, à confesse, s'accuse d'avoir volé du linge. — Il faut le restituer, lui dit le père. — Mais on ne me soupçonne point du vol, et si je le restitue me voilà connue et déshonorée. Ne ju-

(1) Plusieurs Auteurs judicieux et éclairés assurent, et c'est un devoir de le répéter après eux, que Mlle. Cujas, dont l'honneur était après tout plus que suspect, ainsi qu'ils en conviennent, n'avait que trois ans lorsque son père mourut. Ainsi, en supposant qu'elle eut vécu dans la débauche et le libertinage, cet Auteur célèbre n'eut pas la douleur d'en être témoin.

geriez-vous pas plus à propos, mon père, que je l'apportasse chez vous, vous le remettriez vous-même entre les mains de ceux à qui il appartient. — Volontiers. — Deux heures après on apporte au couvent une corbeille enveloppée de linges bien couverts, avec une adresse : au révérend père N*** au couvent de ***. Le père, tout glorieux, dit à ses confrères : hé ! bien voilà pourtant de mes *œuvres*. On applaudit à ses talens et à son zèle, quand tout d'un coup on entend un petit cri, comme d'un enfant, et c'en était effectivement un que renfermait très-proprement la corbeille. *(Biblioth. de société.)*

* Il est indubitable
Que pour former *œuvre* parfait
Il faudrait se donner au Diable,
Et c'est ce que je n'ai pas fait. *(Voltaire.)*

OFFENSER, OFFENSE, OFFENSEUR.

Plus l'*offenseur* est grand, et plus grande est l'*offense*.
(Corneille.)

* Je suis si lâche à *offenser*, disait Montaigne, que, pour le service de la raison même, je ne saurais le faire.

* Un ennemi qui peut pardonner une *offense*,
Ou manque de courage, ou manque de puissance.
(Crébillon.)

* Descartes ne connaissait que les passions douces : quand on me fait une *offense*, disait-il, je tâche d'élever mon âme si haut que l'*offense* ne parvienne pas jusqu'à elle.

* Ceux qui ne s'*offensent* de rien, ne sont pas plus faits pour la bonne société, que ceux qu'un rien *offense*.

* Se venger d'une *offense*, c'est se mettre au niveau de son ennemi ; la lui pardonner c'est s'élever fort au-dessus de lui.

* La façon dont le poëte Malherbe corrigeait son domestique est assez plaisante. Il lui donnait dix sous par jour, ce qui était suffisant en ce tems-là, et vingt écus de gage par an. Quand il avait manqué à son devoir, Malherbe lui faisait très-sérieusement cette remontrance : Mon ami, quand on *offense* son maître, on *offense* Dieu, et quand on *offense* Dieu, il faut, pour avoir l'absolution de son péché, jeûner et faire l'aumône. C'est pourquoi je retiendrai cinq sols de votre dépense,

que je donnerai aux pauvres, à votre intention, pour l'expiation de vos péchés.

OFFICE. — Se prend quelquefois pour *charge, fonction;* quelquefois pour *service, assistance:* son adjectif est *officieux.*

Un vieux Procureur de Domfront,
Pour l'autre monde allait plier bagage;
Son Médecin, très-grave personnage,
Et très-savant, (tous ces Messieurs le sont)
Lui dit, prenez ce breuvage propice.
Je ne prends plus, lui dit le moribond;
Hier, j'ai vendu mon *office.*

* Ménage avait reçu de son père, la démission d'un *office* d'Avocat du Roi, dans une juridiction. Quelque tems après, il la lui rendit, ce qui irrita fort le bonhomme. Mon père, disait Ménage, à cette occasion, mon père a raison d'être en colère contre moi; je lui ai rendu un méchant *office.*

* On a défini un *officieux*, un homme qui commande dans la maison d'un Grand qui l'a pris pour lui donner des conseils, et qui ne pouvant s'élever à la hauteur de celui qu'il dirige, tâche de le faire descendre à sa bassesse.

Office, table destinée aux *officiers* d'une grande maison. — On connait le mot de Duclos : Quand je dîne à Versailles, je crois manger à l'*office;* je n'entends que des valets qui parlent incessamment de leurs maîtres.

* Le célèbre Jarnovick fut chargé, en 1776, de conduire l'orchestre d'un concert, chez l'Ambassadeur de Sardaigne. A l'heure du souper, un valet-de-chambre vint lui proposer de descendre à l'*office*. Jarnovick, piqué du compliment, s'en alla. Après souper, on veut entendre le virtuose; l'Ambassadeur le fait chercher, on apprend son départ précipité. Le lendemain l'Ambassadeur adresse, au Lieutenant de Police, ses plaintes sur le procédé du musicien. Celui-ci est mandé. En vain il représente qu'en mangeant avec des *officiers* domestiques, il aurait manqué au prince de Guémené, auquel il appartient, et qui lui fait l'honneur de l'admettre quelquefois à sa table, il fallut qu'il se rendit en prison, dont il ne sortit qu'avec le secours de protections puissantes. (*Corresp. l. s.*)

Office *divin*. — Du tems de Robes-

pierre, ou du massacre en masse, les prisonniers, pour s'étourdir sur leur malheureuse destinée, avaient coutume de chanter tous les soirs, les couplets qu'ils avaient composés dans la journée. Ils appelaient cela *faire l'OFFICE*. Ils auraient pu ajoûter, *des morts*.

OFFICE *des morts*. Prières que l'on fait à l'église, pour le repos de l'âme des morts. — Les prières et l'*OFFICE des morts* se disaient autrefois, avant la mort, et ont en effet plus de rapport à l'état des agonisans, qu'à celui des défunts. On les a insensiblement dit après la mort. Depuis cet usage, plusieurs personnes se sont fait dire, avant de mourir, l'*OFFICE des morts*, témoin Charles-Quint, et un des derniers Ducs de Lorraine.

OFFICIER. — (Grade militaire.)

Jamais un *officier* ne fut deux ans fidèle.

(Destouches.)

* Quand Turenne manquait d'argent, pour donner au soldat, il en empruntait du premier *officier* qu'il rencontrait, et le renvoyait à son intendant,

pour s'en faire payer. L'intendant soupçonnant la bonne-foi de quelques-uns de ces *officiers*, pria son maître de donner, à l'avenir, un billet à ceux d'entre eux à qui il emprunterait, pour qu'il put, à coup sûr, payer sur le vû. Non, non, dit le Maréchal, donnez tout ce que l'on vous demandera; il n'est pas possible qu'un *officier* vous demande plus qu'il n'a prêté, à moins qu'il ne soit dans un extrême besoin; alors il serait injuste de le refuser.

Officier *de fortune.* — On appelle ainsi un *officier* parvenu à ce grade par ses vertus militaires. On devrait plutôt l'appeler *officier* de mérite.

— Le Maréchal de Saxe faisait, dans son camp, l'éloge de Chevert. Un *officier* de haut parage dit: oui, mais c'est un *officier de fortune.* Le Maréchal, qui le savait, mais qui feignit de l'ignorer, répliqua brusquement: vous me l'apprenez, Monsieur; je n'avais pour lui que de l'estime, je vois que je lui dois du respect, et j'en aurai. *(Recueil d'Epit.)*

— A la journée de Berghen, où le Général Brune défit, avec 20 mille Fran-

çais, 25 mille Anglais, et 14 mille Russes, un grenadier français ayant fait prisonnier un Général ennemi (Herman), celui-ci lui offre de l'or; le grenadier le refuse, et n'exige que son épée. Brune apprend ce trait généreux. Il présente sa bourse au soldat : Je l'accepte, dit-il, comme une marque de l'estime de mon Général. Brune l'invite à dîner avec son prisonnier; il se met à table. Brune lui propose de le faire *officier*. Je ne sais, répond-il, ni lire ni écrire; je puis être un bon soldat; je serais un fort mauvais *officier*. Mon père est laboureur; à la paix, j'espère aller reprendre sa charrue. *(Mémor. de la Révolution.)*

OFFICIALITÉ, OFFICIAL. — On appelait *officialité* une juridiction ecclésiastique, et *official* celui qui l'exerçait.

Certain *Official* alla dans un couvent
De moines renommés pour faire bonne vie.
On le conduit tout droit dans un appartement
Où de dix-huit couverts la table était garnie.
Il voit entrer en même-tems
Neufs gros moines tant noirs que blancs,
Avec autant de demoiselles.
Cela faisait dix-huit tant mâles que femelles.

Tous jeunes-gens très-bien bâtis,
Tous enfin des mieux assortis.
L'*Official* jugeant qu'il leur portait ombrage,
Et s'exposait à faire un pauvre personnage,
Le chemin de la porte il prit en fin Normand,
Et d'un air fort poli leur dit en s'en allant :
Messieurs, ce n'est pas trop à chacun de la sienne,
Laissez-moi, s'il vous plaît, aller chercher la mienne (1).

OFFRIR, OFFRE, OFFRANDE.

Le Ciel veut moins de nous l'*offrande* que le cœur.
(Crébillon.)

* Il est à la Cour des harangues d'usage, et qui quoiqu'inutiles, et en quelque sorte ridicules, sont prescrites par le cérémonial. Un premier Président du Parlement, haranguant le Duc de Bourgogne dans son berceau, se contenta de lui dire : nous venons, Monseigneur, vous *offrir* nos respects, nos enfans vous offriront leurs services.

* L'air dont on *offre* est plus que n'est la chose *offerte*.

* Au feu de l'Opéra de Moscow, en

(1) On assure que cette aventure eut lieu envers un *Official* du Chapitre de B....., nommé du Th...

1780, on *offrit* à un cocher de maison, 1000 roubles pour ramener une dame chez elle. Vous m'en *offririez* dix mille, dit-il, que je ne bougerais pas avant de savoir mon maître hors de danger.

OFFUSQUER.

Pourrais je, en proie aux soins vulgaires,
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumières,
Du bandeau de l'opinion ! *(Gresset.)*

* Henri IV marchant en 1587 contre le Duc de Joyeuse, chef de l'armée des catholiques, s'aperçut, dans la chaleur de l'action, que quelqu'un des siens se mettait devant lui, à dessein de défendre et de couvrir sa personne. A quartier, je vous prie, s'écria aussitôt ce brave guerrier; ne m'*offusquez* pas, je veux paraître.

* L'esprit est un flambeau dont la douce lumière
Ne doit point *offusquer* les regards qu'il éclaire.
(Dumoustier.)

OGRE. — Espèce de monstre imaginaire, qu'on suppose d'un appétit dévorant; ce qui a donné lieu au proverbe: Manger comme un *ogre*. On inspire la

peur des *ogres* aux enfans, à qui on les fait envisager comme se nourrissant de chair humaine. Il y a lieu de croire qu'à cet égard, les *ogres* ne sont pas tout-à-fait des êtres imaginaires. Tous les voyageurs, Herrera, Marco-Paolo, Américic Vespace ou Vespuce, les jésuites Charlevoix et Brebeuf; les Evêques Las-Casas et Navarette, les Commentaires de César, les relations des Indes et de la Chine, s'accordent à dire que les Brasiliens, les Caraïbes, les Iroquois et les Cafres, sont des espèces d'*ogres* qui mangent tout au moins les prisonniers qu'ils font à la guerre; et Montaigne s'étonne de ce que l'on s'étonne de cette coutume. « Où est plus de barbarie, dit-il, à manger un homme mort qu'à le faire rôtir par le menu, comme nous l'avons vu de fraîche mémoire, non entre ennemis anciens, mais entre voisins et concitoyens, et qui pis est, sous prétexte de religion? » — Quoi qu'il en soit, les *ogres* jouent un grand rôle dans les contes des fées.

OH! — Interjection qui marque la surprise :

Oh, oh! je n'y prenais pas garde,

Tandis que sans songer à mal je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur, etc.

— Avez-vous remarqué ce commencement, *oh ! oh !* voilà qui est extraordinaire ; *oh, oh !* comme un homme qui s'avise tout d'un coup ; *oh, oh !* — Oui, je trouve ce *ho, ho*, admirable. — Il semble que ce ne soit rien ; ce sont de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer. J'aimerais mieux avoir fait ce *ho, ho* qu'un poëme épique. (Molière, *Précieuses rid.*)

OIE, OISON. — On regarde l'*oie* comme un stupide animal, c'est à tort. L'*oie* est susceptible de vigilance, d'adresse et d'attachement. Les *oies* veillent la nuit à la garde de la maison, avec la même fidélité que le chien. Ce furent les *oies* qui sauvèrent le Capitole. On en a vu tourner une broche, comme les chiens, pour faire rôtir les viandes ; enfin, Lacyde, disciple chéri d'Arcesilas et son successeur, eut une *oie* qui l'avait pris tellement en amitié, que, nuit et jour, seul ou en public, il en était suivi comme aurait fait un chien. (*Hist. cr. de la phil.*)

* Socrate était accoutumé aux criailleries de sa femme, comme on s'accou-

tume au cri des *oies ;* c'était son expression. Mais les *oies* du moins donnent des petits, lui disait-on, et ma femme me donne des enfans, répondait Socrate.

* On disait autrefois *oue* pour *oie*. C'est de là qu'est venu, à Paris, le nom de la rue aux *Oues*, dite, par corruption, la rue aux Ours, à cause de la grande quantité d'*oues* ou d'*oies* que nourrissaient les rôtisseurs, qui étaient en grand nombre dans cette rue, et que du mot *oie*, on appelait les *oiers*. Les dindons ont fait disparaître les *oies* de dessus nos tables, où elles tenaient jadis un rang distingué.

* C'est, Monsieur, par exemple, un joli jeu que l'*oie*.
(Regnard, *dans le Joueur.*)

— Le jeu d'*oie* n'est pas si sot que Regnard a voulu le faire entendre par ce vers. L'antiquité du jeu d'*oie* est démontrée par son titre : *Le noble jeu de l'Oie, renouvelé des Grecs.* Nos pères jouaient beaucoup à l'*oie*, et l'argent qui provenait du jeu, servait à payer l'*oie* dont ils se régalaient dans leurs pique-niques, qui valaient bien nos dîners de huit heures et nos thés de minuit.

* Les enfans aiment beaucoup le jeu d'*oie*, parce qu'il est simple et qu'ils s'y rendent bientôt aussi habiles que leurs maîtres. Le jeu de l'*oie* a cela de plus que la plupart des autres jeux, d'avoir donné naissance à d'autres jeux utiles, tels que ceux de la géographie, de la chronologie, du blâson, de la guerre, de la marine, etc. de sorte que les enfans peuvent prendre l'idée et le goût de ces sciences, propres à les instruire, en les amusant.

Contes de ma Mère l'Oie. Cette expression est prise d'un ancien fabliau, dans lequel on représente une mère *oie*, instruisant des petits *oisons*, et leur faisant des contes dignes d'elle et d'eux. Ils les écoutent avec une telle attention, qu'ils semblent absorbés dans la situation qu'on leur peint, et bridés par l'intérêt qu'on leur inspire. *(Biblioth. des Rom.)*

Oison.

Dans tous les tems vous aurez des *oisons*,
Qui, par des cris et non par des raisons,
Aux gens d'esprit déclareront la guerre.
Ainsi toujours les sots fatigueront la terre.

(Voltaire.)

OIGNON. — Le Médecin Hequet, dans son livre de l'abstinence, donne de grands éloges aux *oignons*, ce qui faisait dire qu'il voulait ramener parmi nous l'idolâtrie des Egyptiens, qui déifiaient les *oignons* de leurs jardins. (*Voyez* LÉGUMES.)

* Se mettre en rang d'*oignons ;* être assis en rang d'*oignons*, est une expression proverbiale qui signifie se placer, s'asseoir par ordre. Quelques étymologistes attribuent cette façon de parler à la fonction du Baron d'*Oignon*, qui était, en sa qualité de grand-maître des cérémonies aux Etats de Blois, en 1576, de faire placer chacun selon son rang.

* Voilà dans mon panier des dattes, des pignons (1),
Des noix, des raisins secs et quantité d'*oignons*.
— Quoi, toujours des *oignons !*
(Regnard, *dans Démocrite.*)

* Dans le tems des grands exploits des Portugais dans l'Inde, un soldat qui était dans l'île de Ceylan, osa désirer manger un *oignon* avec son pain. Que demandes-tu-là, dit froidement son Capitaine ? Les

(1) Amandes de la pomme de pin.

Portugais n'ont d'autres provisions que du pain, de l'eau, de la poudre et des balles. On ne les a point accoutumés aux mets exquis. (*Mercure de Fr.* 1762.)

* La soupe à l'*oignon* est passée de la guinguette dans les salons dorés. Il est d'usage, après un bal de nuit, de servir à nos Phrynés modernes une soupe à l'*oignon*. (*Portefeuille fr. an IX.*)

OINDRE, ONCTION, OINT.—Saint-Boniface, Archevêque de Mayence, et Légat du Saint-Siège, persuada à Pépin-le-Bref, qu'en se faisant *oindre*, à l'exemple des Rois d'Israël, d'une huile sanctifiée, il rendrait sa personne plus auguste, sa puissance plus respectable, et que son élection, loin de passer pour une usurpation, serait regardée comme un décret du Ciel. En conséquence, Pépin se fit *oindre*, et fut déclaré l'*oint* du Seigneur. L'introduction de cette cérémonie, jusqu'alors inusitée, fut le germe de cet orgueilleux délire, qui fit commettre aux Ecclésiastiques tant d'attentats contre l'autorité temporelle. (Saint-Foix, *Essais historiques.*)

OISEAU, OISELEUR, OISILLON.

Oiseaux, si tous les ans vous changez de climats,

Dès que le triste hiver dépouille nos bocages,
Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages,
Ni pour éviter nos frimats :
Mais votre destinée
Ne vous permet d'aimer qu'en la saison des fleurs,
Et quand elle a passé, vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

* On ne respire plus que les mœurs des *oiseaux;*
Et sur ces modèles nouveaux
Se règlent gestes et paroles.
On *déniche* de grand matin.
On *plume* autant qu'on peut son plus proche voisin;
On va *graisser la patte* à quelque commissaire.
On *fait le pied de grue*, au lieu de s'ennuyer;
On *tire l'aile* pour payer,
Et l'*on fait le plongeon*, lorsqu'il est nécessaire.

* A Athènes, un Sénateur fut puni pour avoir étouffé un petit *oiseau* qui, saisi de frayeur, s'était réfugié dans son sein; c'était l'avertir qu'un cœur fermé à la pitié ne doit pas disposer de la vie des citoyens. (*Voyage du j^e^. Anachars.*) (*Voyez* CREVER.)

* Un manant au miroir prenait des *oisillons.*
Le fantôme brillant attire une alouette;
Aussitôt un autour planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette

Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.
Elle avait évité la perfide machine,
Lorsque se rencontrant sous la main de l'*oiseau*,
Elle sent son ongle maligne.
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même, sous les rêts, demeure enveloppé.
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage :
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'*Oiseleur* répartit : ce petit animal
T'en avait-il fait davantage ?

(La Fontaine)

* Henri 1er, Empereur d'Allemagne, fils d'Athon, duc de Saxe, apprit son avènement à l'Empire au moment qu'il faisait une partie de chasse aux *oiseaux ;* ce qui le fit surnommer Henri l'*oiseleur. (Hist. de l'Académie des Belles-lett.)*

OISIVETÉ, OISEUX, OISIF.

Quand les biens sont *oisifs*, je tiens qu'il sont frivoles.

(La Fontaine.)

* Les mortels, en naissant, au travail condamnés,
Tant qu'ils vivent *oisifs* vivent infortunés.

* Dracon, Législateur des Athéniens, condamnait à mort ceux qui étaient surpris dans l'*oisiveté ;* Solon voulait qu'on leur imprimât une note d'infamie.

* Diogène, voyant en mouvement tous

les habitans de la ville de Corinthe, qu'on allait assiéger, demanda de l'emploi aux Magistrats, qui refusèrent de lui en donner. Diogène se mit alors à rouler, avec précipitation, son tonneau, et à le retourner de tous les sens. Comme on lui en demanda la raison, il répondit : C'est que quand tout le monde s'empresse de travailler, j'aurais honte de rester seul ici dans l'*oisiveté*. (*Code de la raison.*)

* L'*oiseveté*, dit-on, est la mère de tous les vices.

— M. le Duc, d'Orléans, Régent, ayant demandé une épitaphe pour mettre sur la tombe de la Princesse sa mère, quelqu'un, plutôt plaisant mauvais que mauvais plaisant, mit sur cette tombe ces trois mots seulement : *Hic jacet* OTIUM. On sentit toute la méchanceté, comme toute la finesse de l'allusion. (*Mémoires du chevalier de Ravannes.*)

JUPITER ET MINOS. FABLE.

Mon fils, disait un jour Jupiter à Minos,
Toi qui juges la race humaine,
Explique-moi pourquoi l'enfer suffit à peine
Aux nombreux criminels que t'envoie Atropos?
Quel est de la vertu le fatal adversaire

Qui corrompt à ce point la faible humanité ?
C'est, je crois, l'intérêt. — L'intérêt? non, mon père,
Et qu'est-ce donc ? — L'*oisiveté.* (*Florian.*)

* Un casuiste, qui n'était rien moins que sévère, a dit que le moyen d'éviter les désordres de la volupté, c'était de fuir l'*oisiveté:*

Otia *si tollas, periere cupidinis arcus,*
Contemptæ que jacent, et sine luce, faces:
Quæritur Ægysthus quare fit factus adulter,
In promptu causa est, desidiosus *erat.* (Ovide.)

* On ne doit pas confondre les termes *oisif* et *oiseux.* L'un emporte l'idée du repos ou du défaut de travail, au plus. L'autre emporte celui de la paresse et de la nonchalance. *Oisif* exprime l'acte passager; *oiseux*, l'habitude de l'inoccupation. Un ouvrier qui n'a point d'ouvrage est *oisif;* un ouvrier qui refuse de l'ouvrage est *oiseux.* (*Roubaud.*)

* Vauban composa d'utiles écrits sur les fortifications, le commerce et l'agriculture. Il les intitula : Mes *oisivetés.* S'il était possible que les idées qu'il y propose s'exécutassent, a dit son ingénieux panégyriste, ses *oisivetés* seraient encore plus utiles que n'ont été ses travaux.

* Connaissez mieux l'*oisiveté*,
Elle est ou folie ou sagesse :
Elle est vertu dans la richesse,
Et vice dans la pauvreté.

On peut jouir en paix, dans l'hiver de la vie,
De ces fruits qu'au printems sema notre industrie :
Courtisans de la gloire, écrivains ou guerriers,
Le sommeil est permis, mais c'est sur des lauriers.
(Voltaire.)

OLIBRIUS. — Terme burlesque pour désigner un original ignorant et présomptueux.

Olibrius était un Sénateur romain, qui épousa Placidie, fille de Valentinien III, et que l'Arien Ricimer, tyran de Rome, fit proclamer Empereur d'Occident, en 472. Son règne ne fut que de trois mois. Il eut peut-être vécu plus long-tems dans la vie privée. Comme il n'entendait rien à gouverner, on aura donné son nom à ceux qui, comme lui, s'ingèrent dans des affaires auxquelles ils ne sont pas propres. (*Matinées sénonaises.*)

OLIVIER, OLIVE. — L'*olivier* a toujours été regardé comme le symbole de la paix :

Du verd laurier superbe est la couronne ;

Moins d'apparence a le pâle *olivier :*
Mais plus amer est le fruit du laurier,
Plus doux le fruit que l'*olivier* nous donne.

(Du Bellay.)

* L'*olivier* fut transporté, de l'Egypte sur le territoire d'Athènes par les soins de Cécrops ; les Athéniens, préférèrent publier que ce don leur avait été fait par la déesse Minerve, plutôt que de le devoir à un mortel. A la naissance d'un Athénien, l'on suspendait sous le vestibule de sa maison une couronne d'*olivier*, symbole de l'agriculture, à laquelle l'homme est destiné. — L'*olivier* fut apporté en France par les Phocéens de Marseille, et l'on sait combien ce végétal s'est multiplié dans nos provinces méridionales. Tournefort, qui visita le mont Ararat en Arménie, où se reposa l'arche de Noé, dit qu'il ne sait où la colombe alla chercher la branche d'*olivier*, puisqu'il n'y a pas d'*olivier* dans cette contrée, quoique cet arbre soit d'une durée éternelle. La vallée de Gethsémanie, près de Jérusalem, où Jésus-Christ fut arrêté, est remplie d'*oliviers* si vieux que l'on croit que ce sont les mêmes qui y étaient du tems du Christ; c'est en vertu de cette

persuasion que les *olives* et l'huile qu'on en retire sont d'un si grand débit en Espagne; Hassequilt mangea des fruits saumurés de cet *olivier*, et les trouva délicieux, leur sainteté à part, ajoute-t-il. (*Barbault-Royer.*)

* Milton ne mangeait à son souper que quelques *olives*, buvait un verre d'eau et se couchait. (*Dict. des Homm. ill.*)

* Thalès, l'un des sept sages de la Grèce, pour montrer à ses concitoyens que la philosophie pouvait être utile, même pour acquérir des richesses, acheta les fruits de tous les *oliviers* du terroir de Milet, avant qu'ils fussent en fleur. Il avait prévu que l'année serait d'une grande fertilité. Aussi fit-il un gain considérable qu'il distribua aussitôt pour se remettre à philosopher. (*Ibid.*)

* *A Mlle. Olivier, très-jolie Actrice de la Comédie Française, morte à dix-neuf ans.*

Mon *Olivier* triompha dans Athènes,
Et maintenant sur les bords de la Seine
Sa beauté fait le délice des yeux.
Ainsi Minerve, assise avec les Dieux,

Mère des arts, parlait en souveraine.
De l'élever, c'est moi qui prit la peine,
Lui dit Thalie, il faut que l'on convienne
Qu'à juste droit je la nomme bien mieux
Mon *Olivier*.
Zéphir s'écrie, il faut que je l'obtienne;
Sa fraîcheur est l'effet de mon haleine.
Apollon dit: je lui prête mes feux;
A mon laurier je renonce, et je veux
Voir désormais fleurir sur l'Hypocrène
Mon Olivier. (*La Montagne.*)

* Mélicerte ayant fait venir ses métayers,
Dit: écoutez mon ordre, et que chacun le suive:
Dans tous mes champs plantez-moi des noyers
Pour faire.... de l'huile d'*olive*.

OLYMPE, OLYMPIQUE.

Les Dieux ont un *Olympe*, et nous une patrie.

* Les anciens appelaient le Ciel l'*olympe*, du nom d'une très-haute montagne, qu'ils en regardaient comme l'entrée. De là le nom de feu *olympique* donné au feu qui naît des rayons du soleil, ramassés par le moyen d'un miroir ardent.

* Tout l'*Olympe* est peuplé de héros amoureux.
(*Voltaire.*)

* Tous les matins vous êtes mon Aurore ;
Le soleil ne me luit que lorsque je vous vois :
Vous êtes au printems ma véritable Flore ;
Celle de nos jardins près de vous perd ses droits.
Pour conduire mes pas dans le chemin du sage,
Vous êtes ma Minerve, et je suis bien guidé ;
Vous êtes mon Iris dans le tems de l'orage ;
Souvent dans un repas vous êtes mon Hébé.
Si vous aviez l'âme assez bonne
Pour être ma Vénus sous un ombrage frais,
Je serais content, et j'aurais
Tout l'*Olympe* en votre personne. *(Pannard.)*

OMBRE, OMBRAGE.

Chacun se trompe ici bas :
On voit courir après l'*ombre*
Tant de fous, qu'on n'en sait pas
La plupart du tems le nombre. *(La Fontaine.)*

* On disait à Léonidas, Roi de Lacédémone, que l'armée ennemie était si nombreuse, que la quantité de leurs flèches serait capable d'obscurcir le soleil. Tant mieux, dit-il, nous combattrons à l'*ombre*.

* Archidame, fils et successeur d'Agésilas-le-Grand, Roi de Sparte, écrivait un jour à Philippe, Roi de Macédoine,

fier du succès de ses armes : Que s'il regardait son *ombre* au soleil, il ne la trouverait pas plus grande qu'avant la victoire. *(Dictionnaire historique.)*

* Il n'est point ici bas de lumière sans *ombre*.
(Racine fils.)

* Le mot homme, en espagnol, est *hombre*. Un Ambassadeur d'Espagne se plaignait à Henri IV de ce qu'on ne faisait pas au Roi son maître raison de quelques limites dont il prétendait que les Français s'étaient emparées, et ajouta que si l'on ne terminait pas ce différend, le Roi d'Espagne viendrait le vider à la tête de cent mille hommes. Oui, dit Henri IV, mais on sait que chez les Espagnols des hommes sont des *hombres*. (*Ombres.*) (*Passe-tems agréable.*)

* Un garçon jardinier s'était endormi sous des arbres fruitiers. Malheureux, lui crie son maître, en l'éveillant, n'es-tu pas honteux de dormir au lieu de travailler. Va, lâche, tu n'es pas digne que le soleil t'éclaire.—Monsieur, c'est pour cela que je m'étais mis à l'*ombre*.

* Un ami félicitant le cardinal le Camus, Evêque de Grenoble, sur sa promotion au Cardinalat, lui disait : Cette

nouvelle dignité est la récompense de votre mérite. Il faut, répondit le Prélat, que Sa Sainteté aime bien la vertu, puisqu'elle en chérit jusqu'à l'*ombre*.

* Un jeune Auteur dramatique anglais, offrit, il y a quelque tems, une tragédie en cinq actes de sa façon, à un Directeur de troupe. Ma tragédie est un chef-d'œuvre, disait modestement l'Auteur, et je réponds qu'elle aura le plus brillant succès; car j'ai cherché à travailler dans le goût de ma nation et ma pièce est si tragique, que tous mes acteurs meurent au troisième acte. Eh! quels sont donc les acteurs des deux derniers actes? — Les *ombres* de ceux que j'ai tués au troisième.

* On avait remarqué, avec indignation, que de tous les membres de l'Académie française, invités à l'enterrement de Piron, aucun ne s'y était trouvé. Un plaisant fit, à cette occasion, l'épigramme suivante :

Des Quarante priés en vain à ton convoi,
Aucun n'en a voulu grossir le petit nombre!
Ne t'en plains pas, Piron, c'est qu'ils avaient, ma foi,
Encor peur même de ton *ombre*. (*Mém. secr.*)

OMELETTE. — Quoiqu'il soit passé en usage de dire *omelette* et non *amelette*, il paraît cependant que ce dernier mot est originairement le véritable. Les Italiens appellent *anima* la semence des fruits. Nous disons l'âme d'un fagot pour dire le menu; Plaute appelle l'âme d'un puits l'eau qu'il contient, et nous avons appelé *amelette*, petite âme, ce qui est contenu dans les œufs.

* Desbarreaux passait pour un homme sans religion. Un jour de carême que ce débauché et M. d'Elbenne, passant ensemble par Senlis, demandèrent du gras pour leur dîner, on leur dit qu'il n'y en avait pas. En ce cas, dit Desbarreaux, faites-nous une *omelette* au lard. On la leur fit. Au moment qu'ils s'apprêtaient à la manger, survient un orage, accompagné de coups de tonnerre épouvantables. L'effroi était peint sur tous les visages; on regardait Desbarreaux et son compagnon comme ayant, par leur désobéissance aux lois de l'Eglise, provoqué le courroux du Ciel. Desbarreaux, qui s'en aperçoit, prend le plat sans se troubler, et le jetant par la fenêtre, dit : Eh! voilà bien du bruit pour une *omelette*. (*Encyclop.*)

* Colbert avait mis un impôt sur les œufs. Une femme le maudissait toutes les fois qu'elle faisait une *omelette*. Que de gens ressemblent à cette femme !

* Le cuisinier d'un riche abbé faisait, en carême, manger à son maître d'excellentes *omelettes* au jus de jambon. Un jour que monsieur l'abbé ne tarrissait point sur l'éloge qu'il faisait des *omelettes*, le cuisinier, enivré d'orgueil, lui apprit ce qui les rendait si bonnes. Maraud, s'écria aussitôt l'abbé en colère, tu aurais bien dû attendre le jour de Pâques pour me faire une pareille confidence ! (*Journal des Débats, an IX.*)

OMETTRE, OMISSION. — Le Docteur Tronchin avait coutume de dire qu'en médecine les péchés de commission étaient mortels, et véniels les péchés d'*omission*.

OMOPLATE. — L'os de l'épaule, plat et large.

Tel est connu, mais par son infamie,
Comme un gredin, que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs-de-lys,
Par un fer chaud gravé sur l'*omoplate*. (*Voltaire.*)

ON. — Pronom personnel et indéfini.

On s'éveille, *on* se lève, *on* s'habille, et l'*on* sort; *On* rentre, *on* dîne, *on* soupe, *on* se couche, et l'*on* dort. (Piis, *Harm. imit.*)

* Dans l'écriture abrégée, *hon* voulait dire *homo*, homme. Hom, hon, se prononcent *on*. Par succession de tems, on a écrit comme on prononçait.

— *On* et *l'on* ne sont pas identiques quant aux sens. Loin d'être identiques, ils ne sont pas synonymes. Loin d'être synonymes, ils sont si opposés l'un à l'autre, que l'un fait une proposition vraie, tandis que l'autre la rend fausse. *On*, signifie un homme quelconque, quelqu'un, ou, tout au plus, quelques gens. L'*on*, signifie les hommes, la généralité; la multitude du moins. Ainsi, quand une personne vous dit une chose, il est bien vrai qu'*on* vous l'a dite; mais il est faux que l'*on* vous l'ait dite. Cette distinction est nécessaire pour ne pas parler vaguement, et pour savoir si ce qu'*on* vous a dit, ou si ce que l'*on* vous a dit est appuyé sur le témoignage d'un plus ou moins grand nombre. (*Roubaud.*)

* Beaucoup de gens, dit l'Abbé Mo-

rellet, emploient dans leurs discours mystérieux un *on* qui, quelquefois, n'est qu'un individu, et souvent encore cet individu n'est qu'un sot.

ON DIT.

On dit fut de tout tems la gazette des sots.

(La Chaussée.)

* La Reine, Marie-Antoinette, ayant demandé au Chevalier de Boufflers ce que l'*on disait* d'elle dans le public, le Chevalier lui adressa, *dit-on*, les couplets suivans :

Voulez-vous savoir les *on dit*
Qui courent sur Thémire ?
On dit que par fois son esprit
Paraît être en délire.
Quoi ! de bonne foi ?
Oui, mais croyez-moi,
Elle sait si bien faire,
Que sa déraison,
Fussiez-vous Caton,
Aurait droit de vous plaire.

On dit que le trop de bon sens
Jamais ne la tourmente ;
On dit aussi qu'un grain d'encens
La ravit et l'enchante ;

Quoi ! de bonne foi ?
Oui, mais croyez-moi,
Elle sait si bien faire,
Que même les Dieux
Descendraient des Cieux
Pour l'encenser sur terre.

Vous donne-t-elle un rendez-vous
De plaisir ou d'affaire ;
On *dit* qu'oublier l'heure et vous,
Pour elle c'est misère.
Quoi ! de bonne foi ?
Oui, mais croyez-moi,
Quand on est auprès d'elle,
On passe ses torts,
Le tems même alors
S'envole à tire d'aîle.

Sans l'égoïsme, rien n'est bon,
C'est-là sa loi suprême ;
Aussi s'aime-t-elle, *dit-on*,
D'une tendresse extrême.
Quoi ! de bonne foi ?
Oui, mais, croyez-moi,
Laissez-lui son système.
Peut-on la blâmer
De savoir aimer
Ce que tout le monde aime ?

ONANISME. — Le nom d'*onanisme*

vient d'*Onam*, un des fils de Noé, et le premier masturbateur dont parle l'histoire. — Lisez un ouvrage du Docteur Tissot, ayant pour titre : L'*Onanisme*, ou, Dissertation sur les maladies produites par la masturbation. Ce livre est inestimable; les jeunes-gens le devraient lire jour et nuit. Aussi en Allemagne, où la philosophie, avec moins d'éclat, fait plus de progrès, peut-être, que partout ailleurs, l'*Onanisme* est aujourd'hui un livre classique. (*Cours d'hist. natur.*)

ONCE. — Seizième partie de la livre.

Puisque tu le veux, en deux mots,
Je vais te dépeindre Léonce :
De graisse il a douze quintaux,
Mais de sens commun pas une *once*.

* Tiens, mon ami, disait un capitaine
A son laquais, lui présentant un sac ;
(C'était sa rente au bout de la semaine)
Tiens, reçois donc ta livre de tabac ;
Et quand, mon cher, tu l'auras consumée,
Si tu peux me dire combien pesant
De ce tabac est sorti de fumée,
Je t'en veux bien donner cent fois autant.
Oui, volontiers, je m'offre à vous l'apprendre,
Dit le laquais, sans beaucoup me gêner.

Or, maintenant, comment faut-il s'y prendre ?
Voilà, lecteur, ce qu'il faut deviner:

Réponse du domestique.

La livre de tabac, c'est seize *onces*, je crois :
Or donc lorsque je l'eus tout-à-fait consumée,
Dans ses cendres je trouve une *once ;* alors je vois
Qu'il en était sorti quinze *onces* de fumée.

ONCLE. — Frère du père ou de la mère.

Maudits soient à jamais *oncles* petits et grands,
Paternels, maternels ! ce sont de sottes gens,
Qui ne sont au plus bons qu'à voir en l'autre monde.
(La Chaussée.)

* Parmi les Romains, les *oncles* avaient un grand empire sur les neveux ; et comme ils n'étaient pas ordinairement aussi indulgens que les pères, leur mauvaise humeur passa en proverbe, de sorte que l'on disait *oncle*, pour grondeur. C'est ainsi qu'Horace a dit dans sa satyre 3e du livre IIe :

Ne sis patruus *mihi.*

* Au balcon de la Comédie
Arrive un jour un vermeil financier,
A large face, à face rebondie,
Et portant bien sur sa mine fleurie,

L'étiquette de son métier.
Un sien neveu, natif de Picardie,
Que pour l'instant, à défaut de valet,
Il avait envoyé lui garder une place,
Bonne bête, chassant de race,
L'attendait là, prêtant l'oreille au mot du guet.
L'orchestre préludait; on gardait le silence,
Saint-Jean! crie, en entrant, notre homme de finance
(Il était convenu de l'appeler ainsi),
Mon butor à l'instant s'élance :
Plait-il, mon *oncle*, me voici.

* Patru, de l'Académie française, était lié avec la plupart des Membres de cette Compagnie. Vaugelas le consultait, comme un oracle, sur toutes les difficultés qui s'élevaient au sujet de la langue. Patru était un censeur éclairé et sévère. Sa réputation de rigidité était si bien établie, que quand Racine faisait à Despréaux quelques observations un peu trop subtiles sur ses ouvrages, le satyrique, au lieu de lui citer le proverbe latin : *Ne sis* PATRUUS *mihi;* n'ayez pas pour moi la sévérité d'un *oncle*, lui disait : *Ne sis* PATRU *mihi :* N'ayez pas pour moi la sévérité de *Patru.*

* Dans un couvent, à Bourg-en-Bresse,
Un Capucin, plein de ferveur,

Prêchait à la grille du chœur,
Et pendant qu'on cloîtrait sa nièce.
Soudain, au fort de son sermon,
L'enthousiasme séraphique
Exaltant son âme et son ton,
Il dit d'une voix emphatique :
Ciel ! Jésus-Christ ouvre son sein
A la nièce d'un Capucin !
Il l'épouse ! elle est sa compagne !
Et par cet hymen, quel honneur !
Je deviens de Dieu, mon Sauveur,
L'*oncle* à la mode de Bretagne !

ONDE, ONDOYANT. — C'est ordinairement par le bruit du tocsin que les citoyens sont avertis d'un incendie. Rien n'en peint mieux l'effet que cet hexamètre :

UNDA, UNDA, UNDA, UNDA, UNDA; *accurrite cives.*

..... Eh ! qui n'a pas de l'*onde*
Eprouvé sur son cœur l'impression profonde.
(Delille.)

* Je n'ai jamais fait que deux vers en ma vie, disait Mallebranche, et ces deux vers les voici :

Il fait en ce beau jour le plus beau tems du monde,
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'*onde*.

Mais, lui disait-on, on ne va pas à cheval sur l'*onde*. J'en conviens, répondait-

il; mais c'est une licence poëtique qu'il faut me passer en faveur de la rime; vous en passez bien d'autres tous les jours à de bien meilleurs Poëtes que moi. (*Dict. historique.*)

* Le cœur de l'homme, disait Malherbe, est un sujet bien vain, bien divers et bien *ondoyant.*

ONÉREUX. — Du latin *onus*, fardeau. — Au milieu de ses vices sans nombre, Tibère avait quelques vertus, et ses désordres étaient quelquefois rachetés par de bonnes actions. Un ancien Préteur, nommé Propertius Celer, avait l'intention de quitter son rang de Sénateur, parce que l'obligeant à une sorte de représentation que sa fortune ne lui permettait pas, il ne lui était, disait-il, que très-*onéreux.* Tibère, informé que sa pauvreté ne venait pas de sa mauvaise conduite, lui fit un don de cent vingt mille livres, afin, était-il dit dans l'acte de délivrance, qu'une dignité à laquelle Propertius était si utile, ne lui fut pas plus long-tems *onéreuse.* Un certain Allius, ancien Préteur, que ses dissipations en tout genre avait ruiné, pria l'Empe-

reur de se montrer aussi généreux envers lui qu'il l'avait été envers Propertius. Je crois, lui dit Tibère, que vous étiez plus *onéreux* à votre dignité que votre dignité ne vous était *onéreuse*. Cependant ce Prince voulut bien payer ses dettes; mais dans l'ordonnance qu'il lui délivra sur son trésor, il fit exprimer que la somme accordée à Allius lui était donnée comme à un dissipateur.

ONGLE, ONGLÉE.

Quiconque a soixante ans vécu,
Et jeune fille épousera,
S'il est galeux se grattera
Avec les *ongles* d'un cocu. (*Richelet.*)

* Les Grands, dans l'Inde, laissent croître leurs *ongles*; c'est parmi eux une marque de dignité et une preuve qu'ils n'ont pas besoin du travail des mains pour vivre. Aussi leurs Dieux sont-ils toujours représentés avec des *ongles* fort longs. (*Année littéraire*, 1770.)

* Un Philosophe a dit: Comme c'est par les *ongles* qu'un lion se connaît, c'est aussi par les *ongles* que l'on connaît les Rois.

* Il est dangereux, disait le Duc de

Montpensier, de se mettre entre la chair et l'*ongle*.

* Le célèbre Puffendorf mourut d'une inflammation qui lui était survenue à un doigt de pied, dont il avait coupé l'*ongle* de trop près.

Onglée. — Sanlèque, dans son poëme du geste, se moque de ces orateurs dont

L'un semble d'une main encenser l'assemblée,
L'autre, à ses doigts crochus, paraît avoir l'*onglée*.

ONGUENT. — Il n'y a que deux sortes de gens dans le monde; ceux qui vendent l'*onguent*, et ceux qui l'achètent.

Mervan II, le dernier Calife Ommiade, surnommé Alhémar, c'est-à-dire l'âne Mervan, étant en Egypte, devint épris d'une Religieuse chrétienne, et voulut lui faire violence. La chaste fille, pour sauver sa pudeur, lui promit un *onguent* qui rendait invulnérable, et s'engagea d'en faire l'épreuve sur elle-même. Après s'être frottée le cou de cet *onguent*, elle dit au Calife de frapper hardiment, et le barbare, croyant ne faire qu'une expérience, lui coupa la tête. (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.)

* Lorsque l'Opéra fut brûlé (en 1764)

on donna, en attendant que cet accident fut réparé, des concerts aux Tuileries, que les plaisans s'avisèrent d'appeler de l'*onguent* pour la brûlure. (*Mém. sec.*)

ONZE, ONZIÈME.—(*V.* ORPHELIN.)

—Un Général d'armée ayant investi des Portugais, ils lui dirent qu'ils avaient des vivres pour dix années. Eh bien! leur répondit-il, je vous prendrai à la *onzième*. Ils le crurent et se rendirent. De pareilles réponses valent des actions. Tout Militaire devrait se former à ce style foudroyant; il est l'éloquence du Héros, il peut s'acquérir. (*Variétés littéraires.*)

—*Amoureux des* ONZE *mille Vierges*. On appelle ainsi celui dont le cœur inconstant voltige de belle en belle, sans se fixer à aucune. —Le Capitaine Conan s'établit en Bretagne, vers l'an 383, avec deux légions qu'il y conduisit d'Angleterre, pour le service du tyran Maxime. Peu de tems après, il envoya, dit-on, en son pays chercher la Princesse Ursule, sa fiancée, ainsi que *onze* mille Vierges qu'il voulait marier avec les *onze* mille soldats qui formaient ces deux légions. On ajoute que ces filles, jetées par la tempête dans l'embouchure du Rhin,

furent prises et martyrisées à Cologne, par les Huns qui servaient l'Empereur Gratien contre Maxime. Selon l'historien Le Beau, tout ce que les Légendaires racontent de Conan, de Sainte Ursule et des *onze* mille Vierges, est également fabuleux, et a été réfuté par les plus savans critiques.

OPÉRA. — Les Italiens sont les inventeurs de l'*opéra*. Ce brillant spectacle fut introduit en France par le Cardinal Mazarin, en 1645. Le succès de la pièce italienne, intitulée Orphée et Eurydice, fit souhaiter qu'on donnât de pareils ouvrages en notre langue. L'Abbé Perrin fut le premier qui hasarda des paroles françaises, fort mauvaises, à la vérité, mais qui réussirent pourtant assez bien lorsqu'elles eurent été mises en musique par l'organiste Lambert. Le Marquis de Sourdeac fit connaître son génie pour les machines. Il s'associa avec le poëte Perrin et le musicien Lambert pour donner des *opéra*. Ils en obtinrent en 1669 le privilège exclusif, qu'ils cédèrent à Lully, en 1672. (*Voyez* DÉROGER.)

* Lully était si passionné pour sa mu-

sique que, de son propre aveu, il aurait tué un homme qui lui aurait dit qu'elle était mauvaise. Il fit jouer pour lui seul un de ses *opéra* que le public n'avait pas goûté. Cette singularité fut rapportée à Louis XIV, qui jugea que puisque Lully trouvait son *opéra* bon, il l'était effectivement. La Cour et la Ville changèrent aussitôt de sentiment, et on le trouva supérieur. Cet *opéra* était Armide. (*Correspondance litt. et crit. année* 1777.)

* Le *Triomphe de l'Amour*, est le premier *opéra* dans lequel on introduisit des danseuses. Ce ballet fut d'abord exécuté à Saint-Germain-en-Laye, devant Sa Majesté, le 21 janvier 1681. Monseigneur, Madame la Dauphine, Mademoiselle, le Prince et la Princesse de Conty, le Duc de Vermandois, Mademoiselle de Nantes, avec plusieurs autres Seigneurs et Dames de la Cour dansèrent dans ce ballet. Ce mélange des deux sexes rendit le spectacle si brillant et fut si applaudi que lors de la représentation du même *opéra* à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 16 mai suivant, on crut qu'il était indispensable, pour le succès

de ce genre de spectacle, d'y remplacer les Dames de la Cour par des danseuses. Depuis cette époque, elles ont toujours continué d'être une des portions les plus brillantes de l'*opéra*.

* La danse remplit aujourd'hui tellement les divers actes de nos *opéra*, que ce théâtre paraît dressé moins pour la représentation d'un poëme lyrique, que pour une académie de danse. La langueur mortelle de notre récitatif n'est pas la moindre cause de ce goût vif des spectateurs pour la danse. Aussi un homme d'esprit, à qui on demandait un moyen pour soutenir un *opéra* prêt à tomber, répondit assez plaisamment : Allongez les danses, et raccourcissez les jupes.

* Je ne sais, disait la Bruyère, comment, avec une musique si parfaite, une dépense toute royale, l'*opéra* a pu réussir à m'ennuier.

* On dissertait devant le poëte Rousseau sur les poëmes que nous nommons *opéra*. Ah! s'écria-t-il, s'il est possible de faire un bon *opéra*, il ne l'est pas qu'un *opéra* soit un bon ouvrage. (*Alm. littéraire*, 1783.)

* Un *opéra*, disait l'Abbé des Fontaine, est toujours un très-mauvais poëme, et le plus bel ouvrage en ce genre est un monstre.

* Un particulier qui n'aimait pas l'*opéra*, mais qui était curieux de voir la nouvelle salle, se présente au bureau pour prendre un billet ! On lui observe que les deux premiers actes sont joués. Tant mieux, dit-il, c'est autant de gagné ! (*Almanach littéraire*, 1787.)

— On sait ce que J.-J. Rousseau pensait de l'*opéra*. (*Voyez* CHOUETTE.)

* Boileau étant introduit à la salle de l'*opéra*, à Versailles, dit à l'Officier qui assignait les places : Monsieur, mettez-moi dans un endroit où je n'entende que la musique.

* On avait demandé à Panard ce qu'il avait vu de beau à l'*Opéra*. Il répondit à cette question par les strophes suivantes :

J'ai vu le Soleil et la Lune
Qui tenaient des discours en l'air ;
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer.

Dans le char de Monsieur son père,
J'ai vu Phaëton tout tremblant,
Mettre en cendre la terre entière
Avec des rayons de fer-blanc.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier cent fois, courons aux armes,
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des Tritons, animaux marins,
Pour danser, troquer leurs nageoires
Contre une paire d'escarpins.

J'ai vu des dragons fort traitables,
Montrer les dents sans offenser;
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu l'Amant d'une Bergère
Qui dormait dans le fond d'un bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et lui, chanter à pleine voix.

J'ai vu l'aimable Cythérée,
Au doux regard, au teint fleuri,
Dans une machine entourée
D'Amours natifs de Chambéri.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre,
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu du ténébreux empire
Accourir, avec un pétard,
Cinquante Lutins, pour détruire
Un Palais de papier brouillard.

J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras,
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenaient pas.

J'ai vu souvent une furie
Qui s'humanisait volontiers;
J'ai vu des faiseurs de magie
Qui n'étaient pas de grands sorciers.

J'ai vu des ombres très-palpables,
Se trémousser au bord du Styx;
J'ai vu l'Enfer et tous les Diables
A quinze pieds du Paradis.

J'ai vu Diane en exercice,
Courre le cerf avec ardeur;
J'ai vu derrière la coulisse
Le gibier courir le chasseur.

* Plus favorable à l'*Opéra* que tous ceux que nous avons cités, Voltaire l'a défini un lieu

Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.

* Mademoiselle Arnoux, première chanteuse de l'*Opéra*, rencontra un jour, sur l'escalier du théâtre, une très-agréable chanteuse des chœurs, qui tenait par la main une petite fille.—Mon Dieu! le joli enfant! A qui est-il, Mademoiselle? — A moi, Mademoiselle. — A vous? mais... mais il me semble que vous n'êtes pas mariée. — Non, Mademoiselle, mais.... je suis de l'*Opéra*. (*Encyclopédiana.*)

Opéra Comique.—Les *opéra* comiques que fit Piron ne répondirent pas à sa réputation. C'est ce qui lui faisait dire : Je fais toutes les nuits des *opéra* comiques qui tombent tous les jours. (*Pironiana.*)

OPÉRER, OPÉRATION, OPÉRATEUR. — On attribue à la médecine la vertu d'*opérer;* aux Médecins ou Chirurgiens le droit exclusif de faire des *opérations:* de là le nom d'*opérateurs* donné à ces charlatans qui vont de pays en pays débiter leurs mensonges et leurs drogues.

* Un charlatan arrive à Hammersmith, sous le titre d'*opérateur*, s'établit sur la place, annonce ses pillules, et dit à son auditoire : Citoyens, je suis originaire de ce pays. C'est moins l'appât du gain que

le désir de rendre service à mes concitoyens qui m'y ramène, et pour le prouver, je veux faire à tous ceux qui, comme moi, y prirent naissance, le cadeau d'un écu de trois livres. Chacun se tenait la bouche béante, en attendant qu'il exécuta sa promesse, lorsque mettant la main dans un sac, il tire une poignée de petits paquets et informe toute l'assemblée qu'il les vend d'ordinaire trois livres six sols pièce; mais qu'en faveur des habitans, il en rabattait les trois livres, et s'en tenait à six sols, seulement pour n'avoir pas l'air de leur faire la charité. L'*opérateur* effronté débite ensuite tous ses paquets à cette troupe imbécile, qui s'empresse de profiter du bon marché, et à qui il fait jurer que chacun d'eux est vraiment natif de Hammersmith. (*Spect. anglais.*)

OPINER, OPINION.

C'est souvent du hasard que naît l'*opinion*,
Et c'est l'*opinion* qui fait toujours la vogue.
(*La Fontaine*)

* Le Duc d'Orléans, Régent, disait: Je ne donnerais pas un écu de l'*opinion* publique.

* Toute *opinion*, dit Montaigne, est assez forte pour se faire épouser au prix de la vie. — L'athée Mahomet Effendi, condamné à mourir, s'il ne changeait de sentiment, vit son supplice d'un œil sec. Quoiqu'aucune récompense ne m'attende, disait cet athée expirant, mon amour pour mon *opinion* me fait expirer avec joie. (*Mercure de France*, 1768.)

* Celui qui craint l'*opinion*, ressemble à un Général qui s'ébranle à la vue d'un nuage de poussière. — L'homme sage n'est ni assez faible pour craindre l'*opinion*; ni assez fou pour la braver; il la juge.

* Voulez-vous, dit Madame Necker, faire prévaloir une *opinion*? Adressez-vous aux femmes. Elles les reçoivent aisément, parce qu'elles sont ignorantes; elles les répandent facilement parce qu'elles sont légères; elles les soutiennent long-tems, parce qu'elles sont têtues. (*Nouveaux mélanges.*)

* A Sparte il n'était pas permis d'*opiner* avant trente ans; et pour le faire, il fallait être irréprochable dans ses mœurs. Un citoyen avait entraîné le peuple par

son éloquence. Son avis était excellent, mais il sortait d'une bouche impure. Que cet avis, dit un Sénateur, soit présenté par un homme vertueux, afin qu'il ne soit pas dit que les Lacédémoniens se laissent mener par les conseils d'un infâme. (*Voyage du jeune Anacharsis.*)

OPINER du bonnet. C'est, dans une délibération, être de l'avis des préopinans. — Ducange dit que dans plusieurs couvens, l'usage était que les anciens *opinassent* de la voix, *voce ;* tandis que les jeunes *opinaient* de la tête, ou du bonnet, *capitis inflexione.* A Rome, quand le Consul avait mis un objet en délibération, il disait : Que ceux qui *opinent* de telle manière, passent de ce côté ; que ceux qui pensent le contraire, passent de l'autre. Cela s'appelait *opiner* des pieds : *In alienam sententiam pedibus ire ;* les *opinans* s'appelaient *pedarii senatores.* Avant qu'ils recourussent aux boules blanches ou noires pour manifester leur opinion, nos Législateurs *opinaient* par assis et levé, ce que les plaisans appelaient *OPINER du ventre*, et ceux d'entr'eux qu'on connaissait pour n'avoir

point d'*opinion* à eux, étaient appelés les *ventrus*.

OPINIATRETÉ, OPINIATRE, S'OPINIATRER.—Henri VIII, Roi d'Angleterre, exigeait un impôt de trois shellings par livre sur tout propriétaire de cinquante livres de rente au moins. Les Communes s'*opiniâtraient* à ne vouloir pas que le bill passât. Henri envoya aussitôt chercher Edouard de Montague, un des Membres qui avait le plus de crédit dans cette Chambre. Montague vint et eut la mortification d'entendre son maître lui tenir ce discours : Hô, l'homme! on dit qu'ils s'*opiniâtrent* à ne pas laisser passer mon bill? Et mettant la main sur la tête de Montague, qui l'écoutait un genou en terre : Faites, continua le Roi tyran, que leur *opiniâtreté* ne dure pas plus long-tems que demain matin, ou autrement votre tête sera coupée. Le lendemain les Communes cessèrent d'être *opiniâtres*.

* On reproche au Français de n'avoir point d'ennemi plus à craindre que son propre caractère. Trop de chaleur, et point assez de tenue; point de cette sainte

opiniâtreté contre les obstacles qui faisait la base du caractère des Romains. (*Prud'homme.*)

* Jean Morin, Oratorien, mort en 1659 avec la réputation d'un homme savant, était d'une telle *opiniâtreté*, que trois ans après la prise de la Rochelle, il soutenait encore que la Rochelle n'était pas prise, et que tout ce qu'on en avait publié, n'était qu'un roman. (*Niceron.*)

OPIUM. — L'usage de l'*opium* est utile ou préjudiciable, selon qu'il est plus ou moins bien préparé, pris en plus ou moins grande quantité. Sa vertu est d'inspirer la joie. C'est pour cela que les Turcs en font un grand usage; mais le défaut de préparation fait qu'il les met souvent dans un état de stupeur et d'imbécillité. L'*opium*, préparé selon les règles de l'art, est un des remèdes les plus précieux, ne fut-ce que par la propriété qu'il a de suspendre la torture des douleurs aigues, le premier, sans doute, et le plus grand des maux pour des êtres vivans; et outre que l'extrait d'*opium* devient le présent de la nature le plus secourable par l'action calmante qu'il exerce sur le physique, il devient encore une ressource

précieuse contre les affections de l'âme. L'homme accablé d'un coup inattendu, de ces chagrins violens qui font quelquefois naître le désespoir, trouve dans l'extrait d'*opium* un consolateur prompt, mais dont il ne faut pas abuser; ce n'est pas le sommeil, c'est un somnambulisme, c'est une espèce d'ivresse, la seule que n'accompagne pas la douleur. On entend, et on ne répond point; on semble nager dans un fluide, on jouit de l'énergie de tous ses sens; l'imagination n'offre plus que des idées agréables; enfin, on oublie ses maux. (*Journal de Paris*, 1785.)

* Voltaire, qu'une trop forte dose d'extrait d'*opium* fit mourir, selon l'opinion commune, avait dit en parlant de ceux qui ont recours à l'*opium* pour se débarrasser de la vie:

L'*opium* peut aider le sage;
Mais, selon mon opinion,
Il lui faut, au lieu d'*opion*,
Un pistolet et du courage.

OPPOSER, OPPOSITION.

..... On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,

Qui n'ait son *opposé* ; c'est la loi de nature.
(*La Fontaine.*)

* Les personnes les plus *opposées* dans leurs goûts, leur caractère, leurs humeurs, sont souvent celles qui se plaisent le plus ensemble. — Madame de Sévigné écrivait à sa fille : Ma fille, pour être si *opposée* dans nos lectures, nous n'en sommes pas moins bien ensemble ; au contraire, nous sommes une nouveauté piquante l'une pour l'autre.

* Ménage allant voir un Evêque qu'il savait être très-malade, on lui dit que le Prélat était avec son Confesseur. Je m'*oppose*, dit Ménage, à l'absolution que le Confesseur pourrait lui donner, attendu qu'il m'est dû des arrérages d'une pension que j'ai sur l'Evêché. (*T. des L.*)

* A la mort de M. de Turenne, le Général Montecuculli quitta le commandement des Armées. On ne peut plus, dit-il, m'*opposer* un ennemi digne de moi. — Quand on sait apprécier et louer si bien les autres, il est permis de s'apprécier et de se louer soi-même.

OPPRESSER, OPPRESSION,

Le politique faux, d'une fausse allégresse,
Masque à tous les regards la crainte qui l'*oppresse*.

OPPRIMER, OPPRESSION.

Un héros qu'on *opprime* attendrit tous les cœurs.
(Voltaire.)

* Le premier devoir d'un Roi est de tâcher qu'aucun de ses sujets ne soit *opprimé*. — Si quelqu'un de mes sujets est *opprimé*, disait Saint-Louis, ce sera sa faute, et je n'en répondrai pas au tribunal de Dieu, puisque chaque jour, à certaines heures, je reçois, et ensuite j'examine toutes les plaintes qu'on me présente.

* Peut-on, sans s'alarmer, *opprimer* ce qu'on aime?
(Crébillon.)

* Manuel, guillotiné en 1793, avait fait cette réflexion, qu'il appelait triste avec raison : Il est des tems où il peut être dangereux de ne pas se montrer *oppresseur;* on s'expose à grossir la liste des *opprimés*. Procureur-syndic de la Commune de Paris, Manuel *opprima* et ne fut point *opprimé*. Député à la seconde Législature, il abandonna le système d'*op-*

pression, et les *oppresseurs* l'envoyèrent à l'échaffaud.

* .... Tel est d'un tyran le naturel infâme,
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint ;
S'il ne craint, il *opprime*, et s'il n'*opprime*, il craint.
(Corneille.)

OPPROBRE.

L'*opprobre* avilit l'âme et flétrit le courage.
(Voltaire.)

* Quelqu'un croyant faire sa cour à M. de Buffon, lui donnait à entendre qu'il ne le regardait pas comme un homme assez simple pour croire en Dieu. Vous vous trompez, lui dit le célèbre naturaliste. Je n'aspire pas à tant d'*opprobre*.

OPTER, OPTION.

Puisqu'en ce monde il n'est d'autre *option*
Que d'être dupe, ou que d'être fripon,
Mon choix est fait ; je bénis mon partage.
Ciel, rends-moi dupe, et rends-moi juste et sage.
(Voltaire.)

OPTIMISME, OPTIMISTE. — L'*optimisme* est le système de ceux qui soutiennent que tout ce qui arrive est le mieux possible de ce qui peut arriver.

Leibnitz était *optimiste*. Dans un ouvrage sur la bonté de Dieu et la liberté de l'homme, il prétend que Dieu, ayant comparé tous les mondes possibles, avait préféré celui qui existe actuellement, parce que, tout considéré, c'est encore celui qui renferme le moins de mal et le plus de bien. Malgré l'estime et l'admiration dues aux connaissances et à la personne de Leibnitz, on ne peut s'empêcher de traiter ce système de rêverie, et de comparer les partisans de l'*optimisme* à monsieur Diafoirus père, quand il applaudit aux définitions de Thomas Diafoirus, son fils: *benè; OPTIMÈ.*

* Ce qu'il y a d'assez plaisant, c'est que l'Anglais Shasterbury qui mit le conte de l'*optimisme* à la mode, était un homme très-malheureux; que Milord Bolingbroëch ou Bolingbrocke qui s'en déclara le partisan, était rongé de chagrins et d'humeur, et que Pope, qui mit en vers ce système, était un des hommes les plus misérables qu'il y ait eus; contrefait dans son corps, inégal dans son humeur, à charge à lui-même, et harcelé par des ennemis nombreux.

— Un des chauds partisans de l'*optimisme* avait une femme acariâtre qu'il supporta long-tems, mais enfin qu'il étrangla en soutenant que tout était bien. Le Calife, informé de ce méfait, fit empaler en sa présence le coupable, qui répondit à ceux qui s'étonnaient de ce que la douleur ne lui arrachait aucun cri : De quoi me plaindrais-je ? ne suis-je pas bien empalé ? Tout est donc bien ; oui, tout est ici pour le mieux. (*Contes orient.*)

OPTIQUE. — Science de la perspective.)

Alcamène et Phidias furent chargés de faire chacun une statue de Minerve, afin que l'on put choisir la plus belle des deux pour la placer au regard du public, sur une colonne fort haute, et en un lieu très-apparent. La Minerve d'Alcamène, vue de près, parut admirable ; elle eut tous les suffrages. Celle de Phidias, au contraire, fut trouvée hideuse. Une grande bouche ouverte ; des narrines qui semblaient se retirer ; je ne sais quoi de rude et de grossier dans le visage : on se moqua de Phidias et de sa statue. Placez ces statues, dit l'artiste *opticien*, à l'endroit

où elles doivent être l'une ou l'autre. Alors la Minerve d'Alcamène ne parut plus rien, au lieu que celle de Phidias frappait par un air de grandeur et de majesté, qu'on ne pouvait se lasser d'admirer. On rendit à Phidias l'admiration que son rival avait surprise, et le pauvre Alcamène se retira honteux et confus; non qu'Alcamène ne fut un sculpteur très-habile, mais il ignorait les règles de l'*optique*. (*Mém. de l'Acad. des Bell. lett.*)

OPULENCE, OPULENT.

Que l'*opulence* aide bien à l'Amour ! (*Voltaire.*)

* Si tout le monde avait du bien en abondance,
Si tout le monde enfin vivait dans l'*opulence*,
Qui voudrait obéir? qui voudrait travailler ?
(*Legrand.*)

* On peut, sans *opulence*, être loin du malheur.
(*Palissot.*)

* Le partisan Bourvalais demandait un jour à la spirituelle Madame de Cornuelle, ce que c'était que l'*opulence*. C'est, lui répondit-elle, l'avantage qu'un maraud peut avoir sur un honnête homme. (*Almanach littéraire*, 1786.)

* Le plus beau droit de l'*opulence*,

Celui qui peut lui seul l'ennoblir à jamais,
C'est de soulager l'indigence,
En la comblant de ses bienfaits.

OR. — (*Voyez* ORTOGRAPHE.)

— Ce n'est point par caprice ou par prévention que nous préférons l'*or* à tous les autres métaux. L'idée avantageuse que nous en avons, est fondée sur une excellence réelle. Il est de tous les métaux le plus compact et le plus pesant. C'est celui qui s'épure le mieux. L'*or* a, sans contredit, la plus belle couleur et qui s'approche le plus de la vivacité du feu. Il est le plus ductile, et se prête le plus aisément à tout ce qu'on veut en faire. Il ne salit point comme les autres métaux. Il suffit qu'il laisse la plus légère portion de sa substance, une simple trace de son passage sur un endroit, pour y répandre l'éclat. L'*or* embellit tout ce qu'il touche, il ne peut être rongé par la rouille, il ne diminue point en passant par le feu; pourquoi faut-il que quand aucun corps ne peut l'altérer, le corrompre, l'*or* vienne à bout de corrompre presque toutes les âmes !

..... *Quid non mortalia pectora cogis*
Auri *sacra fames !*

* L'*or* même à la laideur donne un teint de beauté.
(Boileau.)

* Dans le premier âge des hommes
L'*or* ne servait à rien encor ;
Mais il tient lieu de tout dans le siècle où nous sommes ;
Lequel des deux doit-on nommer le siècle d'*or* ?

* J'aime l'esprit, j'aime les qualités,
Les grands talens, les vertus, la science,
Et les plaisirs enfans de l'abondance ;
J'aime l'honneur, j'aime les dignités ;
J'aime un ami presqu'autant que moi-même ;
J'aime une amante, un siècle et par-delà :
Mais, dites-moi, comment faut-il que j'aime
Le maudit *or* qui donne tout cela ? *(Hoffman.)*

* Si l'*or* prolongeait la vie,
Je n'aurais point d'autre envie
Que d'amasser bien de l'*or* ;
La mort me rendant visite,
Je la renverrais bien vîte,
En lui donnant mon trésor.
Mais si la Parque sévère
Ne le permet pas ainsi,
L'*or* ne m'est plus nécessaire ;
L'amour et la bonne chère
Partageront mon souci.

— Il y a, dit Fontenelle, il y a dans cette chanson-là plus de philosophie que

dans beaucoup de livres qui font profession de l'enseigner.

* Des modernes Midas, en France,
Tel est encore le grand mot :
De l'*or* !... Messieurs, en conscience,
Avec de l'*or* est-on moins sot ?
En a-t-on moins d'impertinence ?
Est-on moins dupe tous les jours
De Cupidon et de sa mère ?
A-t-on mieux l'heureux don de plaire ?
Est-on mieux fait pour les amours ?
A-t-on les grâces du bel âge ?
A-t-on l'estime, a-t-on l'honneur ?
A-t-on de l'esprit et du cœur
La délicatesse en partage ?
Et lorsque d'un limon grossier
Le Ciel nous a pétri le crâne,
Avec tout l'*or* d'un financier
A-t-on moins des oreilles d'âne ?

ORACLE. — Réponse que les Payens s'imaginaient recevoir de leurs Dieux.

Tout *oracle* est douteux et porte un double sens.
(La Fontaine.)

* Un *oracle* jamais ne se laisse comprendre,
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre;
Et loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.
(Corneille.)

— *Oracle* s'entend aussi du Dieu qui l'inspire et du prêtre qui le prononce.

* La facilité avec laquelle on corrompait les *oracles* dans l'antiquité, dit Fontenelle, fait assez voir qu'on avait affaire à des hommes. La Pythie philippise, disait Démosthènes, lorsqu'il se plaignait que les *oracles* de Delphes étaient toujours conformes aux intérêts de Philippe.

* Caton, pressé de consulter l'*oracle* de Jupiter Hammon, répondait : Laissons les *oracles* aux femmes, aux lâches et aux ignorans. L'homme de courage, indépendant des Dieux, sait vivre et mourir de lui-même. Il se présente à sa destinée, soit qu'il la connaisse ou qu'il l'ignore.

* Un *oracle* toujours se plaît à se cacher,
Toujours avec un sens il en présente un autre.
(Racine.)

* Amans, feignez d'être insensibles :
Les beautés les plus inflexibles
A vaincre vos froideurs trouveront mille appas.
Les cœurs s'irritent par l'obstacle,
De l'Amour c'est ici l'*oracle :*
Cet *oracle* est plus sûr que celui de Calchas.

Damon, au front morne, à l'œil sombre,
Des Vulcains va grossir le nombre;
En épousant Clarisse, il y court à grands pas;
Sans être un très-grand astrologue,
Je l'inscris dans leur catalogue:
Cet *oracle* est plus sûr que celui de Calchas.

Plaideur, qu'une longue chicane
A d'éternels ennuis condamne,
A quoi bon consulter les meilleurs avocats?
Prends aimable solliciteuse;
Ton affaire n'est plus douteuse:
Cet *oracle* est plus sûr que celui de Calchas.

Quel Dieu préside à cette table?
Mets exquis, boisson délectable;
Un gascon par sa voix fait l'honneur du repas.
Quelle abondance! elle m'effraye:
Ce n'est pas le gascon qui paye:
Cet *oracle* est plus sûr que celui de Calchas.

La jeune Eglé paraît sévère;
Mais elle aime la bonne chère:
Dressez-lui quelque piège au milieu d'un repas,
Le verre en main qu'elle se grise;
Dans vos filets, la voilà prise:
Cet *oracle* est plus sûr que celui de Calchas.

Barbons qui, d'une humeur jalouse,
Sous la clef tenez jeune épouse,
Malgré tous vos verrouils et tous vos cadenats,
L'Amour, en prenant ses mesures,

Aura la clef de vos serrures :
Cet *oracle* est plus sûr que celui de Calchas.

ORAGE, ORAGEUX.

Heureux, qui retiré dans le temple des sages,
Voit en paix sous ses pieds se former les *orages*.
(Voltaire.)

* Dans les nuits d'*orage*, les rapprochemens sont fréquens. Aussi Louis XIV avait-il coutume de dire qu'une nuit *orageuse*, à Paris, lui valait dix mille hommes :

Caché dans le nuage
L'Amour suit les Amans ;
Ce Dieu, pendant l'*orage*,
Profite des instans. *(Collardeau.)*

* Le Peintre Doyen se fait un jour annoncer chez la Comtesse du Barry, qui était au bain : elle ordonne qu'il entre. La conversation tombe sur le tems qu'il faisait. Il y a environ un an, dit la Comtesse, qu'étant au bain, j'entendis un coup de tonnerre épouvantable. J'en fus si effrayée, que, sans faire attention à l'état où j'étais, je traversai mon appartement pour aller me cacher dans la pièce du fond. Doyen ne disait mot, et se tenait

à la fenêtre. — Que faites-vous donc là, Doyen? — Madame la Comtesse, je regarde si le tems n'est pas à l'*orage*.

ORAISON, OREMUS.

Tous les matins, au Dieu d'Amour
Je fais trois *oraisons*, et les fais avec zèle:
Une pour qu'à Lison il conserve le jour,
Et deux pour qu'elle soit fidelle.

* Assis en un banquet, un moderne Prélat
Galamment à quelqu'un voulut servir d'un plat.
Mais trouvant le bord chaud: que le diable t'emporte!
Chien de plat, cria-t-il avec un air fâché.
Fichu plat! et le mot fut tout outre lâché.
Oyant un *oremus* grignoté de la sorte,
Une dame appela son laquais, et lui dit:
Une écritoire, La verdure;
Monseigneur voudra bien me donner, par écrit,
Son *oraison* pour la brûlure.

* Un confesseur ayant ordonné à un de ses pénitens de réciter plusieurs *oraisons* latines, ou françaises, à son choix, celui-ci alla trouver un libraire, à qui il demanda de lui donner un livre d'*oraisons*, les plus belles qu'il eût. Le libraire lui donna les *oraisons* de Cicéron. *(Gen. de la langue française.)*

ORAISON FUNÈBRE. — L'*oraison funèbre* de Bertrand du Guesclin, en 1380, est le premier exemple d'une *oraison funèbre* prononcée dans une Eglise.

(Saint-Foix.)

* François de Harlay, Archevêque de Paris, mourut d'apoplexie, sans avoir pu réparer le scandale de sa vie voluptueuse. Madame de Sévigné, parlant de son *oraison funèbre*, disait : « Il s'agit maintenant de trouver quelqu'un qui s'en charge. On prétend qu'il n'y a que deux bagatelles qui rendent cette *oraison funèbre* difficile, c'est la vie et la mort de celui qui en est le sujet. » — C'est elle aussi qui disait du Père Gaillard, jésuite : Il a entrepris cette besogne (à propos d'*oraison*); il a imaginé de faire un sermon sur la mort au milieu de la cérémonie, de tourner tout en morale, de se jeter sur les auditeurs pour les exhorter, de parler de la surprise de la mort, peu du mort, et puis Dieu vous conduise à la vie éternelle.

* Valerius Publicola prononça, au milieu de la place publique, à Rome, l'*oraison funèbre* de Brutus, son collègue. Le

peuple fut touché et attendri. On crut qu'il pourrait être très-utile à la République que le mérite et les services rendus à la patrie fussent ainsi récompensés en les peignant avec tous les traits de l'éloquence; en conséquence, il fut arrêté qu'à l'avenir la mort des citoyens recommandables par leur civisme et leurs vertus, serait ainsi célébrée. Ce n'est qu'à partir de cette époque, qu'il est fait mention d'*oraison funèbre* dans l'histoire ancienne.(*Discours sur le Barreau de Rome.*)

* Maître Renard, un des plus grands flatteurs,
D'un Loup-cervier, un des plus grands voleurs,
Récitait l'*oraison funèbre :*
Son héros, à l'entendre, était digne de pleurs;
Loup-cervier plus que lui n'avait été célèbre.
En pareil cas, on le sait, tous docteurs
Sont menteurs.
Un d'entr'eux l'entendant, lui dit, avec colère :
A quoi sert donc ce discours mercenaire?
J'entendis encore aujourd'hui
Un mortel, de la sorte, exalter son confrère :
Laissons cet art à l'homme, il est digne lui.

* A la mort du Grand Dauphin, un capucin en prononça l'*oraison funèbre.*

Ce discours était si ridicule et si grotesque, que Madame de Maintenon ne trouva point de meilleur moyen, pour faire diversion à la douleur de Louis XIV, vivement affecté de cette mort, que de faire prononcer cette *oraison* devant Sa Majesté, qui ne put, en effet, s'empêcher d'en sourire. (*Mémoires Secrets.*)

* M. de **, Evêque de Noyon, mort en 1701, était un homme de probité, et un bon Prélat, mais d'une vanité telle, qu'à sa mort on trouva des brouillons de sa main, pour servir à son *oraison funèbre.* (*Mém. du Duc de* Saint-Simon.)

ORANGE, ORANGER, ORANGERIE. — L'*orange*, connue en France sous le nom d'*orange* du Portugal, vient de la Chine. Il n'y a guères plus d'un siècle que les Portugais en apportèrent la première greffe dans leur pays. Ce fruit s'y est tellement multiplié, qu'on voit aujourd'hui des forêts entières d'*orangers* dans le Portugal. (*Année. Littér.* 1755.)

* L'*oranger* est de très-longue durée. Il s'en rencontre quelquefois en Italie qui ont deux et trois cents ans. On voit encore, dans l'*orangerie* de Versailles,

un *oranger* qui existait déjà du tems du Connétable de Bourbon, et qu'on appelait, à cause de cela, le Connétable de Bourbon.

* Le jus d'*orange* est regardé comme la véritable sauce de la perdrix. De là l'expression : Manger des perdrix sans *orange*, pour dire manger quelque chose sans l'apprêt qui lui convient :

Fillette sans tèton,
Dit-on,
D'ailleurs fut-elle aussi belle qu'un ange,
Est une perdrix sans *orange*..

ORATEUR, ORATOIRE.

Tel se croit *orateur* qui n'est que babillard.

* On disait du Chancelier d'Aguesseau qu'il pensait en philosophe, et parlait en *orateur*.

* J'applaudis l'*Orateur* dont les nobles pensées
Roulent pompeusement avec soin cadencées.
Mais ce plaisir est court, je quitte l'*orateur*
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
(De Lille.)

* Quand l'*orateur* souffre, la peine n'est pas toujours pour lui seul. Un *ora-*

teur avait été fort long dans un discours qu'il adressait à Agis, Roi de Sparte. Il termina par demander au Monarque qu'elle réponse il ferait à ceux qui l'avaient envoyé. Dis-leur, répond le Roi, que tu as eu bien de la peine à finir, et moi bien de la peine à t'entendre. (*Dict. historique.*)

* Baron, acteur de la Comédie Française, voulut entendre Massillon. Il fut frappé du vrai qu'il trouva dans toute son action, et dit à un autre acteur qui l'avait accompagné: Mon ami, voilà un *orateur*, mais pour nous, nous ne sommes que des comédiens.

ORATOIRE, ORATORIEN.—L'*Oratoire* était une Congrégation de prêtres séculiers, instituée en Italie par Saint-Philippe de Néri, et en France par le Cardinal de Berulle, au commencement du 17.e siécle. Un Général des *Oratoriens*, fameux par ses directions, revenant de la campagne, traverse tout Paris dans un fiacre fermé de tous côtés. En passant sur le Pont-Neuf, la voiture est accrochée et verse. On voit sortir une jeune et jolie fille fort effrayée, puis un

prêtre ; quel scandale ! Quel prêtre ? de quel ordre. C'est un jésuite, dit-on. En effet, l'*Oratorien*, dont le costume ne différait de celui des jésuites que par un petit collet de plus, avait eu la précaution de le faire disparaître au moment de l'accident. En moins d'une heure, tout Paris sut qu'on avait surpris un jésuite avec une fille, et tout Paris en fut encore plus étonné que scandalisé. L'*Oratorien* regarda ce tour comme un service rendu à l'ordre de Saint-Ignace.

(*Le Colporteur.*)

ORCHESTRE. — Le mot est masculin et féminin. Il y a des exemples de l'un et l'autre dans de bons auteurs. On entend par *orchestre*, et le lieu où l'on place la symphonie, et les symphonistes eux-mêmes. Ne pourrait-on pas, dans le premier cas, le faire féminin, et dans le second masculin ? C'est une idée que je propose, dit Fréron. (*Ann. Litt.*)

ORDINAIRE. — Le Cardinal de Gesvres était le plus humain des hommes. Malgré l'augmentation du prix des grains, il n'augmentait pas, ou que de peu, ses fermiers, qui devaient, disait-il, faire leurs

affaires avec lui. Il alla un jour visiter la ferme d'Orcamp, dont il était Abbé. Un sieur Leclerc, qui en était fermier, et qui s'y était fort enrichi, servit un magnifique dîner à son Eminence. Le Cardinal, après avoir mangé le potage, dit à son fermier : Leclerc, voilà une excellente soupe : Monseigneur, répondit, ou fièrement, ou bêtement, le fermier, c'est ma soupe *ordinaire*. Le Cardinal, piqué, sortit de sa bonté *ordinaire*, et augmenta sa ferme de dix mille francs pour le prochain bail (1).

* La tragédie de Catilina, que Crébillon mit vingt ans à faire, n'ayant eu qu'un faible succès, donna lieu à l'épigramme suivante :

Si ce Catilina donné par Crébillon,
N'a pas tout le succès que l'on devait attendre,
Ce n'est pas qu'il ne soit très-bon,
Mais l'auteur s'avisa de prendre
Pour son héros un scélérat,
Un impie, un injuste, un perfide, un ingrat ;
Et chez les Grands, comme chez le vulgaire,
Ce n'est là qu'un homme *ordinaire*.

(1) La ferme était de 40 à 50,000 liv. de revenu.

ORDONNER, ORDONNANCE, ORDRE. — Le style des *ordonnances* du Maréchal de Saxe était toujours fort court. Il les écrivait souvent sur une carte. A gens de cœur, courtes paroles. Qu'on se batte, disait-il.

* Le Roi de Pologne, Jean Sobieski, étant à l'article de la mort, un Evêque lui dit qu'il allait retourner dans son diocèse pour *ordonner* des prières publiques. Je les aimerais beaucoup mieux, dit le Monarque, si elles n'étaient pas *ordonnées.*

* Le Poëte Métastase était tellement ami de l'*ordre*, qu'il avait coutume de dire, en riant, je ne crains l'enfer, que parce que c'est un lieu de confusion et de *désordre. Ubi nullus* ORDO *sed sempiternus horror inhabitat.*

* Louis XI, irrité de ce que le Parlement, malgré ses *ordres* réitérés, avait refusé d'enregistrer un édit onéreux au peuple, jura, dans sa colère, par la Pâques-Dieu ! qu'il ferait mourir tous ceux qui lui résistaient. Sur quoi le vertueux La Vaquerie alla à la tête de sa Compagnie se présenter devant le Roi, qui,

surpris de les voir, demanda ce qu'ils voulaient. La *mort*, Sire, répondit le premier Président, puisque nous y sommes tous résolus, plutôt que de violer nos sermens. Retournez vous-en, Messieurs, leur répondit le Monarque, je ferai en sorte désormais que mes *ordres* soient suivis, en n'en donnant que de justes et de dignes d'un Roi.

* Du Ciel, quand il le faut, la justice suprême
Suspend l'*ordre* éternel établi par lui-même.
(Voltaire.)

* Dans un combat qui se donna à la vue de Boulogne, du 6 au 7 vendémiaire an XII, l'Amiral Bruix charge l'officier de marine Moras de porter des *ordres* à la flotille qui se battait. L'officier court sur la plage; il ne trouve point de canot pour se mettre en mer. Il se jette à la nage avec ses habits et ses armes; passe à travers la mitraille de l'ennemi, la nôtre, et les boulets des forts; parvient au bâtiment auquel il est envoyé, et remet les *ordres* dont il est porteur. (*Citoyen Français, 17 vendémiaire an XII.*)

* Dans le tems où la terreur était à l'*ordre* du jour, une Commune de l'un

des départemens du Midi, ayant pensé que ce régime était encore trop doux, envoya une nombreuse députation à la Convention nationale pour demander que la mort fût à l'*ordre du jour*. Ce jour-là l'esprit des tribunes, et celui de la majorité des représentans, se trouvèrent assez bénignement disposés pour que le Président pût se permettre de faire la réponse suivante : « Le langage que vous venez de faire entendre dans cette enceinte, est indigne de sortir de la bouche des républicains. La justice seule doit être à l'*ordre du jour*. Reportez cette réponse à ceux qui vous ont envoyés ». *(Séance du 13 germinal an II.)*

* L'*ordre* du Saint-Esprit, en France; l'*ordre* de la Toison d'Or, en Espagne; l'*ordre* de la Jarretière, en Angleterre: chaque Puissance veut avoir ses distinctions et son *ordre*. Il n'est pas jusqu'aux Banians et aux Hottentots qui n'aient aussi leurs *ordres*. Ceux-ci ont l'*ordre* de l'Urine, ceux-là l'*ordre* de la Queue de Vache. Quand un Banian est fait chevalier, on lui dit : Aimez les vaches; aimez les moines. Aimer les vaches, passe; elles

donnent du lait et de la crême. Mais aimer les moines ! *Cui bono ?*

ORDRE. — Termes d'architecture et de communauté religieuse.

Deux curieux d'architecture,
Près de l'Eglise des Feuillans,
De son élégante structure
Contemplaient les dehors brillans.
Ce portail est d'ORDRE *ionique*,
Dit l'un, faisant le connaisseur.
Je le crois de l'ORDRE *dorique*,
Lui répondit l'autre amateur.
Messieurs, vous êtes dans l'erreur
Tous les deux, reprit un vieux fière
Qui se trouva là par hazard ;
Cette église et ce monastère
Sont de l'*ordre* de Saint Bernard.

ORDONNER, ORDINATION, ORDRE. — Lorsque le Cardinal Dubois fut sacré pour la Prélature de Cambrai, il fut obligé de demander préalablement les autres *ordres*, n'étant encore que simple tonsuré. Il dit donc qu'il demandait la prêtrise, le diaconat, le sous-diaconat, les quatre mineurs; sur quoi l'*ordinant*, impatienté, lui dit : Ne vous faudra-t-il pas aussi donner le baptême ?

On assure du moins que c'était le jour de sa première communion. (*Fastes de Louis XV.*)

* Le Pape Sixte V excommunia le Roi Henri III, pour avoir fait périr le Cardinal de Guise, parce que, disait ce Pontife, toute personne qui a reçu les *ordres* sacrés, n'est plus sujet du Roi, mais bien du Pape. (*Satire Ménippée.*)

* Léon Allatius, mort à Rome en 1669, âgé de 83 ans, vécut dans le célibat, sans vouloir néanmoins s'engager dans les *ordres* ecclésiastiques. Alexandre VII lui demandant, un jour, pourquoi il ne voulait pas recevoir les *ordres*, Allatius lui répondit: C'est afin de pouvoir me marier quand je voudrai.—En ce cas, pourquoi ne vous mariez-vous pas? C'est afin de pouvoir recevoir les *ordres* quand la fantaisie m'en prendra. (*Mabillon.*)

ORDURE, ORDURIER.

Plongez-vous jusqu'au cou dans l'*ordure* brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante.

(*Voltaire.*)

* On a prétendu que Piron, étant sur le point d'expirer, fut visité par le Curé

de Saint-Roch, qui lui mit devant les yeux les divers écrits scandaleux dont il était l'auteur. Je le sais, dit Piron, mais je croyais avoir expié tout cela par mon *De Profundis*, et plusieurs autres pièces de dévotion. Je ne connais, dit le Pasteur, ni votre *De Profundis*, ni rien de vous en ce genre. Hé morbleu! dit Piron, il semble que vous n'êtes fait que pour fouiller dans mes *ordures!* (*Mém. Sec.*)

*Le 7 vendémiaire an VII, Félix Faulcon écrivait : Que d'abus, de désordres et de scandales se sont accumulés sur la chose publique, depuis dix ans ! Jamais les étables d'Augias ne furent plus remplies d'*ordures*, et pour nétoyer celles du jour, il faudrait le bras d'un nouvel Hercule. Quelques jours après, Bonaparte arriva. (*Journal de Paris*, 14 *floréal an IX.*)

OREILLE. — (*Voyez* GALON. —) Les mythologistes prétendent qu'Apollon fit pousser des *oreilles* d'âne au Roi Midas, pour avoir trouvé le chant du Dieu Pan et de Marsias plus beau que le sien ; les poëtes soutiennent que la fable du Roi Midas est fondée sur ce qu'il ne se passait

rien, dans son royaume, dont il ne fut instruit sur le champ ; ce qui est très-différent.

* Denis le tyran avait fait faire, dans son palais, une chambre appelée l'*oreille*, parce qu'elle était pratiquée avec tant d'art que, placé dans ce lieu, on entendait très-distinctement tout ce qui se disait dans le palais. Cette chambre lui tenait lieu d'espion, ou de mouchard. (*Révolution de Paris, N°. 78.*)

* En Amérique, et chez plusieurs peuples de l'Asie, les grandes *oreilles* sont une beauté, et l'on en voit assez communément.

* Par tout pays et de tout tems
Mari sans yeux et sans *oreille*
Convient aux femmes à merveille.

(*Nivernois.*)

* Dans le tems des querelles de Voltaire avec Le Franc de Pompignan, un des frères de ce dernier, qui était au service, dit qu'il couperait les *oreilles* au poëte ennemi de son frère. Sur quoi Voltaire écrivit au Ministre Choiseuil : « Je ne sais, monsieur le Duc, ce que j'ai fait à messieurs Le Franc ; l'un m'écorche

tous les jours les *oreilles*, l'autre menace de me les couper. Je me charge du rimailleur, je vous abandonne le spadassin, car j'ai besoin de mes *oreilles* pour entendre ce que la renommée publie de vous. » (*Mémoires secrets.*)

* On jouait, un jour, à Beaune, les Fourberies de Scapin. Au moment où Scapin enferme Géronte dans le sac, un petit-maître s'avise de crier : paix là, Messieurs, on n'entend pas. — Ce n'est pas faute d'*oreilles*, reprend Piron. — Cette saillie manqua de faire ensanglanter la scène. Piron dut son salut à la prudence du Maire. (*Vie de Piron.*)

* Un sot raillait un homme d'esprit qui avait de fort longues *oreilles*. Je conviens, dit celui-ci, que j'ai les *oreilles* trop longues pour un homme ; mais convenez aussi que vous les avez trop courtes pour un âne. (*Ann. littér, 1768.*)

*Se faire tirer l'*OREILLE. — Chez les Romains, quand il survenait quelque différend qui ne pouvait se terminer à l'amiable, l'offensé citait devant le Préteur celui dont il croyait avoir à se plaindre ; s'il ne comparaissait pas dans

les délais, le plaignant sommait les témoins, s'il en avait, de venir déposer. Si ceux-ci refusaient, ce qui arrivait souvent, pour une cause ou pour une autre, l'offensé était autorisé à les amener par l'*oreille*, et à la leur pincer fortement, s'ils faisaient résistance. De là l'expression conservée, *se faire tirer l'*OREILLE.

(*Journal de Verdun*, 1749.)

* On reprochait à Aristippe d'être tombé aux genoux de Denys, tyran de Syracuse. — Est-ce ma faute, dit-il, si cet homme a les *oreilles* aux pieds?

(*Voyage du jeune Anacharsis.*)

AIR : *On doit soixante mille francs.*

On chante assez communément
Un nez mignon, un sein charmant,
Une bouche vermeille; (*bis.*)
De petits pieds et de grands yeux;
Mais jamais rien de gracieux
Ne fut fait pour l'*oreille.* (*Bis.*)

Moi qui ne sais pas, dans le fond,
Pourquoi les Poëtes lui font
Une injure pareille; (*bis.*)
A la face de l'univers,
Je prétens composer des vers
En l'honneur de l'*oreille.* (*Bis.*)

Puisse tout amoureux docteur
Trouver bon qu'un simple amateur
Ici je lui conseille *(bis.)*
D'observer quelquefois le pli
Qui, d'un beau vermillon rempli,
Borde une jeune *oreille.* *(Bis.)*

D'ailleurs, doit-on être surpris
Que, pour en relever le prix,
Ma verve se réveille; *(bis.)*
Puisqu'avant le reste, en amour,
De celle à qui l'on fait la cour
Il faut avoir l'*oreille.* *(Bis.)*

Dans la fossette du menton,
Et dans mille autres trous, dit-on,
Les ris sont à merveille. *(bis.)*
Hélas! quand vous les y cherchez,
Déjà mes drôles sont nichés
Dans celui de l'*oreille.* *(Bis.)*

Ah! que nous serions bien heureux
Si le sexe d'en porter deux
Trouvait la mode vieille! *(bis.)*
Alors ce qu'un amant dirait
Une fois entré, ne pourrait
Sortir par l'autre *oreille.* *(Bis.)*

Mais que Cydalise me plaît!
Au bas de son corset elle est
Mince comme une abeille: *(bis.)*

Avec votre permission,
Souffrez que de ma passion
Je lui parle à l'*oreille.* (*Bis.*)

Belle, il faut aimer tôt ou tard;
Tu n'as jamais rien vu que par
Le trou d'une bouteille. (*bis.*)
Mais je veux t'apprendre, à vingt ans,
Que quand femme fait des enfans,
Ce n'est pas par l'*oreille.* (*Bis.*)

Ciel! à peine ai-je récité
Cet in-promptu qui m'a coûté,
Sans reproche, une veille; (*bis.*)
Que, pour tout dédommagement,
Cydalise assez méchamment,
Vient me tirer l'*oreille.* (*Bis.*)

Je lui souhaite le bon soir,
Et vais noyer mon désespoir
Dans le jus de la treille: (*bis.*)
Mais je la quitte à petits pas,
Et songe encore à ses appas
En me grattant l'*oreille.* (*Bis.*)

Croirais-je pour cela vraiment
Qu'après l'aveu d'un tendre amant
Son petit cœur sommeille? (*bis.*)
Elle-même, sur son pallier,
Pour voir si je peux l'oublier,
A la puce à l'*oreille.* (*Bis.*)

Je remonte, et je l'aperçois,
Son teint s'anime cette fois
D'une couleur vermeille : *(bis.)*
Crac, je m'offre à titre d'époux ;
Le compliment, fait à genoux,
Lui fait ouvrir l'*oreille.* *(Bis.)*

Par de semblables incidens,
Depuis plus de quatre mille ans,
Le monde s'appareille : *(bis.)*
Filles qui bravez les Amours,
Autant peut-être dans deux jours
Vous en pend à l'*oreille.* *(Bis.)*

* Il y eut un tems où les jeunes-gens ne se coëffaient plus qu'en *OREILLES de chien ;* les jacobins voulant faire proscrire cette mode, on fit contre eux la diatribe suivante :

Des cruels jacobins la cohorte profane
En veut aux OREILLES *de chien.*
Mes chers amis, suivez l'avis d'un bon chrétien,
Qui sûrement n'est point un crâne :
Pour le mal rendez-leur le bien ;
Protégez leurs *oreilles d'âne.*

OREILLER, OREILLETTES.

Sur l'édredon ou sur la dure,
En paix si tu veux sommeiller,

Songe, mortel, qu'une âme pure,
Est un excellent *oreiller*.

* Sterne prétendait qu'un homme amoureux était moins capable qu'un autre de faire une bassesse. Lorsqu'il prit des renseignemens sur le compte de la Fleur, qui se présentait pour être à son service, on lui dit qu'il avait le défaut d'être toujours amoureux. Tant mieux, dit Sterne, cela m'évitera la peine de mettre, toutes les nuits, ma bourse sous mon *oreiller*. *(Voyage sentimental.)*

* Entre les bras de sa maîtresse
Un Amant presse l'*oreiller*,
Et tout entier à sa tendresse
Il fait bien mieux que sommeiller :
A la fin dans son trouble extrême
La volupté ferme ses yeux ;
Il trouve sur le sein qu'il aime
Un *oreiller* délicieux.

On attend un époux volage
Au pied du lit pour sommeiller ;
Bien des querelles de ménage
Ont expiré sur l'*oreiller* :
Mais en vain l'*oreiller* s'efforce
De calmer des cœurs trop jaloux,
Et par fois, avant le divorce,
Il est bien dur pour les époux. *(Fayolle.)*

* Xénocrate avait une maxime assez particulière sur les enfans. Il voulait qu'on leur mit des *oreillettes* de fer, pour leur couvrir les *oreilles*, et les défendre, non des coups de poing qui ne font que les déchirer, mais des mauvais discours qui les gâtent et les corrompent.

(Traduction de Plutarque.)

ORFEVRIE, ORFEVRE; du latin *Auri fabricator.* — Monsieur Josse, vous êtes *orfèvre*; allusion à ce mot de Molière dans sa comédie du *Mariage forcé*, où un monsieur Josse, *orfèvre*, consulté par Sganarelle sur les présens de noces qu'il doit faire à sa prétendue, conseille de lui faire acheter beaucoup de choses en *orfèvrerie.*

ORGANISER, ORGANE, ORGANIQUE, ORGANISATION. — Dépouillez vos *organes* de la chair qui les couvre, et des accompagnemens qui les environnent; regardez les avec les yeux d'un anatomiste, ils vous feront horreur. Si dans les plus doux momens de jouissance, vous étiez assez malheureux pour vous occuper du prodigieux artifice qui produit en vous les plus délicieuses sen-

sations ; si vous vous avisiez d'examiner cette mécanique admirable de leviers, cette contraction de fibres, cette tension des nerfs, cette filtration de liqueurs, vous ne pourriez consommer le vœu de la nature, dont vous trahiriez les desseins. Elle vous a donné les *organes* de la génération, pour la produire et non pour la connaître; vous lui obéissez en aveugle, et plus vous êtes ignorant, mieux vous la servez ; rendez grâces à l'Être éternel qui vous a doué de sensations dont les astres ne jouissent probablement point. Un ciron l'emporte à cet égard sur cette foule de soleils qui surpassent un million de fois notre soleil, en grosseur. (*Volt.*)

ORGE. — (Menu grain.) ORGIE. — (Espèce de fête où le plaisir est converti en débauche.) ORGEAT. — Sorte de boisson rafraîchissante. — « Sous Henri IV, du tems des guerres civiles, un Comte de *Lorge*, tenant pour le parti du Roi, assiégea et prit d'assaut la petite ville de Lagny. Le vainqueur, d'après la défense expresse de son Maître, n'osa user des droits de la victoire, c'est-à-dire passer la garnison au fil de l'épée, et faire éprou-

ver aux rébelles les suites funestes d'une semblable résistance. Il convertit, au contraire, en fête galante, les jeux sanglans de Bellone, en indiquant, pour le soir même, un bal où il invita toutes les Dames de la ville. Par une perfidie, plus criante peut-être que les premières horreurs auxquelles se livre dans sa fureur un vainqueur irrité, quand l'assemblée fut bien en train, le Comte de *Lorge* fit éteindre les lustres, et permit de renouveler ce trait si connu dans l'histoire romaine, sous le titre de l'enlèvement des Sabines. Il y a lieu de penser que les nouvelles Sabines ne furent pas plus farouches que les anciennes, puisque, selon la tradition du pays, beaucoup de citadins descendent de ceux auxquels cette *orgie* donna naissance. Quoi qu'il en soit, ils n'aiment pas qu'on leur en rappelle le souvenir, et malheur à l'ignorant ou à l'indiscret qui se fut avisé, il n'y a pas trente ans, de dire : *à Lagny combien vaut l'orge*, à moins qu'il n'eut été en place marchande, et qu'il n'eut eu la main dans un sac d'*orge*. Un bain d'eau froide, pris trois fois, dans une fontaine qui se trouvait au milieu de la ville, en

faisait justice. Cette immersion fut plus d'une fois funeste, et même mortelle, aux victimes qui y furent dévouées. — En 1776, une jeune et jolie voyageuse, descendant de la voiture publique, et soufflée par une compagne de voyage, renouvelle innocemment ce quolibet. A l'instant le peuple s'amasse, s'ameute, réclame la coupable pour la plonger dans la fontaine. Les voyageurs et les gens de l'auberge s'y opposent. On cherche à la soustraire, elle se sauve dans l'église. Les furieux entrent chez le Curé, exigent qu'il la leur livre. Il veut en vain la défendre; il finit par aller l'exhorter à se rendre. Elle remontre qu'elle est innocente, qu'elle ignorait que le mot prononcé par elle fut une insulte, et que dans la situation où elle se trouve, la punition qu'on veut lui infliger lui causera la mort. Le Curé retourne vers les mutins, les exhorte au pardon, à la miséricorde. Il ne peut rien sur ces misérables, qui se saisissent de lui, et le traînent devant l'Evêque de Meaux, Seigneur de Lagny, et qui était à sa maison de campagne, à très-peu de distance. Le Pasteur y plaide en faveur de sa protégée; mais le Prélat,

croyant devoir satisfaction aux mutins, ses vassaux, ordonna à la maréchaussée, qui les accompagnait, de leur livrer la victime, qui, malgré ses pleurs et ses gémissemens, fut plongée dans la fontaine, dont elle ne fut retirée que dans l'état des plus affreuses convulsions qui, quelques minutes après, se terminèrent par sa mort. Au bout de quelques mois de procédure, intervint Arrêt du Parlement qui, sans punir aucun des bourreaux, ordonna que la fontaine serait comblée. (*Spect. ang.*)

— *Orgeat.* L'*orgeat* est ainsi nommé de ce que, dans l'origine, on mettait des épis d'*orge* entiers dans sa composition. (*Mélange d'une grande bibliothèque.*)

ORGUE, ORGANISTE.

L'*orgue* attire l'impie étonné dans nos temples.
(*Gresset.*)

* Constantin Copronyme, voulant s'assurer l'amitié de Pépin, Roi de France, lui envoya, en l'an 757, des Ambasssadeurs qui lui présentèrent un *orgue* que nos historiens disent être le premier que l'on ait vu en France. Vers l'an 787, les chantres romains apprirent aux français

à toucher l'*orgue*, dont on commençait à se servir dans l'office divin. Walufride Strabon dit qu'une femme fut tellement extasiée en entendant jouer l'*orgue*, qui était alors fort nouveau en France, qu'on ne put la faire revenir à elle-même, et qu'elle en mourut. (*Moreri.*)

* Les anciens portaient la régularité jusqu'à vouloir que ce fussent des prêtres ou des moines qui touchassent de l'*orgue*. La paroisse de Saint-Jacques de la Boucherie est la première qui ait dérogé à cet usage, en 1496, en faveur de Michel Le Piseur, notaire au châtelet de Paris, homme pieux, qui faisait des actes toute la semaine, et jouait de l'*orgue* le dimanche. Cet office lui produisait, par chaque année, six livres huit sols Parisis. (*Journal des débats, an X.*)

* Nous avons eu plusieurs *organistes* célèbres, mais celui qui ne sera point égalé est Louis-Claude Daquin, organiste de la chapelle du Roi, de Notre-Dame de Paris, etc. A six ans, il surprit, par son jeu, Louis XIV et le Grand-Dauphin qui, en lui frappant sur l'épaule, lui annonça sa célébrité. Daquin mourut le 15 juin 1771.

L'origine des ORGUES.

Zéphir dont le souffle jaloux
Avait fait bosse au front de l'aimable Hyacinthe,
Après cette mortelle atteinte
D'Apollon craignait le courroux.
Or pour appaiser sa colère
Par quelque bon office il tâcha de lui plaire.
Il sut que le ressentiment
De ce Dieu, fécond en merveilles,
Pour punir de Midas le mauvais jugement,
Avait d'un demi-pied fait croître ses oreilles:
Un barbier savait le secret;
Mais en domestique discret,
Il l'enfouit sous terre, et sa rare prudence
Voulut aux seuls roseaux en faire confidence.
Zéphir l'entendit cependant;
Et pour célébrer la victoire
Qu'Apollon remportait sur le juge ignorant,
Il entreprend de faire un concert à sa gloire.
Pour ce galant projet, il fait, de chaque canne,
Une espèce de sarbacanne;
Il souffle au-dedans des roseaux,
Et par un invincible organe
Leur fait articuler ces mots:
« Midas a des oreilles d'âne! »
Apollon goûte ce concert,
Il pardonne à Zéphir, l'embrasse, le caresse,
Et lui témoigne, à cœur ouvert,
Qu'il lui sait gré de son adresse.

Bien plus, voulant transmettre aux siècles à venir
De leur réunion l'éternel souvenir,
Avec art il unit, il arrange, il dispose
Tous ces roseaux harmonieux;
En grands tuyaux d'étain il les métamorphose,
Et leur remplit le flanc de sons mélodieux.
Zéphir prêtant son souffle anime, par sa bouche,
Le nouvel instrument que Sire Apollon touche,
Et tous deux, de concert, jurent sur les autels
Que l'*orgue*, dont les sons et la noble harmonie
Etaient les heureux fruits de leur divin génie,
Ne chanterait jamais que les Dieux immortels.

ORGUEIL, ORGUEILLEUX.

L'*orgueil* avilit tout, esprit, vertus, talens.

* Rampant sous les yeux de ceux dont il dépend; planant sur la tête de ceux qui dépendent de lui; la hauteur du colosse, ou la petitesse du pygmée; c'est toujours sur l'une ou sur l'autre de ces proportions que l'*orgueilleux* doit être envisagé. *(S.)*

* Quand on a peur, tout *orgueil* s'humanise.
(Voltaire.)

* Je ne hais pas l'*orgueil*, quand il humilie un *orgueilleux*.

..... Par un *orgueil* extrême,
On fait gloire, en public, de braver l'*orgueil* même.
(Leblanc.)

* Les amis même de Racine ne trouvaient point de grâce auprès de lui, quand il leur échappait quelque chose qui lui donnait prise. — Un jour Despréaux ayant avancé à l'Académie des Inscriptions une proposition qui n'était pas juste, Racine ne s'en tint pas à la simple plaisanterie que peut faire naître la première chaleur de la dispute. Il revint à la charge si souvent, que Despréaux, perdant patience, s'écria : Eh bien ! oui, j'ai tort ; mais j'aime encore mieux avoir tort, que d'avoir si *orgueilleusement* raison.

* Il n'a pas tenu à Montesquieu que les traits de son visage ne restassent inconnus à la postérité. Il s'était refusé long-tems aux sollicitations des plus grands peintres. M. Dassier, célèbre par les médailles qu'il a frappées en l'honneur de plusieurs hommes illustres, vint de Londres à Paris pour frapper la sienne. Il essuya d'abord des refus, mais il y était préparé. Croyez-vous, dit-il à Montesquieu, croyez-vous, Monsieur, qu'il y ait moins d'*orgueil* à refuser ma proposition, qu'à l'accepter ? Montesquieu le laissa faire. (*Ephémérides*, 10 *février*.)

* Partout environnés des cruautés du sort,
Des fureurs des méchans, des pièges de la mort,
De tous les élémens éprouvant les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.
C'est l'*orgueil*, dites-vous, l'*orgueil* séditieux,
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvons être mieux.
Allez, interrogez les rivages du Tage,
Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage,
Demandez aux mourans dans ce séjour d'effroi,
Si c'est l'*orgueil* qui crie: ô Ciel, secourez-moi!
O Ciel, ayez pitié de l'humaine misère!
Tout est bien, dites-vous, et tout est nécessaire.
Quoi! l'univers entier, sans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eut-il été plus mal?
Êtes-vous assurés que la cause éternelle,
Qui sait tout, qui fait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats,
Sans former des volcans allumés sous nos pas:
Borneriez-vous ainsi la suprême puissance?
Lui défendericz-vous d'exercer sa clémence?
L'Éternel artisan n'a-t il pas dans ses mains
Des moyens infinis tout prêts pour ses desseins?
Je désire humblement, sans offenser mon maître,
Que ce gouffre enflammé de souffre et de salpêtre,
Eut allumé ses feux dans le fond des déserts.
Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers.
Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible,
Il n'est point *orgueilleux*, hélas! il est sensible.

(Voltaire, *Poëme sur le désastre de Lisbonne.*

* Hardouin de Péréfixe, Archevêque de Paris, disait des Religieuses de Port-Royal : Ces filles sont pures comme des anges, mais elles sont *orgueilleuses* comme des démons. (*Alman. Littér.* 1791.)

* Swift, prêtre, curé, docteur, recteur, prédicateur, et, ce qui est bien au-dessus, le Rabelais de l'Angleterre, Swift disait un jour en chaire et devant une nombreuse et brillante assemblée: Il y a trois sortes d'*orgueil;* l'*orgueil* de la naissance, l'*orgueil* de la fortune, et l'*orgueil* de l'esprit. Je ne vous parlerai pas du dernier; il n'y a personne parmi vous qui ait à se reprocher un vice semblable. (*Alman. Littéraire*, 1753.)

ORIENT, ORIENTER. — Mot tiré du latin, qui signifie, en astronomie, le point de l'horison où le soleil se lève. Il se dit même de la partie du monde qui est opposée à l'Occident, et ses habitans s'appellent *Orientaux*. L'*Orient*, dans nos cartes, est toujours le côté qui est à droite.

» Lactance, qui a été regardé comme un Pere de l'Eglise, a écrit que Dieu avait partagé le monde à l'amiable entre

lui et le diable ; que Dieu s'était conservé l'*Orient*, et avait conservé l'Occident au diable. *(L'Arétin moderne.)*

* L'*Orient* se prend quelquefois pour la pointe du jour.

Quand l'*Orient* vient à s'ouvrir,
C'est un tems où le somme est dans sa violence,
Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.
(La Fontaine.)

ORIGINALITÉ, ORIGINAL.

*Qu'est-ce que l'*ORIGINALITÉ ?

Quelquefois du génie elle est un attribut,
Mais elle est plus souvent l'écueil de la sottise.
La poursuit-on, elle fuit ; c'est un but
Que l'on manque dès qu'on y vise.

* J'aime fort les *originaux*,
Mais la nature en est avare ;
Chez les hommes, comme en tableaux,
Un *original* est très-rare. *(Mme. Dufrenoi.)*

* D'Aubigné, dans sa jeunesse, rechercha en mariage Diane de Taley. Contant un jour ses malheurs au père de sa maîtresse, et les besoins d'argent qui l'empêchaient de se rendre à la Rochelle, où les Protestans le demandaient, Taley lui dit : Les *originaux* de l'entreprise

d'Amboise sont dans votre maison. Dans l'une de ces pièces se trouve le seing du Chancelier de l'Hôpital, aujourd'hui retiré de la Cour, inutile à tout le monde, infidèle à votre parti. Si vous voulez que j'envoie avertir que vous avez ces *originaux* entre les mains, je m'engage à vous faire donner cent mille écus, soit par lui, soit par ceux qui voudraient s'en servir pour le perdre. Sur-le-champ, d'Aubigné alla chercher les papiers en question, et les jeta au feu en présence de Taley. Je suis pauvre, lui dit-il, je pourrais succomber à la tentation, brûlons-les, de peur qu'ils ne me brûlent (1).

* C'est aux mortels d'adorer votre image;
L'*original* était fait pour les Dieux.
(Voltaire, *à Mme. Dubarry.*)

* Qui donne son portrait, promet l'*original.*
(Andrieux.)

* Louis XIV ayant promis son portrait

(1) Taley, frappé de cet acte de vertu, lui accorda aussi-tôt sa fille; mais l'oncle de cette demoiselle s'étant opposé au mariage, à cause de la différence de religion, d'Aubigné épousa par la suite Mlle. de Lezai.

en médaillon à celui ou celle qui ferait le mieux un sonnet sur les bouts rimés les plus rares, une fille, qui joignait à l'esprit et à la beauté l'art de faire des vers, adressa ceux-ci au Roi :

Un cœur comme le mien ne veut point de médaille ;
Sans le souverain bien tout me paraît un mal ;
Si vous voulez que je travaille,
Promettez-moi l'*original*.

ORIGINE, ORIGINEL. — Il le faut avouer, nous ne connaissons point de Père de l'Eglise, jusqu'à Saint-Augustin et Saint-Jérôme, qui ait enseigné la doctrine du péché d'*origine*, ou *originel*. Saint-Clément d'Alexandrie, Origène, n'ont pas dit en termes formels qu'il n'y avait point de péché *originel*, parce que, de leur tems, la doctrine n'en était pas encore connue ; mais ce qu'ils ont dit prouve assez que s'il en eut été question alors, ils l'auraient rejetée. Quel mal, en effet, peut faire un enfant qui ne vient que de naître ? comment a-t-il pu prévariquer ? comment celui qui n'a encore rien fait a-t-il pu tomber sous la malédiction d'Adam ? C'est Saint-Clément d'Alexandrie qui parle (Stromates, l. III.)

— Quant au grand Origène, il avoue bien avec Saint-Paul que ce péché est entré dans le monde par Adam; mais il tient que c'est la pente au péché qui fera qu'on le commettra facilement après qu'on sera né, et qu'on aura vécu, mais non en naissant, et même avant que de naître. — Ce qui prouve qu'autrefois la doctrine du péché *originel* n'était pas connue, c'est qu'on exposait les enfans à mourir sans le sacrement du baptême, que l'on ne conférait que quand on avait l'âge de raison. Or ne se fut-on pas hâté de le leur administrer en naissant, si l'on eut été persuadé qu'en naissant, ils étaient coupables d'un crime qui les exposait à souffrir des supplices infinis pendant toute l'éternité? — Melancthon changea quatorze fois de sentiment sur le péché *originel*.

ORME, ORMEAU.

La vigne, de l'*ormeau* décore le feuillage,
L'*ormeau* soutient la vigne et garantit son fruit:
Epoux, soyez de même au sein du mariage;
Servez-vous constamment d'ornement et d'appui.

* Du tems de François Ier, il n'y avait

presque point d'*ormes* en France. Heureusement ils y ont été multipliés au grand avantage de tous nos ouvrages de charronnage. (*Mém. de l'Ac. des Scienc.*)

* L'*Orme* nous fut apporté, au tems dont nous parlons, de la Flandre espagnole. La preuve qu'il n'y en avait point auparavant, c'est qu'il ne s'en trouve aucun vestige, ni dans les forêts, ni dans les anciens édifices, où se retrouvent en abondance, le chêne, le saule, et l'aulne. (*Esprit des Journaux*, 1778.)

ORNER, ORNEMENT.

Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés,
Que l'on voie avec goût les *ornemens* placés.
(Delille, *Poëme des Jardins.*)

*En termes de lithurgie, *ornement* se dit des vêtemens sacerdotaux ou autres qui servent à l'autel ou au chœur.

—En 1417, Charles VI, pressé par les Anglais, fut obligé d'engager un fleuron de la grande couronne, pour obtenir du Chapitre de Notre-Dame de Paris un emprunt de 4600 liv. tournois. Ce Prince le retira la même année, et pour remercier le Chapitre d'avoir bien voulu hasarder

une pareille somme sur ce cautionnement, il donna un *ornement* de velours cramoisi, qu'on appela long-tems l'*ornement* de la Pentecôte. Cet *ornement* était brodé en perles. On peut estimer l'importance que ce Monarque attacha à ce service, par le prix de la broderie, puisque ces mêmes perles furent vendues, il y a quelques années, une somme de 32,000 liv. *(Détails histor. sur Paris.)*

ORNIÈRE. — Trace profonde que les roues des voitures laissent sur les lieux où elles passent :

Que la bise et la grêle, et la foudre et l'orage,
Te suivent pas à pas pendant tout ton voyage !
Puisse le tendre amour, comme il a fait ici,
Te bercer, te berner de la bonne manière !
Puisse-tu chaque nuit, crotté, mouillé, transi,
Au lieu d'un cabaret giter dans une *ornière*.

(La Chaussée, *dans l'Amour Castillan.*)

* Au milieu du 12.e siècle, on négligeait tellement encore la propreté des lieux, la salubrité de l'air, la santé, la vie des citoyens, que le Roi lui-même (Philippe Auguste) se trouva incommodé de l'odeur infect que répandait la fange

des eaux qui croupissaient dans les *ornières*. Gérard de Poissy mérita que son nom fut transmis à la postérité, pour avoir, le premier, légué une somme pour le pavage des rues de Paris, qui remédia à l'inconvénient des *ornières*. (*Détails historiques sur Paris.*)

ORPHÉE. — Aux doux accords de la lyre d'*Orphée*, les arbres et les rochers quittaient leur place, les fleuves suspendaient leurs cours, les bêtes féroces venaient en foule pour l'entendre. Pluton, Proserpine, et toutes les divinités infernales s'adoucirent quand, descendu aux enfers pour redemander sa femme, il eut fait entendre ses sons mélodieux. *Orphée* est devenu un terme générique pour désigner un virtuose en harmonie.

Aux siècles des Midas on ne voit point d'*Orphée*.
(*Voltaire.*)

ORPHELIN, ORPHELINE.

Sans Dieu le monde est *orphelin*.

* Le véritable *orphelin*, dit une maxime turque, n'est pas celui auquel la mort a enlevé ses parens; c'est celui qui n'a ni science, ni éducation.

— Lorsque Louis XV mourut, Louis XVI ordonna l'exil de Madame du Barry; ce qui fit dire à Mademoiselle Arnoux, de l'Opéra, s'adressant à ses compagnes: Nous voilà *orphelines* de père et de mère. *(Mémoires Secrets.)*

* En 1770, Joseph II alla, sans y être attendu, chez un pauvre officier, père d'une nombreuse famille. Il le trouva à table avec dix de ses enfans, et un *orphelin* dont il s'était encore chargé, malgré son indigence. L'Empereur, frappé de ce spectacle, dit à l'officier : Je savais que vous aviez dix enfans; mais quel est ce onzième? C'est, lui répondit le père, un pauvre *orphelin* que j'ai trouvé exposé sur la porte de ma maison. L'Empereur, attendri jusqu'aux larmes, lui dit : Je veux que tous ces enfans soient mes pensionnaires, et que vous continuiez de leur donner des exemples de vertu et d'honneur; je paierai pour chacun 200 florins par an; faites-vous payer dès demain chez mon trésorier le premier quartier de ces pensions. J'aurai soin de votre aîné *qui est lieutenant.* (*Annales de M.* Thérèse.)

ORTEIL. — Ce mot, qui signifie le gros doigt du pied, est une corruption d'*arteil*, qui avait autrefois la même signification, et qui vient d'*articulus*. Je pardonne aux anciens, dit M. Cullen, d'avoir avancé que Pyrrhus avait la vertu de guérir les hypocondriaques, en les touchant uniquement avec le gros *orteil* de son pied droit. Mais je ne puis, sans étonnement, voir de nos jours, des hommes éclairés ajouter foi à ceux qui prétendent que l'extrémité de leur doigt jouit d'une vertu semblable qu'ils peuvent communiquer à d'autres corps.

(*Journal de Paris*, 1786.)

ORTHODOXIE, ORTHODOXE. — Qui est conforme à la saine doctrine.

Trop souvent l'*orthodoxe*, aveugle en sa fureur,
.....
Oublia la douceur aux Chrétiens commandée.

(*Boileau.*)

ORTHOGRAPHE, ORTHOGRAPHIER. — Varillas déshérita un de ses neveux, parce qu'il ne savait pas l'*orthographe*.

* Un noble ignorant disait qu'il n'ai-

mait pas la pédanterie dans l'*orthographe*, que pour lui il *orthographiait* en gentilhomme, et non en académicien.

* Le Maréchal Duc de Richelieu était de l'Académie française, et ne savait pas un mot d'*orthographe*. Dans le discours même qu'il fit pour sa réception, et qu'on conserve encore manuscrit, il écrit *reigne*, pour règne; *seint*, pour sein; *flambau*, pour flambeau; *dérangassent*, pour dérangeassent; *court*, pour cour; *rendus*, pour rendu; *accez*, pour accès; *pront*, pour prompt; *pris*, pour prix; *crétien*, pour chrétien; *antier*, pour entier, etc. Au moins il avait composé ce discours.

(*Vie privée de* Richelieu.)

* Linguet a reproché à l'Abbé Dubos, Secrétaire perpétuel de l'Académie française, de n'avoir pas su l'*orthographe*.

* Un jeune homme se vantait de savoir parler plusieurs langues, et il ne savait nullement écrire la sienne. Il écrivait *c'est tailleur*, pour c'est ailleurs; *c'est en vin*, pour c'est en vain; *les 5oo de nature*, pour les cinq sens de nature; *saints sans diables*, pour cinq cents diables; *saint cérité*, *saint jours*, *saint*

gulier, saint huron, saint foin, pour sincérité, cinq jours, singulier, ceinturon, sainfoin. Il reçut un jour le distique suivant :

De votre *saint huron* si vous avez besoin,
A sa place aujourd'hui servez-vous de *saint foin.*

Il se fâcha, et répondit très-sèchement à l'auteur :

Vous m'envoyez, monsieur, un bien *saut* par agraffe,
En vous *mokant* des *jeans* et de leur *or taugraffe.*

Il reçut de nouveau, au lieu d'un distique, un quatrain ainsi conçu :

Bien des *jeans* ont connu dans maint et maint climat
L'or moulu, l'or filé, l'or en œuvre, et l'or mat;
Mait est-il quelqu'endroit connu d'un géographe,
Où l'on puisse trouver votre bel *or taugraffe.?*
(Testament de Jerôme Sharp.)

* L'Abbé Dangeau disait, en parlant de ses maîtresses : Je renvoie leurs lettres quand elles sont mal *orthographiées ;* à la troisième qu'elles m'envoient ainsi, je les renvoie elles-mêmes. (*Amanach Littéraire,* 1791.)

* L'on avait affiché Idoménée par un

Y. Mademoiselle Clairon se plaignit, de la part de l'auteur, de cette faute d'*orthographe.* Elle mande l'imprimeur, et le fait venir à la barre de sa cour, à l'assemblée des comédiens. L'imprimeur s'excuse en lui disant que c'est le semainier qui lui a dit d'imprimer *Ydoménée* par un Y. Cela est impossible, reprend-elle avec dignité; il n'y a point de comédien parmi nous qui ne sache *orthographer.* Ce n'est pas assez, Madame, répliqua malignement l'imprimeur, il faudrait encore qu'ils sussent *ortographier.*

(Étrennes de Thalie, 1786.)

* Vos goûts changent comme vos cœurs ;
Tantôt, astronomes superbes,
Des cieux vous sondez les hauteurs,
Tantôt vous jouez des proverbes,
Tantôt vous avez des vapeurs.
Une sorte de sympathie
Vous fait aimer les papillons ;
Dans le cabinet des Buffons,
Auprès d'une belle momie,
Vous les rangez par bataillons.
Le matin, sous votre cornette,
Vous traitez de malheurs en l'air,
Tous ceux dont l'homme s'inquiète ;
Vous plaisantez sur la comète,

Et vous avez peur d'un éclair.
Poëte, Orateur, Géographe,
Homère, Descartes, Platon,
Vous lisez tout jusqu'à Newton,
Et vous ignorez.... l'*orthographe.*

ORTIE. — (Plante sauvage.)

..... L'*ortie* aux dards brûlans
Pullule et couvre tout de son ombre funeste.
(Castel, *Poëme des Plantes.*)

— On connaît la douleur que cause la piquure de l'*ortie;* on ignore les services et l'utilité de cette plante. L'écorce de l'*ortie* dioïque sert, comme le chanvre, à la fabrication de la toile, et fournit la matière des cordes solides et durables. Les jeunes feuilles d'*orties* se mangent comme l'épinard. Le suc des *orties* arrête les hémorragies et le crachement de sang. La graine et la fleur de cette espèce, ainsi que celles de l'*ortie-grièche*, infusées dans du vin jusqu'à la dose d'un gros, sont un fébrifuge aussi bon que le quinquina. Enfin, l'*ortie* est un excellent préservatif contre l'air mal sain des habitations marécageuses. (*Ibid.*)

* On demande quelle est la plante que les aveugles connaissent le mieux? — Ce

sont les *orties*, parce que s'ils ne les voient pas, ils les sentent.

ORTOLAN. — Oiseau de passage, un peu plus gros que l'alouette, et qui se rencontre particulièrement dans les pays chauds, depuis le 15 d'avril jusqu'à la fin d'août. Son cri est zi-zi. Sa chair est si tendre, si délicate, et d'un goût si exquis, que non-seulement il est beaucoup recherché des gens de bonne table, mais même que son nom a passé en proverbe pour signifier un manger exquis :

Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
Semblait d'*ortolans* seuls et de bisques nourrie ?
(Boileau.)

ORVIÉTAN. — Tout le monde connaît, en France, l'*orviétan*. Il y a des gens qui se sont imaginé que cette espèce de remède, qu'on regarde comme un contre-poison, s'appelait *orviétan*, parce qu'il se faisait à *Orviette*, province située dans le patrimoine de Saint-Pierre. C'est une erreur. L'*Orviette* tire son nom de celui d'un charlatan qui vint en France au commencement du 17.e siècle, et qui étant d'*Orviette*, se faisait appeler *L'ORVIÉTAN*.

OS, OSSEMENS. — Un noble Athénien, voyant Diogène dans le cimetière commun, lui demande ce qu'il y fait. — Je cherche les *os* de votre père parmi ceux du peuple; mais tout est ici tellement confondu, que je ne puis les distinguer. *(Maximes de l'honn. Homme.)*

— Mademoiselle Guimard était d'une maigreur extrême. Elle n'avait, pour me servir de l'expression commune, que la peau et les *os*. Elle figurait un jour un pas de trois avec Vestris et d'Auberval; Voilà, dit Mademoiselle Arnoux, deux chiens qui se disputent un *os*.

* Les *os* sont pour les absens; en latin: *tardè venientibus ossa*. — Les anciens avaient coutume de se mettre à table à l'heure indiquée aux conviés, sans attendre ceux qui n'étaient pas arrivés. On n'admettait ceux qui arrivaient plus tard, qu'après leur avoir fait faire le tour de la table, et en leur rappelant le proverbe: *Tardè venientibus ossa*. La politesse aujourd'hui consiste à attendre. L'impolitesse autrefois consistait à se faire attendre. (*Matinées Sénonoises.*)

* Cléopâtre étant accouchée d'un fils,

tout l'Empire d'Egypte, dont elle était Reine, en témoigna une grande joie. La Syrie se distingua, entre toutes les provinces, par l'empressement qu'elle mit pour aller féliciter le Roi et la Reine. Joseph, qui en était Gouverneur, étant trop âgé pour se transporter à Alexandrie, y envoya son fils le plus jeune. Le Roi et la Reine le reçurent très-favorablement, et le firent manger à leur table. Dans un de ces repas, les convives, qui le méprisaient comme un jeune homme sans esprit et sans expérience, mirent devant lui, par une assez fade plaisanterie, tous les *os* des viandes qu'ils avaient mangées. Le Roi, qui s'en aperçut, lui demanda pourquoi il y avait tant d'*os* devant lui, tandis que les autres n'en avaient aucun sur leurs assiettes? C'est, dit-il, Sire, que les chiens mangent tout jusqu'aux *os*, et que les hommes ne mangent que la viande. *(Histoire ancienne.)*

* Antoine de Palerme, ou le Panormitain qui, né d'une famille distinguée à Palerme, se distingua également dans la poésie, l'éloquence, et la jurisprudence, fut envoyé par Alphonse d'Ar-

ragon, Roi de Naples, en ambassade à Venise, pour obtenir des Vénitiens l'*os* du bras de Tite-Live. Antoine l'obtint en effet, le remit à son Souverain ; et aussi jaloux de posséder un exemplaire de l'historien de Rome, qu'Alphonse l'avait été de posséder l'*os* de son bras, il vendit une de ses terres pour s'en procurer un, copié par le Poge. (*Voyez* MANUSCRIT.)

* Clément VII, après avoit fait faire au Tasse, mort en 1595, des obsèques dignes de celui qui en était l'objet, et de celui qui les commandait, proposa un prix destiné à celui qui composerait la meilleure épitaphe à la gloire du Poëte. On en présenta plusieurs. Les juges étaient embarrassés du choix. Un très-jeune homme paraît, et offre cette inscription: *Les os du* TASSE. Le prix lui fut adjugé sur-le-champ. (Goujet, *Bibliot. franç.*)

* Trois libertins, au retour d'une partie de débauche, passent près d'un cimetière, y entrent, et après avoir plaisanté de différentes manières les morts qui l'habitaient, s'avisent de donner un concert à un tas d'*ossemens*, jetés à l'une de

ses extrémités. Ils n'ont pas plutôt commencé leur affreuse sérénade, qu'un cri part du fond du reliquaire ; tous les *ossemens* qu'ils renferment se meuvent, s'entrechoquent avec bruit, semblent se réunir, et se ranimer pour punir les audacieux qui bravent ainsi l'empire de la mort. Les concertans sont tellement effrayés, que deux d'entre eux tombent morts à l'instant, et l'autre, à demi-mort, reste long-tems sans connaissance. On se doute bien que cet événement fut très-propice pour le salut de l'âme du survivant ; il se fit hermite. Il faut dire maintenant le secret de l'aventure. Un misérable mendiant s'était réfugié près de ce monceau d'*ossemens*, pour y passer la nuit, et cette musique inattendue lui avait fait une telle peur en le réveillant en sursaut, qu'en voulant s'enfuir, il avait fait écrouler la pyramide fatale. (*Corresp. littér. et secr.* 1777.)

* Les ouvriers démolisseurs de la Bastille ayant trouvé, en 1790, un squelette parfaitement conservé qu'ils faisaient voir, ainsi que quantité d'*ossemens* épars çà et là, le Comte de Mirabeau, qui se

trouvait présent avec plusieurs autres députés, s'écria avec son énergie ordinaire: Pourquoi ces gueux de Ministres ne mangeaient-ils pas les *os*? (*Révolut. de Paris*, N.° 40.)

* Au mois de floréal de l'an X, le chimiste Cadet Devaux, connu par des mémoires importans, fit lecture à l'Institut d'un travail précieux sur la manière d'employer les *os* pilés et bouillis, pour faire, avec une livre d'*os*, vingt bouillons préférables à ceux que l'on fait avec de la viande. Jusqu'à ce jour, les uns ont tourné en plaisanterie l'invention des bouillons d'*os*; les autres l'ont regardée comme une découverte précieuse pour l'humanité. —Si ce secret eut été connu du tems de la ligue, on en eut pu tirer plus d'avantage que de celui que proposa l'Ambassadeur d'Espagne, qui donna le conseil de faire du pain avec des *os* de morts, ce qui fut exécuté....

Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture;
Des morts épouvantés les *ossemens* poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
(*Henriade.*)

—Cet expédient ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi, dit Voltaire, on remarqua l'étrange faiblesse de l'imagination humaine. Ces assiégés n'auraient pas osé manger la chair de leurs compatriotes qui venaient d'être tués, mais ils en mangeaient les *os*.

OSCILLER, OSCILLATION. — Du latin *oscillare :* se dit d'un mouvement d'allée et de venue, tel que celui du pendule, ou balancier d'une horloge. Ce n'est que depuis assez peu de tems que l'on a fait le mot *osciller*, quoique de tout tems le mot *oscillation* ait été connu dans la mécanique. On attribue un mouvement d'*oscillation* à toutes les fibres du corps humain, au moyen duquel elles broyent, atténuent les liquides, et accélèrent leur circulation. (*Diction. de l'Académie.*)

OSEILLE. — Plante potagère.

Pour remplacer du buis la stérile parure,
L'*oseille* vous fournit sa féconde verdure.
(Leblanc, *Poëme du Potager.*)

OSER.

Lâche ! tu m'*ose* aimer ! et tu n'*oses* mourir !
(*Æmilie à Maxime dans Cinna.*)

* Lorsque l'autorité passe l'obéissance,
Les Rois peuvent douter de leur toute-puissance :
Qui la hazarde alors n'en sait pas bien user,
Et qui veut tout pouvoir, ne doit pas tout *oser*.
(Corneille.)

* Il y a lieu de croire que, dans le tems que Henri III méditait de se défaire du Duc de Guise par un lâche assassinat, le Duc de Guise machinait de détrôner Henri par la plus audacieuse comme la plus criminelle trahison. Henri prévint son sujet. Guise ne croyait pas le Roi capable de tant de dissimulation et de fermeté. Quelques jours avant sa mort, ayant trouvé sous sa serviette un billet avec ces mots : On veut vous ôter la vie; il demanda une plume, et écrivit au bas: On n'*oserait*. Il jeta le billet sous la table, et le laissa lire à qui voulut.

* Un confesseur dit à Glycère :
Expliquez-vous plus clairement.
— Je n'*ose* pas, répond-elle ; — Comment ?
Vous avez bien *osé* le faire ? —
Je n'en disconviens pas, mon Père,
Mais le cas est bien différent.

* *Oser :* c'est toute la politique de la révolution. (Saint-Just, *à la tribune des Jacobins.*)

OSIER. — Un bouclier plus haut que large, ouvrage de simple *osier*, mais dont la perte entraînait après soi le déshonneur et l'infamie, composait la partie la plus brillante de l'armure de nos ancêtres. (Velly, *Discours prélim. sur l'Histoire de France.*)

* Vous qui loin des faux biens que méprise le sage,
Cultivez de vos mains un modique héritage,
Hâtez-vous de venir, avec l'*osier* pliant,
Attacher à vos murs l'arbrisseau chancelant.

(Castel, *Poëme des Plantes.*)

OSSELETS. — Le jeu d'*osselets* était fort en vogue parmi les enfans des Grecs. C'est pour cela que Phraates, Roi des Parthes, envoya des *osselets* d'or à Démétrius, Roi de Syrie, pour lui reprocher sa légèreté. (*Histoire de l'Acad. des Belles-Lettres.*)

* Héraclite, comme on sait, pleurait sans cesse de la folie des hommes. Les Éphésiens le voyant jouer aux *osselets* avec des enfans, il leur répondit : J'aime mieux jouer aux *osselets* avec des enfans, que de m'occuper de vos affaires. (*Nouv. Dictionnaire historique.*)

* Lysander, Général de la flotte Lacédémonienne, avait pour maxime favorite qu'on devait tromper les enfans avec des *osselets*, et les hommes avec des parjures. (*Voyage du jeune Anacharsis.*)

* L'essentiel, disait un grand Roi, est d'être heureux, le fut-on en jouant aux *osselets*.

OSTENSIBLE. — Du latin *ostendere*, montrer. — Ce mot emporte avec lui l'idée de la politique ou du mensonge, ce qui est à peu près la même chose. On donne à quelqu'un une lettre, une instruction *ostensible*, c'est-à-dire qu'on peut montrer; mais cette lettre, cette instruction suppose toujours une contre-lettre, une contre-instruction qui peut quelquefois contenir le contraire de la pièce ostensible.

OSTENTATION. — La majesté de l'Empire, disait l'Empereur Alexandre Sévère, se soutient par la vertu, bien mieux que par une vaine *ostentation* de ses richesses.

Estimez un chacun dans sa profession,
Et ne critiquez point par *ostentation*.
(*Max. de la sagesse humaine.*)

* Il y a deux sortes d'*ostentations*, dit Fontenelle, une *ostentation* qui se montre en faisant étalage d'un rien, et une *ostentation* qui se cache en faisant mystère de tout.

OSTRACISME. — Ce mot, qui vient du grec, signifie écaille ou coquille. Le plus grand nombre des savans prétendent que les Athéniens écrivaient le nom de celui qu'ils voulaient envoyer en exil sur une coquille ou sur un morceau de terre cuite, fait en forme de coquille. (*Voy.* COQUILLE.)

— Athènes n'était pas la seule ville où l'*ostracisme* était en usage ; il fut adopté par toutes celles dont le gouvernement était démocratique. Syracuse le connut aussi sous le nom de *pétalisme* (feuille d'olivier), parce qu'on écrivait le nom de celui qu'on voulait bannir, sur une feuille d'olivier.

— Thémistocle, Général des Athéniens, voulant écarter Aristide qui, avec moins de qualités brillantes, avait plus de vertus que lui, et qui, avec moins de droit à l'admiration de ses concitoyens, en avait plus à leur respect, l'attaqua par

le côté même qui lui avait valu l'estime et la vénération de tous les Grecs, la probité et la justice. Il lui fit un crime de pacifier les différens des citoyens. Il prétendit que c'était empiéter sur les droits des tribunaux ; que c'était les avilir, dépouiller peu à peu les Magistrats de leur autorité, pour l'attirer toute entière à lui, et usurper les droits de la souveraineté. Il n'en fallut pas davantage auprès d'un peuple ingrat et léger. Aristide fut condamné au ban de l'*ostracisme*, et Thémistocle, débarrassé de ce rival, demeura maître du gouvernement. Son triomphe ne fut pas de longue durée ; il devint à son tour l'objet de l'envie et de la haine publiques. Ses ennemis firent peser sur sa tête le poids de l'*ostracisme*, comme il l'avait fait peser sur celle d'Aristide. Thémistocle se retira en Asie. Artaxercès Longue-Main, qui eut dû être son plus cruel ennemi, si le mérite n'avait des droits sur tous les cœurs, lui offrit un asile. Ce Prince lui donna le gouvernement de la Magnésie. La guerre s'étant élevée entre les Perses et les Grecs, le Roi voulut le charger du commandement général de ses armées ; mais le généreux

Athénien refusa constamment de porter les armes contre son ingrate patrie, et pour ne pas se rendre plus long-tems coupable d'un refus envers Artaxercès, son bienfaiteur, il se donna la mort.

OSTROGOT. — C'est le nom qu'on a donné aux Gots qui habitaient les parties orientales de leur pays. Ce mot a passé en proverbe dans la langue. C'est un *ostrogot ;* vous n'êtes qu'un *ostrogot*, c'est-à-dire un grossier, ignorant des usages, des coutumes, des bienséances, tel que pourrait le faire un barbare venant de pays fort éloignés. (*Voyez* OTAGE.)

OTAGE. — Après le supplice du frère Guignard, qui fut pendu, et le bannissement de tous les Jésuites hors du Royaume, sous Henri IV, ils ne furent rappelés qu'à condition qu'un d'entre eux demeurerait toujours à la Cour comme en *ôtage* pour répondre des autres. Ce fut le père Coton qui y entra le premier en cette qualité. Henri IV crut qu'en prenant pour son Confesseur un homme qui était en *ôtage*, il n'en ferait que mieux sa cour au Pape qu'il voulait se rendre favorable. Ainsi commença le pouvoir,

j'ai presque dit le ministère, des Jésuites à la Cour. (*Fastes de Louis XV.*)

* Une loi, la plus bizarre, la plus ridicule, la plus barbare, la plus digne enfin des Ostrogots, fut la loi des *ôtages*, rendue en l'an VII. Par cette loi la naissance ou la richesse devenait responsable des crimes commis par un scélérat obscur. Un tel régime allait devenir plus exécrable que celui de 1793, si une main protectrice ne fut venu délivrer la France du joug odieux sous lequel elle gémissait.

ÔTER. — Le proverbe espagnol dit : Celui à qui vous donnez, l'écrit sur le sable, et celui à qui vous *ôtez*, l'écrit sur l'acier.

* *Otez* d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est *ôté*. (*La Fontaine.*)

Quelqu'un proposait au Tasse de se venger d'un homme qui lui avait rendu plusieurs mauvais offices. Je ne veux, dit ce Poëte aimable, lui *ôter* ni ses biens, ni sa vie, ni son honneur; je voudrais seulement lui *ôter* sa mauvaise volonté.

Un financier qui pensait que l'argent

Au-delà payait le talent,
Demande à certain Peintre un tableau de bataille.
Somme de cent louis est le prix convenu.
Tableau fini, livré, revu :
Je n'en ai pas un qui le vaille,
Dit le fils de Plutus ; toutefois cent louis
C'est beaucoup ! quatre-vingts est un honnête prix.
Le peintre, à ce propos, sans le moindre reproche,
Tire tranquillement un couteau de sa poche :
Que chacun ait le sien, c'est justice, je crois ;
Or, pour les vingt louis, monsieur, qui me font faute,
Décidez-vous, et montrez-moi
Où vous souhaitez que j'en *ôte*. (*Guichard.*)

* Pendant la campagne de Flandre que fit Louis XIV en personne, un gendarme, emporté par un cheval impétueux que le bruit et le carnage animaient, heurta rudement ce Prince. Le Roi, dans le premier mouvement, lève sa canne. Sire, dit le gendarme, en lui présentant son pistolet par le pommeau, vous venez de m'*ôter* l'honneur, *ôtez*-moi la vie. Le Monarque, plus puni que le militaire, sentit sa colère se calmer tout-à-coup, et faire place à l'estime que lui inspirait une si noble fierté. Il n'oublia jamais le gendarme, et cette espèce d'affront fut le principe de sa fortune militaire. (*An. lit.*)

Un père croyant, à huit ans,
Voir sa fille déjà coquette,
Veut la sonder. Il prend son tems :
Dis-moi, Suzon, ne fais pas la muette ;
Tu voudrais bien, je crois, avoir dix ans de plus ?
Oui, papa, mais que sont ces désirs superflus ?
Très-difficilement à son gré tout s'arrange ;
C'est en vous les *ôtant* que je voudrais l'échange.
(*Chapin.*)

* Un homme d'esprit a dit que toute la Révolution était dans ce seul mot : *ôtes*-toi de là que je m'y mette.

OU. — Conjonction alternative.

* « *Ou* je mourrai, *ou* je vous ôterai l'Empire et la vie. » Ce n'était pas ainsi que les Apôtres écrivaient aux premiers Empereurs de Rome ; mais c'est ainsi que l'orgueilleux Grégoire VII écrivait à l'Empereur Henri IV. (Saint-Foix, *Ess. hist.*)

* Un Acteur avait à prononcer ces vers qui commencent le troisième acte de la tragédie de Cinna :

Prends un siége, Cinna, prends, et sur toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose.

Perdant la mémoire, il répéta plusieurs fois :

Prends un siége, Cinna.....

Un plaisant du parterre le voyant ainsi embarrassé, acheva le vers en criant :

Ou mets ton cu par terre.

OÙ. — (Adverbe de lieu.) — Regnard a défini la Cour un lieu de fracas.

Où l'envie a choisi sa demeure ordinaire ;
Où l'on ne fait jamais ce que l'on voudrait faire ;
Où l'humeur se contraint, *où* le cœur se dément ;
Où tout le savoir faire est un rafinement ;
Où les grands, les petits sont, d'une ardeur commune,
Attelés jour et nuit au char de la Fortune.

Epitaphe de Piron, par lui-même.

J'achève ici bas ma route,
C'était un vrai casse-cou ;
J'y vis clair, je n'y vois goutte ;
J'y fus sage, j'y fus fou :
A la fin j'arrive au trou
Que n'échappe fou ni sage,
Pour aller je ne sais *où*.
Adieu, Piron, bon voyage.

* Quelque tems après le traité de Lyon, en 1701, Crillon, à qui le métier de courtisan oisif ne convenait point, se retira à Avignon, et se mit à servir Dieu avec la même vivacité qu'il avait servi son Prince.

Un jour qu'il entendait prêcher la passion, il se leva brusquement au milieu du récit, que faisait le prédicateur, de la flagellation du divin Sauveur et de la rage de ses bourreaux, et portant la main sur son épée il s'écria : *Où* étais-tu, Crillon ?
(Dict. des hom. illust.)

* Toutes les augustes maisons
Des Princes les plus adorables,
Sont autant de belles prisons
Où sont d'illustres misérables.
C'est *où* les plus hauts élevés
Dorment avec moins d'assurance ;
C'est *où* les prudens achevés
Sont les jouets de l'espérance.
C'est *où* l'on est payé de veut,
C'est *où* l'on rebute les sages ;
C'est *où* l'on trouve bien souvent
Plus de masques que de visages. *(Meinard.)*

* M. de Châteauneuf, à l'âge de neuf ans, fut présenté à un Evêque, qui lui dit : Mon petit ami, dites-moi *où* est Dieu et je vous donnerai une orange. Monseigneur, répondit le jeune enfant, dites-moi *où* il n'est pas, et je vous en donnerai deux. (*Journal de Paris*, 1787.)

OUAILLE. — (Brebis.)

..... Un pasteur
Ne peut trop bien ses *ouailles* connaître.
(La Fontaine.)

* C'est justement des maris qu'on se raille.
Pauvres gens qui n'ont pas l'esprit
De garder du loup leur *ouaille !*
Un berger en a cent ; des hommes ne sauront
Garder la seule qu'ils auront. *(Le même.)*

OUATE, OUATER. — Mettre de la soie effilée ou du coton soyeux entre deux étoffes. — Beaucoup de femmes prononçent *ouète* et *ouèter ;* c'est une faute. Madame de Sévigné se plaignant du froid qu'il faisait encore à la fin de juin, en 1680, écrivait à sa fille : « Cette furie, à la Saint-Jean, ne saurait durer longtems. En attendant, j'allume du feu tous les soirs et je mets ma robe de chambre *ouatée.* Voilà les grandes nouvelles de nos bois ; je suis tentée de les faire mettre dans le Mercure galant.

OUBLIER, OUBLI, OUBLIETTES.

Je cherche en écrivant l'*oubli* de mes malheurs.
Carminibus quæro miserarum OBLIVIA *rerum.*
(Ovide.)

* Une retraite heureuse amène au fond des cœurs
L'*oubli* des ennemis, et l'*oubli* des malheurs.
(Voltaire, *dans Olympie.*)

* Un bien qu'on n'attend plus facilement s'*oublie.*
(Chénier, *dans Fénélon.*)

* Quelqu'un félicitait Fontenelle sur son grand âge. Ne parlez pas si haut, reprit-il, la mort m'a *oublié* sur son chemin ; vous la feriez penser à moi.

* Damon pleure sur ses ouvrages
En pénitent des plus touchés :
Apprenez à devenir sages,
Petits écrivains débauchés !
Pour nous qu'il a si bien prêchés,
Prions tous que dans l'autre vie,
Dieu veuille *oublier* ses péchés,
Comme en ce monde on les *oublie*, (*Piron.*)

* Le Chevalier de Grammont, étant en Angleterre, fit une cour très-assidue à mademoiselle Hamilton, qui était une des personnes les plus accomplies de son tems. Le Chevalier fit plus ; il s'engagea d'épouser cette Demoiselle : mais soit inconstance, soit qu'il voulut différer pour quelque raison, il partit de Londres sans remplir sa promesse. M. Hamilton, frère de la jeune personne, sensible à cet af-

front, court aussitôt après le Chevalier dans le dessein de se battre ou de le forcer à épouser sa sœur. Il atteint le Chevalier à Douvres, et du plus loin qu'il l'aperçoit, il lui crie : Comte de Grammont, n'avez-vous rien *oublié* à Londres ? Le Chevalier, qui pénètre le dessein de Milord, réplique en l'abordant : Oui, Monsieur, j'ai *oublié* d'épouser votre sœur ; et je retourne à Londres avec vous pour faire ce mariage. — Cette aventure a, dit-on, donné lieu à la comédie de Molière, intitulée : Le Mariage forcé. (*Alm. littéraire*, 1778.)

* Trahi par une maîtresse infidèle, Regnier Desmarais lui adressa les vers suivans :

Ne craignez point que votre humeur légère,
Dans ma colère
Me fasse rien publier.
Heureux, je ne sais que me taire,
Trahi, je ne sais qu'*oublier*.

* On parlait, en présence de Milord Bolinbroëk, de l'avarice du Duc de Marlboroug ; on le prenait à témoin des traits que l'on citait à ce sujet. Les bonnes qualités du Duc, reprit Milord, m'ont fait

oublier qu'il eut des défauts. (*Maximes de l'honnête homme.*)

* On cite plusieurs Ecrivains, entr'autres, chez les anciens, Corvinus Messala, en Italie; Georges de Trébisonde, en Grèce, et chez nous le père Thomassin, qui *oublièrent* non-seulement ce qu'ils avaient écrit, mais même qu'ils eussent écrit. Corvinus Messala avait *oublié* jusqu'à son nom. Sleidan, l'une des colonnes de la Religion réformée, eut la mémoire si épuisée à la fin de sa vie, qu'il avait *oublié* jusqu'aux noms de sa femme, de ses trois filles, et jusqu'au sien propre. (*Dict. historiq. d'éducation.*)

* Après l'expulsion de MM. de Brienne et Lamoignon, en 1788, M. de Calonne s'étant avisé de dire à Londres : Voilà deux grands coquins hors du Ministère. Deux grands coquins, lui répondit quelqu'un de la compagnie; ah! M. de Calonne, un peu plus d'indulgence; vous vous *oubliez*.

* Lorsque les Commissaires du Châtelet vinrent prendre la déposition de la Reine sur les attentats commis contre sa personne royale, les 5 et 6 octobre 1789,

cette Princesse répondit : j'ai tout vu, tout entendu, et tout su ; mais j'ai tout *oublié*. (*Histoire des Jacobins.*)

Oubliettes. — C'était le nom qu'on donnait à certaines prisons, d'où l'on ne devait plus sortir dès qu'on y était entré, et à certains supplices qu'on faisait subir aux malheureux dont on voulait se défaire, sans donner aucune publicité à leur mort. On prétend que le supplice des *oubliettes* consistait dans un jeu de lames tranchantes qui, en un instant, coupait les victimes par morceaux. — Le château de Blois renfermait, dit-on, des *oubliettes*, dont on montre encore l'emplacement.

— Le Cardinal de Richelieu avait à Bagneux une maison qui a retenu le nom des *oubliettes*, et qui fut achetée vers le milieu du dernier siècle par un nommé Toinart, dans l'espoir qu'en la fouillant, il y trouverait de quoi se dédommager du prix. Il trouva effectivement un puits dont l'ouverture était bouchée, dans lequel étaient les ossemens de plus de quarante cadavres, avec les débris de leurs vêtemens, montres, bijoux, argent, etc. Le

Cardinal, qui avait pour habitude de tout sacrifier à son ambition, se défaisait des gens qu'il n'osait ou ne pouvait attaquer publiquement, en les comblant de caresses et de marques d'amitié. La dernière preuve était de les faire sortir par un escalier dérobé, au milieu duquel était une bascule, que ce Ministre avait la bonté de lâcher lui-même; l'on tombait alors dans un puits qui avait au moins cent pieds de profondeur. Les premiers qui l'essayèrent furent ceux qui l'avaient creusé. (*Le Colp.*)

OUBLIES, OUBLIEUR, OUBLIEUX. — On appelle *oublies*, une sorte de pâtisserie légère, cuite entre deux fers, et faite en forme de cornets. Les *oublies* étaient connues des Grecs, qui les nommaient *obelias*. Lorsqu'en 1270, on donna des statuts aux pâtissiers, ce fut sous la qualité d'*oublayeurs* (faiseurs d'*oublies*) qu'ils les reçurent et non sous celle de pâtissiers. — Plusieurs Ecrivains prétendent que l'origine des *oublies* est sacrée, et qu'elle nous vient de l'usage des pains que l'on consacre à l'Eglise, pour en faire des hosties. On en servait à certains jours de l'année dans quelques Eglises, aux Cha-

noines et aux Clercs; ce qui les fit appeler *oblati*, d'où nous avons fait *oublies*. Les *oublies* ont été quelquefois une redevance de fiefs, connue sous le nom de droit d'*oubliage* ou droit d'*oublies*. Nos Rois l'exigèrent comme les autres Seigneurs. Par la suite ce genre de pâtisserie, pour les redevances, se consolida tellement qu'il fut converti en gâteaux, connus quelque tems sous le nom d'*oubliaux*. — Comme la coutume des bourgeois de ce tems était de souper de très-bonne heure, les *oublieux* se répandaient, le soir, dans les rues de Paris et allaient dans chaque maison offrir des *oublies* pour dessert; ce qui donna lieu à plusieurs abus. Sous le prétexte de tirer les *oublies* au sort, on jouait des jeux de hasard qui occasionnaient des pertes considérables. Sous l'accoutrement et le nom d'*oublieux* s'introduisaient dans les maisons, des escrocs, des filoux, des voleurs, et jusqu'à des meurtriers. Cartouche avait dans sa troupe un grand nombre d'*oublieux*, ou qui se disaient tels. La police défendit enfin aux *oublieux* de s'introduire de nuit dans les maisons. Ils disparurent insensiblement, et aux mar-

chands d'*oublies* succédèrent les marchandes de plaisirs. (*Vie privée des Fr.*)

OUF. — Interjection qui exprime l'étouffement et l'oppression.

J'étouffe ; ouf, ouf ; la peur m'empêche de parler.
(*Regnard.*)

OUI. — Particule affirmative.

Quand on a prononcé ce malheureux *oui*,
Le plaisir de l'amour est tout évanoui. (*Boileau.*)

* Un jeune Anglais aimait fort une Demoiselle. Il désirait vivre toujours avec elle, mais il eut voulu ne pas s'engager dans les liens du mariage. Les parens lui signifient que hors l'Eglise point d'union. Il se laisse conduire à l'autel; mais au lieu de prononcer *oui*, il dit non. Cependant il n'en aimait pas moins ardemment, et n'était pas moins aimé. Dans une entrevue qu'il eut ensuite avec sa maîtresse, elle lui dit : C'est pour la dernière fois que je vous vois, si vous ne consentez à réparer l'affront que vous m'avez fait, en retournant à l'Eglise, en prononçant le *oui* solennel, et en me réservant le droit de prononcer à mon tour le *non* cruel, qui sorti de votre

bouche, m'a compromise et déshonorée. L'amant y consent. Interrogé par le ministre s'il prend pour femme celle qui est ici présente, il répond *oui*. La Demoiselle, interrogée à son tour, répond.... *oui*. Surpris, mais admirant l'expédient ingénieux de son amie pour obtenir un serment sans lequel elle ne pouvait se donner à lui, il se rendit de bonne grâce, et les deux amans furent époux heureux. (*Passe-Tems agréable.*)

* Quand une fille a dit : *oui*, j'aime,
Un *oui* de plus ne doit rien lui coûter.

* D'où venez-vous donc, disait un jour Henri IV à d'Aubigné ? — *Oui*, Sire. — Comment *oui* ! Je demande d'où vous venez ? — *Oui*, Sire. — Êtes-vous fou ? — *Oui*, Sire. — Mais enfin ne voyez-vous pas que me parler ainsi... — Sire, je réponds toujours *oui*, parce que j'ai cru m'apercevoir que ce mot était le seul qui plût aux Rois, et qu'en disant toujours *oui* à ce qu'ils demandent, on ne risque pas d'encourir leur disgrâce. (*Tableau des Littérateurs francais.*)

* Denis-François Angran d'Alleray, ancien Lieutenant civil au Châtelet de

Paris, mourut sur l'échafaud en l'an IV. Il avait deux enfans émigrés; une lettre interceptée prouvait qu'il leur avait fait passer de l'argent. Il fut traduit au tribunal révolutionnaire. Sa réputation de vertu en imposait à ses juges. L'infâme Fouquier Tinville lui-même l'interrogeait de manière à l'inviter à nier le fait dont il était accusé. Mais il connaissait l'inflexible droiture du Lieutenant civil. Nous avons beau faire, dit-il à un des juges, vous verrez qu'il conviendra de tout. En effet, interrogé s'il n'a pas des enfans émigrés, Angran répond sans hésiter : *Oui.* — S'il ne leur a pas envoyé de l'argent? — *Oui.* — S'il ne connaît pas la loi qui défend de donner aucun secours aux émigrés? — *Oui;* mais je connais aussi une loi plus ancienne et plus sacrée, celle qui défend à un père de laisser mourir de faim ses enfans. Une telle réponse ne pouvait appeler que la mort. Le Magistrat la reçut avec le calme de Socrate. *(Publiciste, an IX.)*

OUIR, OUIE.

Par passe-tems un Cardinal *oyait*
Lire des vers de Psyché, tragédie,

Et les *oïant* pleurait et larmoyait,
Tant qu'eussiez dit que c'était maladie.
Quoi ! Monseigneur, à cette rapsodie,
Lui dit quelqu'un, tant nous semble touché,
Quand l'autre jour au martyre prêché
De Saint Laurent parûtes insensible ?
Ah, ah, dit-il, tu-dieu ! cette Psyché
Est de l'histoire et l'autre est de la Bible.

* Le verbe *ouir*, qui n'est presque plus en usage, se rencontre trois fois en un seul vers de Corneille, dans Polyeucte; et il y fait image :

Oyez, dit-il, ensuite, *oyez* peuple, *oyez* tous.

* Discourant à l'envi, deux gascons cheminaient :
Chacun parlait de soi ; la chose va s'en dire.
Peu jaloux d'être crus, pourvu qu'on les admire,
Fidèles à l'instinct, à coup sûr ils mentaient.
Mon *ouie* est, dit l'un, d'une finesse exquise :
— Moi, j'ai l'œil étonnant : regarde cette église :
J'aperçois une mouche au faîte du clocher.
Elle va, puis revient, s'arrête et bat de l'aîle.
Bon, dit l'autre, tu ris, et nous la donne belle ;
Si tu la vois, sandis, moi, je l'entends marcher.

OURAGAN. — Ce mot nous vient des Caraïbes, habitans des îles découvertes au 15.e siècle, par Christophe Colomb. Ces îles sont sujettes à être fort maltraitées par des tourbillons de vent impé-

tueux, que les habitans du pays appelaient *ouragan*. A force d'entendre parler des ravages occasionnés par les vents, nous nous sommes accoutumés à appeler de ce nom les furieux coups de vent que nous éprouvons aussi quelquefois en Europe. (*Mél. tir. d'une gr. biblioth.*)

Eh quoi ! pour une nuit d'orage,
Faut-il redouter le printems !
Est-il un seul jour sans nuage :
Un seul Été sans *ouragans ?*

OURDIR. — Disposer les fils pour faire la toile.

La Parque à filets d'or n'*ourdira* pas ma vie ;
Mais voit-on que mon somme en perde de son prix ?
Qu'il en soit moins profond, et moins plein de délices ?
(*La Fontaine.*)

— *Ourdir* se dit très-bien au figuré :

La ruse la mieux *ourdie*
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur. (*Le même.*)

* De grands péchés mes beaux jours sont *ourdis* ;
Et si jamais je vais en Paradis,
Je n'y serai qu'auprès de Magdeleine. (*Voltaire.*)

OURS. — Animal féroce, mais qui

s'apprivoise jusqu'à pouvoir être dressé à danser, et à faire divers tours. — On prétend qu'il n'est pas plus gros qu'une souris en naissant, qu'il naît sans forme distincte, et que sa mère l'*ours* lui en donne une à force de le lécher. De là peut-être le proverbe d'*ours* mal léché, en parlant d'un homme laid. M. de Buffon, auquel on peut s'en rapporter de préférence, dit que cette opinion des anciens est une erreur. Les *oursons* ne sont point informes en naissant; ils sont, au contraire, parfaitement formés dans le sein de leur mère, et si les fœtus ont paru informes au premier coup-d'œil, c'est que l'*ours* adulte, l'est lui-même par la masse, la grosseur, et la disproportion du corps et des membres. Or, qui ne sait que, dans toutes les espèces, le fœtus, ou le petit nouveau né, est plus disproportionné que l'animal adulte? (*Histoire Naturelle de Buffon.*)

* Ulysse, du lion court à l'*ours*: eh, mon frère!
Comme te voilà fait! je t'ai vu si joli!
Ah! vraiment nous y voici,
Reprit l'*ours* à sa manière.
Comme me voilà fait! comme doit être un *ours*.

Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je m'en rapporte aux yeux d'une *ourse* mes amours.
Te déplais-je, va-t-en, suis ta route, et me laisse:
Je vis libre et content, sans nul soin qui me presse,
Et te dis tout net et tout plat:
Je ne veux point changer d'état.

* Lorsque le chevalier de Forbin amena Jean-Bart à la Cour de France, les petits-maîtres de Versailles se dirent: Allons voir l'*ours* que le chevalier de Forbin a amené.

—On dit, en effet, d'un homme brusque, taciturne, ou peu sociable, que c'est un *ours;* comme on dit d'un homme qui parle beaucoup, et sans beaucoup de sens, que c'est un perroquet.

—L'illustre citoyen de Genève, passant par Amiens, fut voir M. Gresset. L'Académicien le questionna beaucoup, et mit tout en œuvre pour engager la conversation. Rousseau, qui ne voulait s'entretenir que de choses indifférentes, comme c'était sa coutume, lui dit: Monsieur Gresset, vous avez fait parler un

perroquet, mais vous ne ferez jamais parler un *ours* (1).

* Les citoyens de la ville de Berne, l'un des principaux cantons Suisses, étaient dans l'usage d'entretenir deux *ours*, mâle et femelle, aux dépens du public, et l'on avait formé le peuple à croire que s'il n'y avait plus d'*ours*, tout serait perdu. Il y a quelques années que les *ours*, alors en place, moururent. On fut quelque tems sans les remplacer, et durant cet intervalle, le peuple s'aperçut que la moisson venait, que la vendange mûrissait, que le soleil et la lune se couchaient et se levaient comme à l'ordinaire. Désabusé par cette expérience, il résolut de ne plus entretenir d'*ours*; car, dit-il, un *ours* est un animal vorace et dépensier, et nous étions encore obligés de lui arracher les griffes, pour qu'il ne déchirât pas les citoyens.

---

(1) Le philosophe faisait allusion au mot du poëte qui avait dit peu auparavant en parlant de lui : C'est dommage qu'un pareil philosophe soit un peu *ours*. (*Journal de Paris*, 1787.)

OUTIL. — Tous les meubles des Spartiates étaient de la plus grande simplicité, et il était défendu d'en avoir qui fussent travaillés avec d'autres *outils* que la scie ou la coignée.

* Notre esprit est un *outil* vagabond, dangereux et téméraire ; il est mal aisé de joindre l'ordre et la mesure. (*Montaigne.*)

OUTRAGER, OUTRAGE.

Qui se laisse *outrager*, mérite qu'on l'*outrage*.
(Corneille, *dans Héraclius.*)

* Il y a, dit Jean-Jacques, des gens qui insultent toujours, mais qui n'*outragent* jamais.

* On prend grand soin de ménager
Un méchant dont les traits peuvent se faire craindre,
Tandis que les bons sont à plaindre,
Parce qu'impunément on peut les *outrager*. (*Aubert.*)

* Un esprit simple, un cœur neuf et trop bon
Est un *outil* dont se sert un fripon.
(*Voltaire.*)

OUTRE. — (au-delà.)

Encore un peu plus *outre*, et ton heure est venue.

OUTRER, OUTRANCE.

Il ne faut rien *outrer* quand on veut être sage.
(*Destouches.*)

* Quand l'absurde est *outré*, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir, par raison, combattre son erreur;
Enchérir est plus court sans s'échauffer la bile.
(La Fontaine.)

* Madame de Sévigné, parlant de Bossuet comme orateur, disait: il se bat à *outrance* avec son auditoire; aussi chacun de ses sermons est un combat à mort.

* Il est bon de parler, et meilleur de se taire,
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont *outrés*.
(La Fontaine.)

OUVRIR, OUVERTURE. — Une femme des environs de Marjevols, apprend que son mari s'amuse dans une maison avec de jeunes et jolies filles. Tourmentée du démon de la jalousie, elle s'évanouit en le voyant rentrer. On appelle du secours, elle revient à elle; mais, en reprenant ses sens, elle déclare qu'elle est empoisonnée. Ma femme empoisonnée, s'écrie le mari! Quel monstre a osé.... Toi, malheureux! s'écrie la femme à son tour. — Ah! Messieurs, qu'on l'*ouvre* à l'instant, et l'on verra la calomnie. — M'*ouvrir!* vouloir qu'on m'*ouvre!*.... Chacun éclate à ces mots.

La femme, le mari, finissent par rire eux-mêmes, et il ne fut plus question d'empoisonnement ni d'*ouverture.*

(Journal Encyclopédique, 1775.)

* Mairobert était parasite et médisant. Laus de Boissy fit contre lui l'épigramme suivante :

Paul ne mange jamais chez lui ;
Sur chacun il tire à cartouche ;
Et quand cet homme *ouvre* la bouche,
C'est toujours aux dépens d'autrui.

* Un marchand ayant été attaqué dans les rues de Paris, par des voleurs, dès cinq heures du soir : Messieurs, leur dit-il, vous *ouvrez* aujourd'hui de bonne heure.

* Après le décès de Grégoire,
On vendra des livres divers,
Dorés sur tranche, bien couverts,
Et tout neufs, ainsi qu'on peut croire ;
Le défunt, de riche mémoire,
Ne les avait jamais *ouverts. (Pons de Verdun.)*

OUVRAGE, OUVRIER. — Lorsque Boileau avait donné au public un nouvel *ouvrage*, et qu'on venait lui dire que les critiques en parlaient fort mal : Tant mieux, répondait-il; les mauvais *ouvrages* sont ceux dont on ne parle pas.

* Lorsqu'on donna, en présence de la Cour, le spectacle de la machine aérostatique de Montgolfier, un des *ouvriers* de ce physicien célèbre fit les plus fortes instances pour être placé dans la machine, en place du mouton que l'on y mit. Cet animal étant descendu sain et sauf du haut des airs, Louis XVI ordonna qu'on en prit soin, et qu'on le mit au nombre des animaux de sa ménagerie. Sur quoi l'intrépide *ouvrier*, qui entendit donner cet ordre, s'écria : Quelle fortune je faisais, si l'on m'eût laissé monter et descendre à sa place, comme je le demandais ! Notre bon Roi, qui s'intéresse au sort de cet animal, qui lui assure une nourriture certaine et une vie tranquille, n'aurait pas dédaigné d'en faire autant pour un pauvre *ouvrier*. (*Almanach Littéraire*, 1784.)

* Newton fut long-tems combattu et ignoré. Il existe un livre dans lequel on ne lit son nom que comme celui d'un *ouvrier*. L'auteur, en parlant du Télescope de réflexion, dit : *ARTIFEX quidam nomine Newton ; Un certain OUVRIER* appelé Newton.

P.

Quam sis ducturus teneat P *quinque Puella ;*
Sit Pia , sit Prudens , Pulchra , Pudica , Potens.

* Un paysan avait un procès au Parlement de Bordeaux. Il fut un jour chez le premier Président, pour solliciter le jugement de son affaire. Il y avait déjà deux ou trois heures qu'il attendait une audience dans l'antichambre, lorsque le Président, venant à passer, le surprit ayant les yeux fixés sur quatre *P* qui étaient au-dessus de la porte, et qui signifiaient Pierre Pontac, premier Président. Le Président lui dit : Eh bien ! mon ami, que crois-tu que signifient ces quatre *P* ? Ma foi, Monsieur, lui dit le paysan, je crois qu'ils signifient : *P*auvre *P*laideur, *P*rends *P*atience.

* L'Abbé Pellegrin ayant donné au théâtre sa pièce de Pélopée, elle fut sifflée à la première représentation, et l'auteur, le même soir, reçut au café Procope où il était, une lettre conçue en ces termes : *P. P. P. P. P. P. P. P. P. P. P. P. P. P. P. P. P.* Il ne sut ce que cela signifiait, et

comme il en demandait l'explication, un plaisant s'approcha de lui, et lui dit : Cette lettre est écrite par abbréviation ; elle signifie *P*élopée, *P*ièce *P*itoyable, *P*résentée *P*ar *P*ierre *P*ellegrin, *P*auvre *P*etit *P*oëte *P*rovençal, *P*rêtre, *P*arasite, *P*arfaitement *P*uni. (*Esp. d. Jour.* 1783.)

* Piron étant à Livri, sa mauvaise vue lui fit faire un saut très-périlleux. Un des amis du comte de Livri imagina d'y faire planter un poteau, sur lequel on grava quatre *P* qui signifiaient, dans l'intention de l'auteur : *P*iron *P*ensant, *P*ensa *P*érir. C'est à ce trait que se rapportent les quatre vers suivans d'une épître de ce poëte, adressée au comte de Livri :

Là, comme une belle anecdote,
On montre le tertre escarpé
Célèbre par les quatre *P*
Du général de la Calotte.

PACAGE. — Du latin *pascuum*. — On appelle ainsi le lieu propre à nourrir et engraisser les bestiaux. Le proverbe dit :

Avec *pacage* et labourage,
On ne peut manquer en ménage.

PACTE ; PACTION.

Rompez, rompez tout *pacte* avec l'impiété.
(Racine.)

— *Paction*, dit le Père Bouhours, était autrefois le meilleur. A présent, il ne vaut plus rien. *Pacte* a prévalu, soit qu'il s'agisse de *pacte* avec le diable, ou de *pacte* avec les gens.

PADOU. — On appelle *padou* un ruban tissu moitié de fil et moitié de soie. Il est ainsi dénommé, parce que les premiers rubans qui parurent en France, venaient de *Padoue*, ville d'Italie. (*Dict. de l'Académie.*)

PAGE. — Côté d'un feuillet. — Page gentilhomme au service des Princes :

Mieux vaut un trait d'amour
Que quatre *pages* de louanges. *(La Fontaine.)*

* Combien il faudra déchirer de *pages* de notre révolution, pour faire supporter la lecture des autres! *Horresco referens.*

* Lorsque Ramus faisait des leçons sur Cicéron, ou sur Virgile, il n'en expliquait jamais qu'une *page*, ni plus ni

moins, ce qui lui fit donner le surnom de *Paginarius*. (*Tabl. des Litt. franç.*)

* On proposait au Directeur de la troupe des comédiens de Versailles, de laisser entrer tous les *pages* du Roi, de la Reine et des Princes. — Il observa, avec raison, que beaucoup de *pages* font un volume. (*Police de Paris dévoilée.*)

* Dans l'origine, les *pages* étaient de jeunes paysans *pagani* que les Seigneurs de leurs villages prenaient pour les servir. L'état de *page* s'est ennobli à mesure que ceux qui l'embrassaient venaient de familles plus distinguées; le nom est toujours resté le même. (*Mélang. d'une grande bibliothèque.*)

* Tout Marquis veut avoir des *Pages*.
(*La Fontaine.*)

* La sagesse des *pages* n'est pas en grand renom. Beaumarchais a osé dire:

La femme la plus sage
Au fond du cœur est un vrai *Page*.

C'est peut-être une calomnie.

— Le Marquis de Marsille donnait à manger à une nombreuse compagnie, et

pour tout domestique n'avait avec lui qu'un *page*, qui ne pouvait suffire à verser à boire à tous les conviés. Messieurs, disait le maître, réjouissons-nous, et buvons. Chapelle, qui était du nombre des convives, répondit : Il faudrait pour cela, Monsieur le Marquis, nous donner la monnoie de votre *page*.

PAGNON. — Drap noir, d'une grande finesse, qui se fabrique à Sedan, et qui est ainsi appelé du nom de *Pagnon*, son inventeur. (*Diction. de l'Académ.*)

PAGNOTERIE, PAGNOTE. — Lâcheté, lâche; poltronerie, poltron, de l'Italien *pagnota*. Ces mots s'appliquent familièrement aux femmes. En termes de guerre, on appelle *mont-pagnotte* un lieu élevé qu'on choisit hors de la portée du canon, et où se placent ceux qui veulent voir, sans danger, un siége ou un combat. (*Richelet.*)

PAGANISME. — (*Voyez* PAÏEN.

PAGODE. — C'est un nom que les Portugais ont donné à tous les temples des Indiens et Idolâtres d'Orient. Les curieux donnent aussi le nom de *pago-*

des aux petites idoles de porcelaines qui viennent de la Chine. Ce mot se prend encore pour l'idole même qu'on adore. *(Dictionnaire de Trévoux.)*

* Le Cardinal de Janson n'aimait, ni les grimaces de Rome, ni ses chapelles. Un jour, assistant à une de ses chapelles, le maître des cérémonies vint lui faire la révérence, à laquelle il fallait répondre par une inclination de tête. Il y répondit. Il en fallait faire une seconde; ce qu'il fit quoiqu'avec peine. Enfin, à la troisième, il perdit patience, et dit tout haut avec son accent gascon : Je crois que cet homme me prend pour une *pagode;* ce qui fit perdre toute gravité aux Cardinaux, et au Pape même. *(Longueruana.)*

—On dit d'un homme à qui la tête branle, ou qui la balance de côté et d'autre, que c'est une tête de *pagode :*

O si des femmes incommodes
Les tours de tête délivraient!
Que de maris, comme *pagodes*,
Incessamment la tourneraient!

* Tout, parmi nous, s'abatardit;
Plus que jamais les sots sont à la mode.
L'homme d'esprit sans bien n'est plus qu'une *pagode*,
Une riche *pagode* est un homme d'esprit.

PAÏEN. — *Païen* (idolâtre), et *paganisme*, idolâtrie, adoration des idoles, viennent du latin *pagus*, village ; *paganus*, villageois. — Mais quelle analogie?... La voici. A la naissance de la religion chrétienne, il arriva qu'elle avait déjà fait de grands progrès dans les villes, tandis que les gens de la campagne, occupés d'un travail pénible et assidu, privés des secours de l'enseignement et de l'éducation, attachés par habitude aux impressions qu'ils avaient sucées avec le lait, restèrent long-tems encore imprégnés des principes de l'idolâtrie, comme il arrive qu'aujourd'hui, malgré les lumières de la saine philosophie, ils restent imbus des absurdités de la superstition. De là le nom de *pagani*, attribué à celui qui persistait dans le culte des faux-dieux, et que nous avons traduit par le nom de *païens*, pour le distinguer de celui de *paganus*, paysan, villageois.

* Ma femme est accouchée, hélas! disait Grégoire,
Point de vin, point d'argent, le Ciel me punit bien.
Faire un baptême, et ne pas boire,
Le baptême ne vaudrait rien.
Vendons plutôt, morbleu, lit, table, armoire,
Que d'avoir un enfant *païen*.

PAILLARDISE, PAILLARD. — Se disent du goût et de l'habitude des plaisirs sensuels. (*Voyez* GAILLARD.) — L'auteur des preuves pour servir à l'histoire du meurtre du Duc de Bourgogne, rapporte qu'après que Jean-sans-Peur, Duc de Bourgogne, eut été assassiné à Montereau, sous le règne de Charles VI, on le dépouilla, ne lui laissant que son jupon, et ses houseaux... On mit son corps dans la bierre où l'on portait les pauvres en terre, et on le fit porter à l'hôpital, et de là à l'Eglise, par les gens les plus *paillards* que l'on pût trouver.

PAILLASSE. — Le Poëte Lainez rencontrant son ami Moreau, le musicien, il l'engage à entrer un moment au cabaret pour y boire d'un excellent vin, nouvellement arrivé. Après la première bouteille, Moreau descend pour en demander une seconde. Dans le même moment, il voit passer deux maîtres à danser de sa connaissance, il les invite à monter. Ceux-ci, sans se faire trop prier, mettent pied à terre, attachent leurs chevaux, et courent trouver Lainez. Sa conversation les charme à un tel point, qu'ils déjeû-

nent jusqu'à six heures du soir. Leurs chevaux, las d'attendre, se débrident, entrent dans la chambre de la servante, défont le lit, et mangent la *paillasse*.
(*Amanach littéraire*, 1780.)

PAILLE. — C'est bien peu de chose, sans doute, qu'un brin de *paille* ! Eh bien ! il indique à l'observateur d'où vient le vent, et quelle route il doit tenir.

* On a prétendu que Vanini, accusé d'athéisme, et brûlé comme athée, avait feint de rétracter ses erreurs, en présentant une *paille*, comme une preuve de l'existence de Dieu. Il est certain que l'homme peut fouler la *paille* aux pieds, qu'il peut la brûler, la réduire en cendres, mais il ne peut la reproduire.

* En 1384, on employa pour la première fois de la *paille* pour le lit du Roi d'Angleterre. (*Gazette de Littér.* 1764.)

* L'Université avait autrefois ses écoles des deux côtés de la rue du *Fouare*, qui prit ce nom de la grande consommation de *paille* que faisaient les écoliers, le mot de *Fouare* étant un mot syno-

nyme de *paille*. Les écoliers n'étaient alors assis dans les classes que sur de la *paille*. Il n'y avait encore, ni bancs, ni chaises, non-seulement dans les écoles publiques, mais même dans les Eglises, que l'on jonchait de *paille* fraîche et d'herbes odoriférantes, surtout à la messe de minuit, et autres grandes fêtes. (*Essais histor. sur Paris.*)

* Le Maître, premier Président du tems de Henri II, dans une convention faite avec ses fermiers, stipulait qu'aux jours des quatre bonnes fêtes, et au tems des vendanges, ils seraient tenus de lui envoyer une charrette avec de bonne *paille* fraîche dedans, pour y asseoir Marie Sapin sa femme, et Geneviève sa fille, ainsi qu'un ânon et une ânesse pour monter la chambrière.

* Un boulanger, près de la Haye, se voyant sur le point de mourir, disait tranquillement à son neveu : Mon ami, je sens que je pourrai bien mourir demain matin : il faudra porter le pain aux pratiques. Mets-moi toujours sur la *paille* ce soir, afin que demain au matin, rien ne retarde la besogne.

* Un jeune homme, détenu dans les prisons de Briug, en Moravie, était sur le point d'être condamné à mort, lorsqu'il fit parvenir à un de ses bienfaiteurs une montre de *paille* de son invention. Cette montre, tout-à-fait singulière, allait deux heures sans qu'on fût obligé de la monter. Un ouvrage si extraordinaire attira au prisonnier la visite de quelques Seigneurs, curieux de savoir comment il était parvenu à en venir à bout, dans l'obscurité d'un cachot, et privé d'instrumens de toute espèce. L'artiste ingénieux leur dit : La *paille* sur laquelle je couche m'a fourni les matériaux; j'ai tiré de ma chemise le fil nécessaire, et je l'ai mis en œuvre au moyen d'une aiguille, et d'un petit instrument dont mon adresse a dérobé la connaissance au geolier. Je donnerai des preuves d'une habileté encore plus surprenante, si l'on veut me prolonger la vie. (*Alm. Littéraire*, 1780.)

* On dit, en proverbe, rompre la *paille*, pour dire briser avec quelqu'un, déclarer qu'on n'est plus son ami :

Prens garde à ne venir jamais me reprier.

— Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut *rompre la paille*. Une *paille* rompue :
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.
(Molière, *dans le Dépit amoureux*.)

— Au Parlement, ou assemblée générale de la nation du mois de mai 922, la plupart des grands du royaume, mécontens de Charles le Simple, déclarèrent qu'ils ne le voulaient plus pour Seigneur, et signifièrent qu'ils renonçaient à la foi et hommage envers lui, en rompant et jetant à terre des brins de *paille* qu'ils tenaient dans leurs mains. (St.-Foix, *Ess. histor.*)

PAILLETTE. — On appelait autrefois *papillotte*, ce que l'on appelle *paillette* aujourd'hui. C'est une petite parcelle d'or, d'argent, de cuivre, ou d'acier, ronde, mince, et percée, et qu'on applique sur la soie, le drap, ou quelque étoffe que ce soit.

PAIN. — L'art de faire du pain ne s'est perfectionné qu'à la longue, et par une infinité de tentatives qui se sont succédées. On a d'abord mangé le grain verd ou sec; ensuite on l'a fait griller,

puis on l'a broyé avec des pierres; on en a fait de la bouillie, puis des espèces de galettes, et de gâteaux, puis enfin du *pain* de toute espèce. *(Origine des Dieux du Paganisme.)*

* En l'amoureuse loi
Pain qu'on dérobe ou qu'on mange en cachette,
Vaut mieux que *pain* qu'on cuit ou qu'on achète:
Je m'en rapporte à plus savant que moi.
(La Fontaine.)

* Le Français est le peuple de l'Europe qui mange le plus de *pain*, ce qui le rend aussi le plus irritable. Le *pain*, en augmentant considérablement le volume du sang, fait qu'il se porte avec plus d'activité au cerveau, et rend les esprits plus inflammables. Aussi est-il plus difficile de conduire des hommes qui se nourrissent de *pain*, que ceux qui se nourrissent de plantes ou de légumes aqueux ou absorbans. *(Mém. de M. T...)*

* On a donné un extrait des paradoxes de Linguet. Il est assez surprenant qu'on n'ait pas mis celui-ci du nombre: « Le luxe seul, dit-il, nécessite le *pain*. Il le nécessite; parce qu'il n'y a point de genre de nourriture qui tienne plus les hommes

dans la dépendance. Combien il serait facile de prouver que l'esclavage, l'accablement d'esprit, la bassesse en tout genre, dans les petits, le despotisme, la fureur effrénée des jouissances destructives, le mépris des hommes, dans les Grands, sont les compagnes inséparables de l'habitude de manger du *pain*, et sortent des mêmes sillons où croît le bled ».

* On demandait au grand Turenne
Ce qu'il voulait pour son repas :
Du *pain*, dit-il ; ne suis-je pas
Campé tout près d'une fontaine ?

* Louis XII, informé qu'un gentilhomme commensal de sa maison avait maltraité un paysan, ordonna qu'on retranchât le *pain* à cet officier, et qu'on ne lui servît que du vin et de la viande. Le gentilhomme s'en plaignit au Roi, qui lui demanda si les mets qu'on lui servait ne lui suffisaient pas ? Non, Sire, puisque le *pain* est essentiel à la vie. — Et pourquoi donc, reprit le Roi, êtes-vous assez peu raisonnable pour maltraiter ceux qui vous le mettent à la main ?

S'il est vrai, dit-il, que personne
Ne saurait faire un bon repas

A moins que le *pain* n'y foisonne,
Concluons en qu'il ne faut pas
Maltraiter celui qui le donne. (*Nivernois.*)

PAIRE. (Couple.) PAIR ou NON, PAIRIE, PAIR. — Un soldat avait perdu les deux bras dans un combat où il s'était fort distingué. Son colonel lui présenta un petit écu après le combat. Vous croyez apparemment, dit le grenadier en le refusant, que je n'ai perdu qu'une *paire* de gants. (*Voyez* DRAPS.)

*On attribue communément à Hugues Capet, le premier des Rois de la troisième race, l'institution de la *pairie*. C'est une erreur. Le terme de *pair* est aussi ancien que la monarchie. Il vient du latin *par*, qui signifie égal ou confrère; de là l'expression *pair et compagnon*, et non *pair à compagnon*, ainsi qu'on le prononce trop souvent. — On donnait le titre de *pair* aux gentilhommes qui, possédant des fiefs héréditaires, relevaient immédiatement d'une même Seigneurie; non qu'ils fussent égaux à leur Seigneur féodal, mais parce qu'ils étaient *pairs* entre eux, tenant leurs fiefs de la même personne, de la même manière, et avec les

mêmes obligations. Tous les *pairs* ne jouissaient pas d'une égale considération. Ceux qui rendaient un hommage immédiat à la Couronne, étaient d'un rang bien supérieur à ceux qui n'en étaient que les arrière-vassaux. Ces derniers n'avaient point séance parmi les Seigneurs du Royaume; les autres, au contraire, étaient les juges nés de toutes les questions qui intéressaient l'Etat. Ils composaient ce qu'on appelle la Cour de France, la Cour du Roi, ou, par excellence, la Cour des *Pairs*. (Velly, *Hist. de France.*)

* Un simple particulier, nommé Philips, jouissait d'un privilége très-ancien et très-particulier, celui de *traverser* en voiture, même en charrette, le parc du Palais de Saint-James. Le Roi actuel voulut racheter ce privilége. Il fit offrir à Philips une indemnité pécuniaire. Celui-ci la refusa. On tenta de s'opposer à l'exercice de son privilége. Il menaça de le réclamer dans les tribunaux contre le Roi. On le pria de proposer ses conditions. Il demanda qu'on le fit *Pair* de la Grande-Bretagne, et la *Pairie* lui fut accordée.

PAIR ou NON. — Un officier, au siége d'Oudenarde, jouait avec son colonel. Celui-ci perdit dans une nuit toute sa fortune, qui pouvait se monter à un million. Il ne lui restait plus que le fonds de huit cents livres de rente. Dépité contre sa mauvaise étoile, il veut la braver jusqu'au bout. Le capitaine lui propose de jouer à *pair* ou *non* tout ce qu'il venait de lui gagner contre les huit cents livres qui lui restaient à perdre. Le colonel accepte. L'officier tire de sa poche des pièces de monnoie : *pair* ou *non*, dit-il? Le perdant hésite quelque tems sur l'important monosyllabe d'où dépend sa ruine complète, ou le rétablissement de sa fortune. Enfin il dit : *pair*. Vous avez gagné, reprend le capitaine, en remettant dans la poche, sans les compter, les pièces de monnaie qu'il venait d'en tirer. (*Les Fastes ou les usages de l'année.*)

* Un officier Gascon demandait une grâce au Ministre Louvois, qui la lui refusa. Le Gascon observa qu'elle avait été accordée à beaucoup d'autres. Que voulez-vous, dit Louvois, il n'y a qu'heur et malheur

en ce monde. Qu'appelez-vous, dit le cadédis? Jé né croyais pas qué servir lé Roi, cé fut jouer à *pair* ou *non*. (*Porte-Feuille français, an XIII.*)

PAÎTRE, PÂTRE. — Vers le milieu et pendant un nombre d'années du dernier siècle, les Parlemens et le Clergé se firent une guerre à outrance au sujet des billets de confession et du refus de communion de la part des Molinistes contre les Jansénistes. Ces querelles de controversistes ne firent qu'aiguiser l'esprit caustique des Parisiens. Chaque jour paraissait quelque pasquinade, quelque caricature, quelques couplets à ce sujet.— Entre autres facéties, on distingua une chanson adressée à l'Archevêque de Paris, le plus ferme appui de la Bulle *Unigenitus*, dont il exigeait, sous peine d'être privés des Sacremens, l'acceptation formelle de la part de ceux que les prêtres de son parti suspectaient d'embrasser la doctrine de Jansénius, du Père Quesnel, ou du diacre Pâris. Cette chanson, dont la plaisanterie légère affaiblissait en quelque sorte l'impiété, fixait la façon de penser de bien des gens sur

ces matières, et faisait assez bien connaître le génie du tems : elle avait pour refrain :

Pauvre sot que vous êtes !
Croyez-moi, Monsieur de Beaumont,
Laissez *paître* vos bêtes
Autant qu'elles voudront. *(Mém. sec.)*

PÂTRE. — On donne le nom de *pâtre*, à celui qui mène les troupeaux *paître*.

— Félix Peretti, si connu depuis sous le nom de Sixte-Quint, commença sa carrière par être *pâtre*, et la termina par être Pape. C'est de lui que Voltaire a dit dans sa Henriade :

Le *pâtre* de Montalte est le rival des Rois.

PAIX, PACIFIER, PACIFIQUE.

Ne nous lassons jamais des douceurs de la *paix*.
(Boileau.)

* La *paix !* l'aimable *paix* fait bénir son empire.
(J.-B. Rousseau.)

* Alphonse IX, Roi d'Espagne, surnommé le Noble, se montra digne de ce nom. Quelqu'un lui ayant dit qu'il pouvait tirer des Vénitiens et des Florentins plus de deux cent mille ducats pour la *paix* qu'ils lui demandaient : Je sais don-

ner la *paix*, répondit-il, je ne sais point la vendre. (*Maxim. de l'honn. hom.*)

* Madame de Montespan et Madame de Maintenon ne pouvaient, ni vivre ensemble, ni se séparer. Tantôt Louvois était député pour les réconcilier; tantôt le Roi lui-même s'en voulait mêler. Il m'est plus aisé, disait-il, de donner la *paix* à l'Europe, que de la donner à deux femmes. (*Vie de M.me de Maintenon.*)

* Mathieu disait un soir, en plein café : je gage
Contre un seul louis d'or cinquante beaux écus,
Qu'avant qu'il soit huit jours, ou quinze tout au plus,
Entre l'anglais et nous un grand combat s'engage.
Comme il voulait prouver, un petit homme entra,
C'était monsieur Cliton, lequel mit ses besicles;
De sa poche en riant un long papier tira,
Et du traité de *paix* tout haut lut les articles.
Quoi! de tous mes calculs voilà le résultat,
Dit Mathieu! j'en conviens, ma surprise est complète;
Se mêle qui voudra des affaires d'état;
Pour moi je ne lis plus ni Courier, ni Gazette:
Bon soir, Messieurs. — O ciel, comme un rien vous abat!
Songez donc, après tout, que l'on n'est pas prophète,
Et lorsque vous voudrez nous prédire un combat,
Demandez seulement si la *paix* n'est pas faite.

* L'humeur satirique de Mont-Maur

faisait que chacun cherchait à l'agacer. Un jour qu'il devait dîner dans une maison, on convint que tout le monde lui romprait en visière, quelque matière qu'il traitât. Un avocat, qui était fils d'huissier, se mit à la tête du parti, et dès que Mont-Maur parut, lui cria : Guerre! guerre! Mont-Maur lui dit, d'un grand sang-froid : Monsieur, vous n'êtes pas du parti de Monsieur votre père, qui crie sans cesse : *paix! paix!* (*Tabl. histor.*)

* Celui de tous ses ouvrages que l'abbé de Saint-Pierre affectionnait le plus, était son projet de *paix perpétuelle* entre toutes les puissances de l'Europe. Il envoya ce projet de *paix* au Cardinal de Fleury, avec cinq articles préliminaires. Le Cardinal lui répondit : Vous avez oublié un article essentiel ; c'est d'envoyer une troupe de missionnaires pour disposer à cette *paix* le cœur des Princes contractans.

— Ce marchand hollandais, qui ne trouvait la *paix* que dans le cimetière, s'il n'était pas aussi humain, était plus judicieux que le bon abbé de St.-Pierre :

Que devient donc la *paix* universelle?
O mes amis! la *paix* est dans la tombe.
(*Voltaire.*)

* Je jouis d'une *paix* profonde,
Et pour m'assurer le seul bien
Que l'on doit estimer au monde,
Tout ce que je n'ai pas je le compte pour rien.

* La *paix* de 1568, entre les Catholiques et les Huguenots, fut de peu de durée. Aussi fut-elle appelée la *paix boîteuse et mal assise*, par allusion à Biron qui était boîteux, et au Seigneur de Malassise, qui tous deux avaient été chargés de la négocier.

* La *paix*, la douce *paix* que l'on trouble et qu'on aime,
Est d'un prix aussi grand que la vérité même.
(Voltaire.)

PALADIN. — On appelait autrefois *paladins* ces fameux chevaliers errans, dont les combats et l'amour étaient l'unique occupation. Ils publiaient partout que leur maîtresse était la plus belle du monde. Ils le soutenaient à tort et à travers, envers et contre tous, et si quelqu'un avait la hardiesse de les démentir, ou même d'en douter, ils se battaient à toute outrance. Et cependant ils ne connaissaient pas, la plupart du tems, cette maîtresse qu'ils préconisaient avec tant

de fureur. On dit que cette manie commença à régner dans la Cour d'Artus, Roi d'Angleterre, lequel recevait, avec toute sorte de courtoisie et d'agrément, les chevaliers de son royaume et des pays étrangers qui s'étaient acquis quelque réputation en ce genre. Tristan et Lancelot furent de ce nombre. Mais le héros des *paladins* fut le fameux Dom-Quichotte, dont le nom retentit par toute la terre.—Le nom de *paladin* leur fut donné du mot *palatium*, *palais*, parce qu'après leurs courses, ils avaient coutume de se réfugier dans le *palais* du Roi d'Angleterre. On les appelait aussi Chevaliers de la Table-Ronde, parce que la table sur laquelle on leur servait à manger était ronde.

PALAIS. — (Maison Royale.)

Dans le plus beau *palais* du monde
On veut trouver à qui parler. *(Demoustier.)*

* Il y avait à Rome le Mont *Palatin*, ainsi appelé d'un mot Toscan qui signifiait *lieu élevé*. Auguste s'y fit bâtir une maison ; on l'appela *Palatium*. Dans la suite, on s'accoutuma à donner ce nom à toutes les maisons des Empereurs et des

Princes. Voilà, disent quelques étymologistes, l'origine de notre mot *palais*. D'autres prétendent que *palais*, ou *palatium*, vient de *palam apertum*, lieu ouvert à tout le monde, parce que tous les sujets ont droit d'y aller demander audience et justice.

* Lorsque Trajan fit son entrée à Rome pour y être proclamé Empereur, il entra au *palais* impérial de même que s'il fut entré dans sa demeure privée. Il fit mettre sur le frontispice *PALAIS PUBLIC;* et, en effet, son *palais* était autant la maison commune de tous ses sujets, que la sienne propre. *(Dict. des hom. illust.)*

* Le *Palais*, communément appelé *Palais* Marchand à Paris, a été le séjour ordinaire de tous nos Rois de la troisième race, depuis Hugues Capet jusqu'à Henri V, roi d'Angleterre, qui l'abandonna pour aller habiter le *palais* ou l'hôtel St.-Paul qu'il avait fait bâtir. Le *palais* était un assemblage de grosses tours qui communiquaient les unes aux autres par des galeries, et dont la vue s'étendait sur Issi, Meudon et Saint-Cloud. Les jardins occupaient tout le terrein où

sont aujourd'hui les Cours Neuves et de Lamoignon, et toutes ces maisons bâties de brique qui les environnent.

*Pourquoi le *Palais de Justice* s'est-il long-tems appelé, et s'appelle-t-il encore quelquefois *Palais Marchand?* C'est, disent les uns, à cause des boutiques établies dans son enceinte; c'est, disent les autres, à cause du trafic qu'on y a fait de tout tems de la justice.

* On appelle aussi *palais*, la partie intérieure de la bouche. Le *Palais de Justice* ayant été incendié dans le siècle dernier, les Parisiens, qui rient de tout, même de leur propre malheur, se passèrent, de main en main, le quatrain suivant :

Certes, ce fut un triste jeu
Quand un jour madame Justice
Se vit le *palais* tout en feu
Pour avoir trop mangé d'épice.

PALAIS-ROYAL.—(*Voy.* CLOAQUE.)

Vous qui, sans parcourir le monde,
Voulez connaître un peu de tout;
Vous qui sur la brune ou la blonde
Cherchez à fixer votre goût;

Vous qui portez sur le visage
L'air de votre pays natal ;
Vous qui rougissez d'être sage,
Traversez le *Palais-royal.*

Pauvre rentier, que la misère
A presqu'entièrement rongé,
La fortune est encore entière,
De maître seul elle a changé :
Crains-tu que cette affreuse image
Ne soit pour toi le coup fatal ?
Lis Sénèque, au sixième étage,
N'entre pas au *Palais royal.*

Ne vantez plus de la Provence
Les hâtives productions ;
Nature, ici l'art te devance,
En vain tu traças des saisons :
Hiver, été, printems, automne,
Froid, chaud, sec, vent, tout m'est égal,
Bacchus, Cérès, Flore et Pomone
Sont toujours au *Palais-royal.*

Demandez-vous du numéraire ?
Ou préférez-vous des mandats ?
Vous faut-il, pour vous satisfaire,
Des vierges de tous les climats ?
Jeunes-gens, sans expérience,
Voudriez-vous d'un certain mal
Dont on rit, et l'on pleure en France ?
Courez vîte au *Palais-royal.*

Des fortunes impardonnables,
Des beautés vieilles à quinze ans;
Force voleurs, force incroyables,
Quelques maigres honnêtes gens;
Maint amateur de votre bourse,
Maint niais, maint original,
Au besoin madame Ressource,
Se trouvent au *Palais-royal.*

Habits, gilets, robes, culottes,
Anchois, liqueurs et saucissons;
Bijoux, perruques et marmottes,
Journaux de toutes les façons:
Joujoux, instrumens de physique,
Surplis et costumes de bal,
Sucre, café, glaces, musique,
Tout se trouve au *Palais-royal.*

Qu'on n'aille pas me faire un crime
D'employer un terme proscrit;
Mon excuse est bien légitime,
D'ailleurs, ce que j'ai dit, est dit:
Moi, qui ne veux pas qu'on critique
Un monument national,
Par respect pour la république,
Je le nomme toujours *royal.*

PALATINE. — Madame, fille de l'Electeur *Palatin*, seconde femme de Monsieur, frère de Louis XIV, la

femme la moins curieuse de modes, a donné la vogue et son nom à cet ornement de col qu'on appelle *palatine*, et que cette Princesse mit la première sur le sien, pour éviter l'indécence de la nudité des épaules et de la gorge, qui était d'étiquette à la Cour. (*Louis XIV, sa Cour et le Régent.*)

* Le bruit ayant couru qu'un *Palatin*, épris de Mademoiselle ***, actrice de l'Opéra, devait épouser cette virtuose, quelqu'un dit : Il est bien juste qu'après avoir été si long-tems *fichue*, elle soit enfin *palatine*.

PALEFRENIER. — (*Voyez* ETRIER.) — On appelait autrefois *palefroi* un cheval de monture. Les Italiens en ont fait *palafreno*, et les Français *palefrenier*, pour désigner celui qui a soin des *palefrois* ou chevaux. (*Mél. d'une gr. bib.*)

* En Angleterre, à New-Market surtout, les *palefreniers* jouissent d'une grande considération. Lorsqu'un cheval est vainqueur à la course, on accueille le *palefrenier* qui l'a monté avec plus d'acclamations qu'on ne donnerait à l'homme qui a le mieux servi sa patrie. Un Auteur

anglais a proposé par souscription un livre qui aurait pour titre : Histoire de tous les chevaux qui ont remporté le prix aux courses célèbres de New-Market et autres, avec les noms des grands Seigneurs à qui ils ont appartenu et des *palefreniers* qui les ont montés; 3 vol. in-folio.

* Le Duc de Montausier, Gouverneur du Grand-Dauphin, parlant un jour à ce Prince de la dignité des Cardinaux, lui dit : Cette dignité dépend absolument du Pape, qui pourrait faire, s'il le voulait, un *palefrenier* Cardinal. Là-dessus, le Cardinal de Bonzi arrive; le Dauphin lui dit : Monsieur, est-il vrai que si le Pape voulait, il ferait Cardinal un *palefrenier* ? Monsieur, il est bien vrai, reprit le Cardinal, que le Pape choisit qui il lui plaît; mais nous n'avons pas vu jusqu'ici qu'il ait pris des Cardinaux dans son écurie. (*Lettres de Sévigné.*)

PALET. — Nom d'un jeu fort commun, qui se joue avec des pierres plates ou des pièces de quelque métal qu'on lance vers un but. Il ne faut pas le confondre avec le disque des anciens, qui était une machine d'airain, plate et ronde, qu'on lançait en l'air.

—Scævola, Scipion, Lælius jouaient au *palet* pour conserver leur santé, leur gaîté et leurs forces. Le fameux Duc de Marleborough, qui fit tant de mal à la France, jouait, dans son exil, au *palet* avec ses pages. (*De la santé des gens de lettres.*)

PALETTE. — L'Inquisition espagnole exerça quelquefois son affreux despotisme sur les Rois d'Espagne même, comme sur les sujets; et l'on se souviendra toujours, en frémissant, que Philippe III, Prince autant pieux et humain qu'indolent et faible, s'étant rendu coupable d'un acte que ce tribunal de sang jugea mériter la mort, ceux qui le présidaient, crurent faire grâce au Monarque, en commuant la peine en une *palette* de sang, que ce Prince eut la lâcheté de se laisser tirer par la main du bourreau.

PALIER. — L'endroit d'un escalier interrompu par une plate-forme, et qu'on appelle aussi repos.

..... Chacun sur son *palier*
S'imagine fixer les yeux du monde entier.
(*Voltaire.*)

PALINODIE. — Mot grec, qui chez

nous signifie rétractation, et qui signifiait dans le principe *chanter de rechef*, ce que les latins appelaient *recantare*, *recantatio*.

* Le *palinodiste* est celui qui assistant à une pièce nouvelle, applaudit à tout rompre, puis siffle de tous ses poumons. On lui en demande la raison : J'ai reçu, dit-il, un billet, en promettant d'applaudir ; j'applaudis pour ne pas manquer à ma parole : Je trouve la pièce mauvaise, je siffle pour obéir à ma conscience.

* Les révolutions font des *palinodistes*. L'on pourrait dire de C** ce que Voltaire disait de G**.

> G** dévot, long-tems petit badin,
> Sanctifié par ses *palinodies*.

C*** n'a-t-il pas fait des hymnes pour le bréviaire de Paris ; des stances pour les théophilantropes ; des élégies sur la mort de Marat ; n'a-t-il pas encensé tour à tour Robespierre et Bonaparte ; n'a-t-il pas été de la société des sans-culottes, et n'a-t-il pas ambitionné d'être de la Légion d'honneur ?

PALIR, PALEUR, PALE.

> Le plus affreux péril n'a rien dont je *pâlisse*.
> *(Clytemnestre dans Iphigénie.)*

* Conduisez l'innocent au bord des précipices ;
Etalez à ses yeux les plus affreux supplices ;
Son cœur est exempt de remords,
Son front demeure inaltérable ;
L'aspect de l'empire des morts
Ne fait *pâlir* que le coupable. (*Demoustier.*)

* Souvent, disait Diderot, l'effet d'une phrase tient à la place où elle est, ou au choix des mots. Par exemple :

Minos juge aux enfers tous les *pâles* humains.

Cela est beau, sublime même. Mettez tous les hommes *pâles ;* cela est ridicule, ignoble, insupportable.

* Lorsque Baron remonta sur le théâtre, la scène était livrée à des déclamateurs boursoufflés qui mugissaient des vers, au lieu de les réciter. Il débuta par le rôle de Cinna, dans la pièce de ce nom ; sa démarche noble, simple et majestueuse ne fut point goûtée d'un public accoutumé à la fougue des acteurs du tems. Mais lorsque dans le tableau de la conjuration, il vint à ces beaux vers :

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans le même instant, par un effet contraire,
Leur front *pâlir* d'horreur et rougir de colère.

Il *pâlit* et rougit si rapidement que le feu et la vérité de son jeu lui concilièrent tous les suffrages. (*Nouv. Trés. du Parn.*)

* L'Abbé d'Entraigues, parent de la Duchesse de la Vallière, était un grand homme, très-bien fait, d'une *pâleur* singulière, qu'il entretenait exprès à force de saignées, qu'il appelait sa friandise. (*Mém. du Duc de Saint-Simon.*)

PALIS, PALISSADE, PALISSADER. — En termes de guerre, on appelle *palissade* une clôture de *palis* fichés en terre, pour la défense d'un poste.

Le grand Condé, parlant de l'intrépidité de quelques soldats, disait qu'étant devant une place où il y avait une *palissade* à brûler, il fit promettre cinquante louis à qui serait assez brave pour faire réussir ce coup de main. Le péril était si apparent que la récompense ne tentait personne. Monseigneur, lui dit un soldat plus courageux que les autres, je vous quitte des cinquante louis que vous promettez, si Votre Altesse veut me faire sergent de ma compagnie. Le Prince, qui trouva de la générosité dans ce soldat, qui préférait l'honneur à l'argent, lui promit

l'un et l'autre. Animé par le prix qui l'attendait à son retour, résolu d'affronter une mort si glorieuse, il prend des flambeaux, descend dans le fossé, va à la *palissade* et la brûle, malgré une grêle de mousqueterie dont il ne fut que légèrement blessé. Toute l'armée, témoin de cette action, le voyant revenir, criait *vivat*, et le comblait de louange, quand il s'aperçut qu'il lui manquait un de ses pistolets. On lui promit de lui en donner d'autres. Non, dit-il, il ne me sera point reproché que ces marauds-là profitent de mon pistolet. Il retourne sur ses pas, essuie encore cent coups de mousqueterie, prend son pistolet et le rapporte. (*Lettre de Boursault.*)

PALLIER, PALLIATIF. — La vieillesse est un mal incurable; il y a des remèdes pour le *pallier;* il n'y en a pas pour le guérir. (*Destouches.*)

PALME. — Branche du *palmier.* — La *palme* est le symbole de la victoire:

Abjurez, il est tems, ces *palmes* funéraires,
Aimez-vous en Français, embrassez-vous en frères.
(*De Lille.*)

* Cérutti a dit, et d'autres ont prouvé que le bâton était la *palme* de la satire.

* Des Ambassadeurs de Tarragone vinrent dire à Auguste qu'une *palme* venait de croître sur l'autel qu'ils avaient érigé en son honneur. C'est une preuve, leur répondit ce Prince, de votre assuidité à y faire des sacrifices.

PALPER. — Toucher avec la main.

Il faut bien que l'on tâte, alors qu'on ne voit pas.
En *palpant* le minois d'une agaçante fille,
Je vois si la friponne est ou laide ou gentille,
Quand elle est à mon gré, je *palpe* de nouveau.
Se lasse-t-on de voir un minois jeune et beau?
(Avisse, dans la Ruse d'aveugle.)

* Les meneurs de la révolution ne se servaient guères de leurs pieds pour marcher au secours de la patrie; mais ils se servaient de leurs mains pour *palper* assignats, or, argent, bijoux et diamans. Oh! c'était de grands *palpateurs*.
(*Accusateur public, an III.*)

PALPITER, PALPITATION.

Quand certain Directeur parle à sa Sunamite,
Je voudrais bien savoir pourquoi son cœur *palpite*.

Palpiter, est-ce un mal? il vient de charité.
Oui; mais le cœur de Paul a-t-il tant *palpité?*
Non : car en ce tems-là la charité grossière
N'aimait pas le prochain de la belle manière.

(Sanlèque.)

PÂMER, PÂMOISON.

Et l'on *pâme* de joie ainsi que de tristesse.

(Corneille, *dans le Cid.*)

* Voiture était fils d'un cabaretier; il en rougissait, et c'est parce qu'il en rougissait, qu'on prenait plaisir à l'en railler; ce qui faisait dire au Maréchal de Bassompierre: Le vin qui fait revenir le cœur aux autres, fait *pâmer* Voiture.

* Le roman qui parut sous le titre de *Paméla* ou *la Vertu récompensée*, fut le sujet de deux comédies de ce nom. Une d'elles donna lieu à ce mauvais calembourg. Au sortir de la première représentation, quelqu'un demanda à la porte : Comment a été *Paméla? — Paméla?* — elle *pâme hélas!*

Les *pamoisons*, les spasmes, les vapeurs,
Produisent à Paris des effets admirables.

(Demoustier.)

PAMPHLET. — Ce mot est anglais,

et signifie brochure. Nous donnons au mot *pamphlet* une signification plus resserrée. Il signifie chez nous une brochure satirique, un libelle.

* Louis XVI voulant être instruit sûrement de ce qu'on pensait de lui, de ses Ministres et même de la Reine, avait ordonné à un libraire, nommé Blaizot, établi à Versailles, de jeter dans l'ouverture d'une cassette dont le Roi seul avait la clef, tous les *pamphlets* relatifs aux événemens du jour. Cette cassette était dans une des pièces de l'appartement de Sa Majesté, et l'on ignorait les ordres secrets qu'avait reçu le libraire, et qu'il exécutait ponctuellement. Le Baron de Breteuil en fut cependant informé, et soit de son propre mouvement, ou qu'il y fut excité par des personnes puissantes, il fit mettre à la Bastille l'agent de son maître, sous le prétexte qu'il faisait commerce de livres prohibés. Quelques jours s'étant passés sans qu'il trouvât rien dans sa cassette, le Roi envoya chez Blaizot, et fut bien surpris d'apprendre qu'il était incarcéré. Le Prince, indigné et furieux, fit venir le Baron de Breteuil, qu'il manqua,

dit-on, d'assommer à coups de chaise; mais il n'en fut que cela, et soit que Blaizot ait continué ou non l'envoi des *pamphlets*, il ne parut pas que le Monarque ait plus profité de la lecture de ceux-là que des précédens. (*Anecdotes sur Louis XVI.*)

PAMPRE. — Branche de vigne avec ses feuilles. On peint le Dieu Bacchus entouré de *pampre :*

Autrefois les Romains n'ont-ils pas vu nos pères,
En bataillons armés, sous des cieux plus prospères,
Aller chercher la vigne, et vouer à Bachus
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus ?
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées,
Rapportaient en chantant ces précieux trophées :
Du *pampre* triomphal ils couronnaient leurs fronts,
Le *pampre* sur leurs dards s'élançait en festons.

(Delille, *Poëme des Jardins.*)

PAN. — L'une des parties inférieures du vêtement. C'était avec un des *pans* de leur robe que les Romains se mettaient à couvert de la pluie. — Quand Pompée fut assassiné par les sicaires de Ptolomée, Roi d'Egypte, il se couvrit la tête avec un *pan* de sa robe.

* Quand les Romains députaient vers quelques puissances pour décider de la paix ou de la guerre, l'un des Députés présentait le *pan* de sa robe plié. Si la conférence se terminait par la paix, le *pan* de la robe restait plié. Si elle se terminait par la guerre, il laissait tomber le *pan*, et la guerre était déclarée.

Pan, fils de Dœmogorgon, est, selon la fable, le Dieu des campagnes, des troupeaux de toute espèce, et particulièrement des bergers. Cette idée est fondée sur ce que le Dieu *Pan* se fit berger, et fut l'inventeur du chalumeau ou de la flûte; et voici à quelle occasion. *Pan* était à la poursuite de la nymphe Syrinx. Tout-à-coup il voit cette nymphe métamorphosée en roseau; il coupe ce roseau, en fait une flûte, erre jour et nuit dans les campagnes, en gardant les troupeaux, et rêvant sans cesse à sa maîtresse. A son imitation, les bergers (du siècle d'or apparemment) chantèrent aussi sur la flûte leurs bergères et les agrémens de la vie champêtre, en se mettant sous la protection du Dieu *Pan*. Comme *Pan* est un mot grec qui signifie *tout*, Servius

pense que, sous ce nom, ce n'était pas le Dieu *Pan* que l'on adorait, mais toute la nature.

Porphire prétend que *Pan* était attaché au service de Bacchus, qu'il le suivait dans toutes les expéditions des Indes, et qu'il causait une telle frayeur aux gens de la campagne qu'il rencontrait, que plusieurs en mouraient de frayeur. (*Voyez* PANIQUE).

PANACÉE. — Mot grec composé, qui signifie *remède universel.* Le vin, dit un médecin célèbre, serait la *panacée* de bien des maux, si l'on en usait avec modération.

PANACHE, PANACHÉ. — Espèce de faisceau ou bouquet de plumes dont les femmes ornent leurs têtes quand elles vont au bal, à la comédie ou à la messe, et dont on orne la tête des mulets quand ils vont en guerre :

D'un *panache* moins ridicule
Le mulet marche revêtu :

Qui de la femme ou de la mule
Est l'animal le plus têtu?

Au reste, il paraît que ce n'est pas seulement en France que les femmes portent des plumes ou *panaches* pour ornement :

La femme aussi de haut parage
Porte plumes chez les Incas;
Mais chez eux la femme est sauvage,
Et les nôtres ne le sont pas.

Elles sont au contraire très-douces et très-reconnaissantes :

Tandis que d'un *panache* en France
Un époux orne sa moitié,
Par elle, avec reconnaissance,
Il est souvent gratifié.

* Une tête *empanachée*
N'est pas petit embarras.

* Les Françaisse ressouviendront, tant que la France existera, des paroles qu'adressa Henri IV à ses soldats le jour de la fameuse bataille d'Ivry, en 1590 : « Enfans, si vous perdez vos enseignes, ralliez-vous à mon *panache* blanc; vous le trouverez toujours au champ de l'honneur et de la gloire.

Vous êtes nés Français, et je suis vois votre Roi,
Voilà nos ennemis, marchez et suivez moi :
Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
Ce *panache* éclatant qui vole sur ma tête ;
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
(Henriade.)

PANADE. — Pain rapé mis dans un succulent bouillon à la viande. Cardan dit que Cornaro vécut plus de cent ans, en ne mangeant que de la *panade*. Ce Cornaro, fameux médecin vénitien, prétendait que la *panade* faite de pain et d'œuf est également saine. (*Richelet.*)

PANCARTE. — Papier affiché pour donner quelqu'avis au public. *Pancarte* se dit aussi de l'espèce de registre sur lequel les suisses ou portiers des maisons inscrivent ceux qui sont venus faire visite en l'absence des maîtres :

Au moindre événement qui survient ici bas,
Fut-ce même à des gens dont on fait peu de cas,
Pour peu qu'on les connaisse, il faut que chacun parte,
Pour aller de son nom grossir une *pancarte*,
Où l'orgueil aime à voir l'hommage qu'on lui rend ;
Car en rentrant chez soi, le premier soin qu'on prend,
Est d'y jetter un œil avide et formaliste.
(La Chaussée.)

PANDORE.—Mot grec, qui signifie assemblage de tout. Ce nom fut donné à la première femme, suivant la mythologie. Jupiter, irrité de ce que Prométhée avait enlevé le feu du ciel pour animer son ouvrage, ordonna à Vulcain de former une femme du limon de la terre. Il lui donna une boîte bien close, et lui ordonna de la porter à Prométhée, qui ne voulut point l'ouvrir, se doutant que c'était un piége que lui tendait le maître des Dieux courroucé. Epiméthée étant devenu l'époux de Pandore, ne fut pas aussi discret. Il ouvrit la boîte fatale; elle contenait tous les maux et tous les crimes qui, depuis, inondent et désolent cet univers. En vain Epiméthée s'efforça de la refermer, il n'était plus tems; il n'y retint que l'Espérance qui était près de s'envoler, et qui resta sur ses bords. De là l'expression: C'est la boîte à *Pandore*, pour exprimer un déluge de maux. (Noel, *Dictionn. de la Fable.*)

PANÉGYRIQUE, PANÉGYRISTE.

Un éloge ennuyeux, un froid *panégyrique*,
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique.
(*Boileau.*)

* Tacite dit que les femmes des Gaulois, nos ancêtres, étaient les principaux *panégyristes* qu'ils voulaient avoir de leurs actions.

* Marcellus, professeur de rhétorique au collège de Lisieux, avait composé en latin l'éloge du Maréchal de Gassion, mort d'un coup de mousquet au siége de Lens. Il était prêt de le réciter en public, quand un vieux Docteur, qui faisait son occupation principale de lire toutes les affiches, surpris d'y voir celle qui annonçait la harangue de Marcellus pour les deux heures après midi, courut s'en plaindre au Recteur de l'Université, Hermant. Il lui représenta qu'il ne fallait pas souffrir qu'on fit, dans une Université catholique, *le panégyrique* d'un homme mort dans le sein de la religion prétendue réformée, et le pria d'indiquer une assemblée pour en décider. Le Recteur n'ayant pu la lui refuser, il y fut décidé, à la pluralité des voix, qu'on irait sur-le-champ défendre à Marcellus d'être le *panégyriste* du Maréchal de Gassion. Pendant que les sages gémissaient intérieurement de cette défense, les astrologues en triom-

phaient, et faisaient observer à tout le monde que dans l'almanach du célèbre Larrivey, en 1648, entre les prédictions, il y avait écrit en gros caractères: *LATIN-PERDU.* (*Dictionnaire de Bayle.*)

PANETERIE, PANETIER. — Le Grand-*Panetier* de France était un Officier de la couronne qui présidait à la *paneterie*, et qui, dans les jours de cérémonie, servait le Roi à table avec le Grand-Echanson. Les maîtres boulangers de Paris étaient sous sa jurisdiction. — Artus de Cossé, Maréchal de France, ayant été élevé à la charge de Grand-*Panetier*, il mena, un an après, sa femme à la Cour, où elle n'était jamais venue. Présentée à la Reine, qui lui parla de la dignité dont son mari était revêtu, elle répondit: Ma foi, Madame, nous étions ruinés sans cela, car nous devions cent mille écus. Dieu merci, depuis un an nous nous sommes acquittés, et nous avons encore gagné plus de cent mille écus pour acheter quelque belle terre. Cette sotte naïveté fit beaucoup rire la Reine et les Courtisans, mais elle déplut beaucoup au Grand-*Panetier*, qui la renvoya le lendemain en Poitou, d'où elle était venue. (*Nouv. dict. hist.*)

PANIER.—Les femmes en France portaient anciennement des espèces de cercles en fer, bois ou baleines, environnés de chiffons, et qui servaient à relever leurs jupes. On appelait ces cercles des vertugadins. On sait que Louise de Monteynard, femme de François de Tressan, étant dans Beziers lorsque le Duc de Montmorency, son parent, y fut assiégé, cette dame, qui avait obtenu la liberté de sortir de la ville, enleva le Duc qu'elle mena dans sa voiture, caché sous son vertugadin. Les vertugadins reprirent faveur au commencement du dernier siècle. Si, en les reprenant, les Dames leur eussent conservé cet ancien nom, elles auraient cru porter une antiquaille, et l'être elles-mêmes. Elles leur donnèrent donc le nom de *paniers*, à cause de leur ressemblance avec les cages ou *paniers* à poulets. Ce nom prit faveur d'autant plus aisément, qu'il jouait avec le nom d'un Maître des requêtes, appelé *Panier*, et qui était mort depuis deux ans, en repassant de la Martinique en France. Elles avaient le plaisir de dire : Apportez-moi mon Maître des requêtes.

* La femme qui porta en France le

premier *panier*, autrement dit vertugadin, était une femme qui voulut dérober aux yeux les fruits indiscrets de son amour.... Toutes les Dames suivirent bientôt ce bel exemple, et chaque belle agit comme si son amant l'avait mis dans le cas de son premier modèle. — Les divers *paniers* que portaient autrefois les Dames, prenaient divers noms selon la diversité de leur forme. Il y avait entr'autres : La gourgandine, le boute-en-train, le tâtez-y, la culbute. On sait que les bêtises ou culs postiches succédèrent à ces anciens agrémens. (*Pogonologie.*)

* Mademoiselle Clairon fut la première qui osa paraître sans *paniers* sur la scène, et son exemple fut imité par toutes ses compagnes. (*Etr. de Thalie*, 1786.)

* Un homme avait des œufs, et voulait s'en défaire;
Pour ne pas à la foire arriver des derniers,
Quoiqu'il put en remplir trois ou quatre *paniers*,
Il mit tout dans un seul, et ne pouvait pis faire.
Sa mule qui suait sous le poids d'un fardeau
Fragile comme du verre,
Pour en décharger sa peau,
A quatre pas de là donna du nez en terre.
Hélas ! s'écria l'homme à qui son désespoir

Inspira de vains préambules,
Que n'ai-je mis mes œufs sur trois ou quatre mules!
Je mérite un malheur que je devais prévoir.
Si le Ciel veut me permettre
De faire encor le métier,
Je jure de ne plus mettre
Tous mes œufs dans un *panier*. (*Boursault.*)

Est-ce cette fable de Boursault qui a donné lieu au proverbe : Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans un seul *panier*, ou bien est-ce le proverbe qui a donné lieu à la fable?

PANIQUE. — Terreur *panique*. On dit d'un homme qu'il a été saisi d'une terreur *panique*, pour dire qu'il a été saisi de quelque crainte subite, et sans cause. Les anciens croyaient que c'était le Dieu *Pan* qui envoyait ces terreurs. C'est pour cela qu'ils leurs donnèrent le nom de terreur *panique*.

PANNEAUX, PANORAMA. — Lors du bouleversement du Parlement de Paris par le Chancelier Maupeou, on écrivit dans des libelles qui coururent Paris et toute la France : M. le Chancelier a fait mettre, au lieu de glaces, des *panneaux*

à son carosse pour éviter les suites de la reconnaissance du peuple qui l'accable de bénédictions et de pavés. (*Fastes de Louis XV.*)

PANORAMA. — Vue d'optique en forme de rotonde, d'une nouvelle création, que les voyageurs doivent aller voir sur le boulevard en attendant qu'ils s'embarquent pour Londres, ou qu'ils prennent la poste pour Toulon, pour Naples ou pour Rome, et que doivent aller voir aussi les Parisiens en attendant qu'ils connaissent la Capitale.

Paris, pas plus grand que cela,
Jouit de succès légitimes ;
Un savant vous le montrera
Pour un franc cinquante centimes :
Or chacun donne, et donnera
Dans le *pano....(bis.) panorama.*

En toile grise on a bâti
De gros murs de pierre de taille ;
Moi qui n'ai qu'un mètre et demi,
Je suis plus haut que la muraille :
Aussi, je donne pour cela,
Dans le *pano....(bis.) panorama.*

Pour mieux voir cet objet mignon,
Je me baissai.... j'étais bien libre ;
Mais par suite de mon guignon,

Zeste, je perdis l'équilibre :
Mon pied glissant.... je tombai là,
Dans le *pano.... (bis.) panorama.*

Un mari disait hier soir :
Ma femme, avec le beau Cléante,
Demain matin doit aller voir
Ce *panorama* que l'on vante.
Le bon mari donne aussi là,
Dans le *pano.... (bis.) panorama.*

Si l'auteur eut, dans leurs palais,
Découpé des fripons insignes ;
S'il eût su bien prendre les traits
De toutes les bêtes malignes ;
Que de renards seraient pris là,
Dans le *pano.... (bis.) panorama.*

(Vaudeville du Panorama.)

PANSE. — (Ventre.)

L'homme sot qui lave sa *panse*
D'autre breuvage que de vin,
Mourra d'une mauvaise fin. *(Ronsard.)*

* Qu'importe qui vous mange? homme ou loup, toute *panse*
Me paraît une à cet égard :
Un jour plutôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence. *(La Fontaine.)*

PANSER. — Le Comte de Lauraguais, ce Seigneur savant et bel-esprit, dont la

philosophie consistait à faire beaucoup de folies, revenait d'Angleterre où il était allé voyager. Il se présente à la Cour, et rend ses hommages au Roi. Sa Majesté, peu contente de ses aberrations continuelles, lui demande, avec un visage sérieux, ce qu'il est allé faire en Angleterre. — Apprendre à *penser*, Sire, répond indécemment le Comte. — Des chevaux, (1) réplique le Monarque, qui lui tourne le dos. Mot excellent, merveilleux, sublime même dans la bouche du chef de la nation qui la venge de l'insulte qu'un sujet ose lui faire, et ce mot était d'autant meilleur qu'il était juste; toute l'occupation du Comte étant de faire des courses de chevaux, d'aller en acheter en Angleterre, de les ramener en France, et de donner tout son tems à l'équitation. (*Fastes de Louis XV.*)

PANTALON. — Les Vénitiens introduisirent en France les *pantalons* qu'ils appelaient *pantaloni*, de St. *Pantaléon*, leur patron. D'autres prétendent que *pantalon*, dans le principe, fut le nom d'un personnage bouffon du théâtre italien,

(1) *Panser* des chevaux.

vêtu pour l'ordinaire de cette sorte, ce qui fit donner le nom de *pantalon* d'abord à ceux qui portaient cette espèce de chaussure, et ensuite à la chaussure même.

* Sous le règne de François Ier, on ne se contenta pas de quitter l'habit ample et long qu'on avait porté auparavant, on donna encore dans l'extrémité la plus opposée. Des tapisseries de ce temps-là représentent ce Prince et ses Courtisans vêtus comme des *pantalons*, c'est-à-dire d'un pourpoint à petites basques et d'un caleçon tout d'une pièce avec les bas, le tout tellement serré qu'on voyait moulé ce que la nature enseigne à tous les peuples de cacher. (*Mercure de Fr.* 1732.)

* La veste et le *pantalon* qui couvraient Charette lorsqu'il fut pris et fusillé, furent vendus 26 louis en or, dans un tems ou l'or était si rare. (*Le Véridique, 14 floréal, an IV.*)

PANTELER, PANTELANT. — Il y a cette différence entre palpiter et *panteler*, que la palpitation suppose une émotion douce qui provient du cœur, et *panteler* une émotion violente qui pro-

vient d'une crise, d'un effort ou d'un état violent. On dit que le cœur palpite, et que les chaires *pantelent* ou sont encore *pantelantes*. Ce dernier terme ne s'applique guères qu'aux animaux qu'on égorge.

PANTHÉON. — Le *Panthéon* était un temple de l'ancienne Rome, bâti en forme ronde par Agrippa, gendre d'Auguste, et ainsi nommé, parce que, suivant la signification du mot, il était dédié à tous les Dieux. Il subsiste encore, et le Pape Boniface III l'a dédié à la Sainte-Vierge et à tous les Saints, sous le nom de Sainte-Marie de la Rotonde.

— L'Eglise de Sainte-Geneviève de Paris, d'un temple dédié à une simple Bergère, devint pour un tems le temple ou le *Panthéon*, dédié aux grands hommes qui auraient bien mérité de la patrie. Mirabeau et Voltaire sont les deux premières divinités qui y trouvèrent place. Pour ne pas rendre ce nouveau *Panthéon* aussi ridicule que tant d'autres, pour qu'il demeurât toujours respectable et sacré, il aurait fallu se donner de garde d'y placer des pigmées à côté des géans; il aurait fallu qu'on se souvint que les

temples des Dieux du paganisme perdirent tout leur crédit quand on vit y placer indifféremment Hercule et le dieu *Pet*, *Crépitus*. Le plus sale, le plus dégoûtant, le plus exécrable personnage qui fut placé au *Panthéon*, au tems de la frénésie révolutionnaire, fut Marat, *dépanthéonisé* peu après pour aller reposer dans un égoût. (*Voyez* EGOUT.)

— Défions-nous donc de notre penchant, si ce n'est à une sotte adulation, du moins à une reconnaissance précipitée et sans bornes. N'accordons point les honneurs du *Panthéon* à nos grands-hommes ou soidisant tels, aussitôt après leur mort. Imitons plutôt en cela Rome moderne ou la sainte. Elle suit une méthode beaucoup plus sage dans ses canonisations. Ce n'est qu'après cent ans et un jour, qu'elle ouvre les portes du Ciel aux dévots personnages qui l'ont édifié sur la terre. Si l'on avait eu cette prudente circonspection, on ne se serait pas vu dans la dure nécessité de voiler la statue de Mirabeau dans la salle de la Convention, de briser son buste dans celle du club des jacobins, et de faire subir à sa cendre déposée solennellement au *Panthéon*,

une espèce de procédure criminelle qu'il convenait mieux d'entamer de son vivant ou tout de suite après son trépas. — On fit dans le tems une remarque à ce sujet; c'est que ce fut sur la motion de Robespierre que Mirabeau, en 1791, obtint les honneurs du *Panthéon*, et que ce fut sur la motion du même Robespierre que son buste fut brisé au club des jacobins.

PANTIN. — Sorte de joujou d'enfant. C'est une petite figure peinte sur du carton, à laquelle on fait faire divers mouvemens par le moyen de petits fils que l'on tire. Il y eut un tems en France où les personnes d'un âge mûr s'amusaient avec ces sortes de figures. (*Dict. de l'Ac.*)

* On vit autrefois des Français
Qui de *pantins* remplissaient chaque étage,
Salon, boudoir, corridor, cabinet,
Et qui depuis, dans leur transport volage,
Ont adopté le bruyant bilboquet. (*Raboteau.*)

(*Voyez* BILBOQUET.)

* Il n'était point rare alors de rencontrer dans la poche d'un respectable Magistrat un beau *pantin*, à côté d'un papier qui devait décider de la vie, de la réputation

ou de la fortune des plus illustres citoyens. (*Dictionnaire des origines.*)

D'un peuple frivole et volage,
Que le *pantin* soit la divinité !
Faut-il être surpris qu'il chérisse une image
Dont il est la réalité ?

PANTOMIME.

..... Jouez la *pantomime*,
Vous n'aurez pas besoin de raison, ni de rime.
(*Les Débuts dramatiques.*)

* Aux pompes funèbres, chez les Romains, on louait un *pantomime* à-peu-près de la taille et de la figure du mort, et qui contrefaisait quelquefois si bien son air, sa contenance et ses gestes, qu'il semblait que c'était lui-même qui marchait à son convoi. — Dans un compte de dépense de la maison de Polignac, de l'an 1375, on trouve un article de cinq sols baillés à Blaise, pour avoir fait le Chevalier défunt à l'enterrement de Jean, fils de Radonnet-Armand, Vicomte de Polignac.

* L'art de la *pantomime* fut porté à un si haut degré chez les Romains, que ce langage ou cette musique muette,

comme ils l'appelaient, leur parut plus éloquente que la déclamation même. Cassiodore attribue à ces acteurs des mains très-éloquentes, des doigts parlans, un silence pathétique. Un Ambassadeur du Roi de Pont, qui avait été présent dans Rome à une danse *pantomime*, fut si satisfait de l'intelligence de l'acteur, qu'il demanda, comme une grâce, à l'Empereur Néron qu'il lui en fit présent. Ne soyez point étonné de ma prière, lui dit l'Ambassadeur; j'ai pour voisins des barbares dont personne n'entend la langue, et qui n'ont jamais pu apprendre la mienne; mais cet homme qui sait parler par des gestes, ferait aisément entendre mes volontés. — Un autre étranger qui assistait à ce spectacle, fut si frappé de voir un seul homme exécuter une pièce entière, que l'admiration lui fit adresser ces paroles à l'acteur : Dans un seul corps, tu as plus d'une âme. Ce qu'il y avait de plus étonnant dans les jeux des *pantomimes*, c'était que ceux qui les exécutaient, ne pouvaient s'aider du mouvement expressif du visage, puisqu'ils jouaient masqués comme les autres comédiens.

* Qui croirait qu'un Roscius, fameux

pantomime, osa disputer avec Cicéron à qui exprimerait une même pensée en plus de façons? Cicéron changeait quelquefois ses termes, et Roscius ses gestes, sans qu'une expression fut moins propre, moins énergique que l'autre. Il fallait bien que le spectacle des *pantomimes* eut quelque chose d'admirable, et en même tems de bien spirituel, puisque les premiers hommes de la République y assistaient non-seulement avec plaisir, mais même avec une sorte de fureur. Quant au peuple romain, il était tellement passionné pour ce genre de comédiens, que sous l'Empereur Constance on chassa de Rome tous les philosophes, sous prétexte qu'on craignait la famine, et que l'on y conserva six mille *pantomimes*, savoir trois mille acteurs et trois mille actrices. (*Esp. de Desfontaines.*)

* Dans une *pantomime*, à la scène première,
Seule, une femme paraissait:
Et comme sans parler, elle allait, agissait,
Blaise qui la voyait du milieu du parterre,
En fut troublé. Jarni, dit-il à son voisin,
Ce grand fantôme blanc, n'est-ce pas un lutin?
— Un lutin! mon ami, reviens de ta méprise,
C'est une femme; examine-la bien;

Considère son air, sa mise, son maintien;
Et parle bas; de ta sottise,
Si l'on t'entendait, on rirait.
Tant pis pour les rieurs, dit Blaise, sur mon âme,
Tenez, mon bon Monsieur, si c'était une femme,
Je suis sûr qu'elle parlerait. (*Gobet.*)

* PANTOUFLE. — Le philosophe Empedocle ne pouvant comprendre les merveilles du Mont-Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, et trouvant l'action belle, dit le bon La Fontaine, de peur d'en perdre le fruit dans l'esprit de la postérité, il laissa ses *pantoufles* au pied du mont.

* L'historien du Sultan Saladin nous a peint la modération de ce Prince par un de ces petits faits que Plutarque n'aurait pas non plus négligé de recueillir. Deux Mamelucks se disputant à quelques pas de lui, un d'eux jeta sa *pantoufle* contre l'autre. Celui-ci ayant esquivé le coup, la *pantoufle* alla frapper le Sultan. Mais le Prince feignant de ne s'en être pas aperçu, se tourna d'un autre côté, comme pour parler à un de ses Généraux, afin de n'être pas forcé de punir l'auteur de cette action. (*Hist. du Sultan Saladin.*)

* Saint-Jean Chrysostôme se fit exiler par la Princesse Eudoxie, pour n'avoir pas voulu lui permettre de porter une très-jolie paire de *pantoufles*. Un Nonce et un Cardinal ne se montrèrent pas si difficiles envers la dernière maîtresse de Louis XV. Se trouvant au lever de la Comtesse du Barry, ils se disputèrent l'honneur de lui présenter ses *pantoufles*, et mirent à très-grand bonheur l'avantage de lui en présenter chacun une, ce qui amusa également et la maîtresse et son royal amant. (*Vie privée de Louis XV.*)

* Une *pantoufle* étalée sur la boutique d'un cordonnier, rendit Thévenard, célèbre acteur de l'Opéra, éperdument amoureux, à l'âge de soixante ans, d'une demoiselle qu'il n'avait jamais vue, qu'il découvrit et dont il fit sa femme. (*A. litt.*)

PAON. (On prononce *pan.*) PAVADER, PAVANER, PAVANE. — Le *paon* est originaire des Indes. Alexandre le rapporta, au retour de ses conquêtes, à Babylone où il mourut. Ils passèrent de là dans la Perse et la Médie, et c'est de ces Royaumes que les Romains les tirèrent. (*Mélanges d'une grande Biblioth.*)

* Le *paon* est le symbole de la vanité, d'où est venu le proverbe : *Fier comme un PAON.*—Du latin *pavus*, *paon*, nous avons fait *pavader* et *pavaner*, faire le fier, se rengorger à la manière du *paon.* — Nous avons aussi appelé *pavane*, une danse grave, qui nous est venue d'Espagne, et que les hommes dansaient autrefois en grands manteaux, et les femmes en robes traînantes, ce qu'on appelait le *grand bal.* (*Manuel lexique.*)

* Le *paon*, tout superbe qu'il est, n'en a pas moins la voix fort désagréable et la démarche oblique; ce qui a fait dire qu'il avait le plumage d'un ange, la marche d'un voleur et la voix d'un démon.

* Le long de ce grand mur qu'il arpente à son gré,
Que le *paon* orgueilleux par l'orage inspiré,
Lance, par intervalle, un accent lamentable.
(Piis, *Harm. imit.*)

* Un *paon* avec ces mots : *Ut placeat taceat*, (qu'il se taise s'il veut plaire) est la devise d'un homme stupide ou frivole qui n'a que des qualités extérieures. (*Cours d'histoire naturelle.*)

* L'orateur Quintus Hortensius, l'é-

mule de Cicéron, fut le premier qui apprit aux Romains à manger des *paons* dans un repas qu'il donna, lorsqu'il fut créé augure. Les *paons* devinrent si fort à la mode qu'on ne crut plus pouvoir donner à manger sans en servir. (Dusaulx, *traduction de Juvénal.*)

* Sahizier, qui écrivait il y a plus de cent cinquante ans, rapporte qu'il était d'usage, de son tems, de servir au festin nuptial des gens riches un *paon* qui paraissait vivant, avec le bec et les pieds dorés. Pour cela, on le dépouillait de sa peau, et après avoir fait cuir son corps avec la canelle, le girofle et d'autres aromates, on le recouvrait de nouveau de sa peau et de ses plumes, et on le servait, sans qu'il parut avoir été dépouillé. Ce mets était pour le plaisir des yeux, et l'on n'y touchait point; l'oiseau se conservait dans cet état plusieurs années, sans se corrompre, ce qui est une propriété qu'on croyait particulière à la chair du *paon;* peut-être n'était-ce que l'effet des aromates. — Saint-Augustin en a fait un argument en faveur de la résurrection.

— Le *paon* se servait ainsi dans les

repas de cérémonie. On le présentait au Chevalier le plus distingué, qui s'engageait par serment, sur le corps de l'oiseau, à se distinguer de nouveau par quelques actions d'éclat. (*Biblioth. des Romans.*)

* Crésus, revêtu de ses habits royaux et tout couvert de pierreries, demandait à Solon s'il avait jamais vu une si belle parure? Le *paon* est encore plus superbement paré, reprit Solon; sa beauté est naturelle, et vous ne brillez que d'un éclat emprunté.

* Madame de Sévigné apelait le père Bourdaloue le grand *paon*. Tous les prédicateurs de cette année (1689), écrivait-elle à sa fille, sont écoutés quand le grand *paon* ne prêche pas.

PAPA. — Henri IV ne voulait pas que ses enfans l'appelassent autrement que *papa*. Ce nom, dit Perefixe, annonce mieux la tendresse et l'amour filial.

Papa-Maréchal était le nom que les actrices de Paris et de Bordeaux donnaient au Maréchal Duc de Richelieu, leur Supérieur, comme Gentilhomme de la Chambre, leur protecteur et leur amant. (*Vie privée de Richelieu.*)

* *Papa* grand-homme. Tel était le synonyme que donnèrent au nom de Voltaire les partisans enthousiastes de ce célèbre vieillard.

PAPAUTÉ, PAPE, PAPAL. — Le nom de *Pape*, qui signifie *père*, se donnait, dans les premiers siècles de l'Eglise, ainsi que celui de Sainteté, à tous les Prélats chrétiens. Une lettre de Saint-Sydoine, qui vivait en 461, donne aux Evêques le titre de *Seigneur-Pape*. Ce fut Grégoire VII qui, dans un Concile tenu à Rome en 1073, défendit de donner la qualité de *Pape* aux autres Evêques. (*Hist. de l'Eglise gallicane*)

—Quoique le Souverain Pontificat soit regardé comme un état de perfection et de sainteté par excellence, plusieurs *Papes* l'ont regardé comme un état presqu'incompatible avec le salut. J'ai espéré de mon salut étant religieux, disait Pie V; devenu Evêque, j'en ai douté; maintenant que je suis *Pape*, j'en désespère.

— L'histoire des *Papes* n'en cite qu'un qui ait abdiqué la *Papauté* pour retourner à la vie religieuse. Ce fut Célestin V. Il préféra de vivre en anachorète.

* Le jeu, la chasse, le spectacle sont interdits au *Pape*. L'entrée de son palais est interdit aux femmes quand il y est.

* Un Lord, parlant de Clément XIV, disait à un ami : Vous connaissez ma fortune et ma fille unique ; je l'adore. Eh bien ! je la donnerais au *Pape* Ganganelli, s'il pouvait se marier, tant je suis enchanté de son mérite. Les Anglais étaient pénétrés des mêmes sentimens d'estime et d'admiration pour ce Pontife. Ils placèrent son buste parmi ceux des grands-hommes. Quand Clément XIV sut cette nouvelle si flatteuse pour l'amour propre, il s'écria : Plut à Dieu qu'ils fissent pour la Religion ce qu'ils font pour moi ! (*Almanach littéraire*, 1789.)

* Jourdain de Lisle, un des plus grands brigands et des premiers scélérats de son siècle, avait épousé, en secondes nôces, la mère du *Pape*, Jean XXII. Assuré de la protection de son fils, il se croyait tout permis. Elle lui servit en effet pour obtenir plusieurs fois sa grâce. Mais enfin, ayant poignardé un huissier qui venait lui signifier un Arrêt du Parlement, il fut exécuté à Mont-Faucon, en 1328.

* Clément VI mourut le 6 décembre 1352, à Ville-Neuve-d'Avignon. Son corps enseveli dans un cuir de cerf, fut transporté, comme il l'avait ordonné, à la Chaise-Dieu, où il avait été moine. Les Calvinistes ayant fait, en 1362, une invasion dans ce monastère, en brûlèrent toutes les reliques, et n'épargnèrent pas le tombeau de Clément VI; mais comme ils ne le tenaient pas pour saint, Curton, leur commandant, se contenta d'enlever le crâne sans toucher au reste du corps, pour en faire une coupe dans laquelle il donnait à boire à ses gens, afin qu'ils pussent se vanter d'avoir bu dans la tête d'un *Pape*. (*Ephémér. pol.*)

* Petit *Pape*, petit *papelin*, vous êtes un âne, un ânon; allez doucement, il fait glacé, vous vous rompriez les jambes, et on dirait : Que diable est ceci ? Le petit ânon de *papelin* est estropié. Un âne sait qu'il est un âne, une pierre sait qu'elle est une pierre; mais ces petits ânons de *Pape* ne savent pas qu'ils sont ânons. Tel était le style dans lequel l'hérésiarque Luther écrivait au *Pape* Léon X, qui était regardé comme le restaurateur des arts et des lettres.

* Adrien V, Génois de nation, fut élu *Pape* en 1276. Il mourut à Viterbe un mois après son élection, recevant encore les complimens de sa famille, à qui il dit, se voyant sur le point de mourir : J'aimerais bien mieux que vous me vissiez Cardinal bien portant, que *pape* expirant. On a prétendu que ce *Pape* n'avait jamais été sacré Evêque, ni même ordonné Prêtre ; ce qui est difficile à croire. (*Dictionnaire historique.*)

* Antoine Duprat, Chancelier de France, sous François Ier, étant devenu veuf, se fit d'Eglise pour s'enrichir. Il fut Evêque de Gap, de Valence, de Meaux, d'Albi, Archevêque de Sens, et Cardinal. Quelques Historiens prétendent qu'après la mort de Clément VII, il songeait à se faire *Pape ;* que François Ier, à qui il en parla, lui ayant répondu qu'il en coûterait trop, il répliqua qu'il fournirait 400 mille écus ; que François indigné, envoya dès le lendemain prendre ces 400 mille écus chez Duprat, et les fit porter à l'Epargne. (Saint-Foix, *Ess. histor.*)

* Duplessis-Mornay voyant que Henri IV avait changé de religion, lui fit de

sanglans reproches et se retira de sa Cour. Ce Ministre était le plus zélé, comme le plus vertueux des Protestans. Mornay avait été élevé dans la religion réformée, qu'il servit de sa plume, après l'avoir défendue avec son épée. On l'appelait communément le *Pape* des Huguenots (1).

* Un Archevêque qui jouissait de plusieurs bénéfices, disputait contre un Légat du *Pape*, et lui soutenait l'autorité d'un Concile au-dessus du Souverain Pontife. Ou n'ayez qu'un bénéfice, lui répondit spirituellement ce Légat, ou croyez à l'autorité du *Pape*.

* Cet homme, disant-ils, était planteur de choux;
Et le voilà devenu *Pape* :
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux.
Mais que vous sert votre mérite ?
La fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis la *papauté* vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos ? le repos, trésor si précieux,
Qu'on en faisait jadis le partage des Dieux !

(La Fontaine.)

---

(1) Il fut regardé avec justice comme le plus vertueux et le plus grand homme que le Calvinisme ait eu.

Censeur des courtisans, mais à la Cour aimé,
Fier ennemi de Rome, et de Rome estimé.

(Henriade.)

* L'histoire de la *Papesse* Jeanne a fait grand bruit pendant un certain tems. Elle n'eût d'autre fondement qu'une imagination folle et déréglée. Elle offre quelque chose de si absurde, que depuis long-tems elle ne trouve pas plus de défenseurs que de contradicteurs.

*Il ne nous est pas parmis de répéter si long-tems le nom de *Pape* sans jeter quelques fleurs sur les pas de celui qui vient de quitter la France, après l'avoir édifiée pendant près de six mois. La résidence de Pie VII à Paris, loin de diminuer l'estime, le respect et l'admiration que devait naturellement et religieusement inspirer la première entrevue du Souverain Pontife des Chrétiens, n'a fait que l'augmenter de jour en jour. Le sentiment des convenances devint un sentiment du cœur, et ceux mêmes qui furent le moins tentés de se faire refouler pour parvenir au bonheur de lui baiser les pieds, ne lui vouèrent pas moins sincèrement la plus profonde vénération. — Un jeune frénétique, osant seul braver l'opinion publique et la morale universelle, affectait de garder son chapeau sur la tête, dans un lieu

public où le peuple s'empressait de recevoir à genoux la bénédiction du Pontife. Déjà l'indignation générale se manifeste contre le téméraire, quand s'avançant vers lui avec cette bonté paternelle qui animait ses moindres mouvemens, le *Pape* lui dit : Jeune homme, quelque sentiment qui vous anime, il est toujours consolant de recevoir la bénédiction d'un vieillard.

—Eh ! qu'importe qu'on soit protestant ou *papiste*,
Ce n'est pas dans les mots que la vertu consiste.

(Paméla.)

PAPELARD. — Terme d'injure qui veut dire *hypocrite*, faux dévot, qui fait le saint comme un *Pape*, et qui n'est rien moins que ce qu'il affecte d'être.

O *papelards !* qu'on se trompe à vos mines.

(La Fontaine.)

PAPERASSE. — Vieux papier écrit, et qui n'est plus bon à rien.

Un procès vous ruine en sottes *paperasses.*

(Piron, *dans la Métrom.*)

* Le Mardi, 19e jour de juin de l'année 1792, veille du jour à jamais mémorable par le serment du jeu de paume,

prononcé en 1789, tandis que plusieurs patriotes allaient à Versailles pour en célébrer l'anniversaire, le Directoire du département de Paris, pour se conformer au décret du 12 mai, livra solennellement aux flammes les vieilles archives de l'ordre du Saint-Esprit, les vieux parchemins de la Noblesse, les vieux titres de gentilhommerie depuis le déluge jusqu'à nos jours, enfin les amas énormes de *paperasses* diversement et bizarrement coloriées, à la conservation desquelles les potentats de l'Europe coalisés prenaient le plus vif intérêt. Autant les habitans d'Alexandrie eurent de déplaisir en voyant le vainqueur et farouche Omar incendier leur bibliothèque savante et précieuse, autant on ressentit de joie, à Paris, au brûlement de tous ces vieilles *paperasses*, qui eut lieu au milieu de la place Vendôme, en présence du peuple debout, et de Louis XIV à cheval. (*Rév. de Par.*)

PAPIER. — Le *papier* a pris son nom du mot latin *papyrus*, qui désignait une plante, laquelle poussait une quantité de tiges triangulaires, hautes de six ou sept coudées. Les anciens ont écrit d'abord

sur des feuilles de palmiers, puis sur des écorces d'arbres, ensuite sur des tables enduites de cire, où l'on imprimait les caractères avec un poinçon qui avait un bout aigu pour écrire, et l'autre plat pour effacer; ce qui a donné lieu à cette expression d'Horace :

Sæpe stylum vertas, iterum quæ digna legi sint, scripturus.

Enfin, on introduisit l'usage du *papier;* c'était des feuilles propres à écrire, et faites de l'écorce de la plante dont nous parlons. Varron en attribue l'usage à Alexandre-le-Grand, lorsqu'il bâtit Alexandrie; mais elle est plus ancienne que lui; il n'a fait que la rendre plus commune. (*Hist. ancienne de Prideaux.*)

* Les Arabes, après avoir subjugué l'Egypte, substituèrent à l'ancien *papier* celui de chiffons ou d'étoffe de soie. Ils le portèrent en Espagne et de là le répandirent en Allemagne au commencement du 14e siècle. C'est de ces peuples que nous tenons notre *papier.* (*Variétés historiq.*)

* Voltaire a dit du *papier* que tant d'auteurs barbouillent :

Tout ce fratras fut du chanvre en son tems;

Linge il devint par l'art des tisserans;
Puis en lambeaux, des pilons le pressèrent;
Il fut *papier*. Cent cerveaux à l'envers
De visions à l'envi le chargèrent;
Puis on le brûle: il vole dans les airs,
Il est fumée aussi bien que la gloire.
De nos travaux voilà qu'elle est l'histoire.
Tout est fumée, et tout nous fait sentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.

* Le père Folard, Jésuite et Professeur de rhétorique à Lyon, était dans l'usage d'envoyer ses manuscrits à un de ses amis de Paris, homme d'esprit et de goût. Il lui écrivit un jour qu'il venait d'accoucher d'une tragédie, qu'il le priait de faire prendre chez le père procureur des Jésuites de la rue Saint-Antoine, à qui il l'avait adressée. Un domestique dépêché dit qu'il vient de la part de M. tel, chercher des *papiers* envoyés de Lyon. Le père procureur répond, je sais ce que c'est; mais je ne les ai pas actuellement; revenez demain matin, à dix heures, je vous les donnerai. Un filou rodait alors dans la cour de la maison professe. Il entend la conversation, et à ce mot de *papiers*, il croit qu'un procureur de maison n'en peut avoir d'autres que des lettres de

change. Le lendemain, il prend la même livrée que le laquais, se présente à l'heure indiquée au Jésuite, qui lui remet les *papiers* en question. Il fut bien surpris de ne trouver qu'une tragédie en cinq actes. Il remet les *papiers* dans sa poche. Pris quelques jours après, on le fouille, et l'on ne trouve sur lui qu'une tragédie; elle est portée chez le Lieutenant de police Hérault. On interroge le voleur, il explique cette aventure. Hérault en rit beaucoup et donne la pièce à quelqu'un, qui se propose de la faire jouer, et de s'en faire honneur dans le monde. Il change le titre et les noms des personnages. Malheureusement, il n'y avait pas de rôle de femme dans la pièce. Le possesseur fait venir l'abbé Pellegrin, lui dit qu'il a fait une tragédie; mais que comme il n'entendait rien à faire parler des femmes sur le théâtre, il le prie de lui faire un rôle de Princesse; qu'il veut savoir combien il lui demandera pour cette besogne. Le Poëte dit qu'en conscience, il ne peut la faire à moins de six cents francs. —Six cents francs pour une femme? Vous vous moquez, l'Abbé. — Mais, Monsieur, reprend Pellegrin, je ne puis pas mettre

cette femme toute seule; il faut que je lui donne une suivante. — Il n'y a qu'à s'en passer. Au reste, mettez une suivante, mettez en deux, mettez en trois, n'en mettez pas du tout, je vous donnerai cent écus; voyez si cela vous convient. L'abbé Pellegrin accepte le marché. La femme et la suivante furent faites en deux jours. La tragédie fut représentée, et tomba. On en fit l'extrait dans le Mercure, et le père Folard y reconnut son ouvrage, malgré les additions et les changemens. Cette aventure donna lieu à une petite pièce où l'abbé Pellegrin fut représenté comme marchand de vers en gros et en détail.

* « Mes enfans, considérez-vous chaque jour comme une feuille de *papier* blanc qu'on a mise dans vos mains pour être remplie avec des caractères qui subsisteront jusqu'aux siècles les plus reculés, et ne seront jamais effacés. C'est pourquoi ayez soin de n'écrire sur ce *papier* que ce que vous y pourriez lire avec plaisir mille ans après. » (*Avis d'une mère infortunée à ses filles.*)

Papier-monnaie; papiers publics. Ces *papiers* sont à l'argent, ce que l'argent est aux denrées; une représentation, un gage d'échange. L'argent n'est utile que parce qu'il est plus aisé de payer un mouton avec un louis d'or que de donner quatre paires de bas pour un mouton. Il est de même plus aisé à un Receveur de province d'envoyer au trésor royal quatre cent mille francs dans une lettre que de les faire voiturer à grands frais. Donc une banque, un *papier* de crédit est utile. Un papier de crédit est dans le Gouvernement, dans le commerce et dans la circulation, ce que sont les cabestans dans les carrières et dans l'architecture; ils enlèvent des fardeaux que les bras des hommes auraient de la peine à soulever. Un Ecossais, homme vil et dangereux tout à la fois, établit, au commencement du règne de Louis XV, ce *papier* de crédit; mais il en répandit dans le public plus que la masse et la circulation des espèces ne comportait. Il fit beaucoup d'or et d'argent; mais ces espèces, trop nombreuses, eurent le sort de la fausse monnaie. Ce fut un médecin qui donna une trop forte dose d'émétique à ses malades; ils en eurent des convulsions. Mais

parce qu'on a trop pris d'un bon remède, il n'y faut pas renoncer pour toujours. Aussi y revint-on constamment jusqu'en 1790. A cette époque, au lieu d'augmenter la potion insensiblement, on la versa par torrent. Le vase déborda de toute part, et le remède, en s'évaporant, perdit toute sa force. Le malade retomba en syncope.

PAPILLON, PAPILLONNER. — Je crois que les amans français sont de véritables *papillons*. — Je le crois aussi; mais leurs amantes ne *papillonnent* pas moins. (*Les Amazones modern. coméd.*)

* On file avant d'être époux
Le tissu de son esclavage;
L'amant est rampant et doux,
Le ver à soie est son image :
Dans ses propres nœuds renfermé,
Il devient froid, inanimé;
Mais bientôt forçant sa prison,
Il s'envole en *papillon*. (*Favart.*)

* Qu'est-ce qu'un *papillon*? Une chenille habillée que l'on poursuit et qu'on écrase.

* Chacun a son *papillon*
Qu'il poursuit à tire-d'aîle;

C'est Plutus, c'est Apollon,
C'est une mode nouvelle :
Chacun a son *papillon*
Qu'il poursuit à tire-d'aîle,
Le bonheur même, dit-on,
N'est qu'un joli *papillon*.

Bon Dieu ! que de *papillons*,
Voltigeant de belle en belle,
Vont dans les brillans salons
Chercher une fleur nouvelle !
Grace au Ciel ! ces *papillons*
Se brûlent à la chandelle ;
Grace au Ciel ! ces *papillons*
N'habitent que les salons.

(La Femme en parachûte, vaud.)

PAPILLOTE.

Fraîchement débarqué je parais à tes yeux,
Et mes cheveux encor sont sous la *papillotte*.

* Molière, étant encore jeune, avait commencé à traduire Lucrèce, et il aurait achevé cet ouvrage sans un malheur qui lui arriva. Un de ses domestiques prit un cahier de cette traduction pour faire des *papillotes*. Molière, qui était facile à irriter fut si piqué de ce contre-tems que, dans sa colère, il jeta le reste au feu. *(Dictionnaire historique.)*

PAQUE, PAQUES, PASCAL. — Le carême est bien court pour quiconque doit payer à *Pâques*. (*Proverbe du bonhomme Richard.*)

* Chassé d'Angleterre et réfugié en France, Jacques II était l'objet des railleries des Anglais qui étaient à sa suite, comme des Français qui l'hébergeaient. Parmi les mille et un couplets qui furent faits à son sujet, nous citerons celui-ci :

Quand je veux rimer à Guillaume (1),
Je trouve aussitôt un royaume
Qu'il a su ranger sous ses lois :
Mais quand je veux rimer à Jacques,
J'ai beau rêver cent et cent fois :
Je trouve qu'il a fait.... ses *pâques*.

* L'Eglise dit :

Ton Créateur tu recevras,
Au moins à *Pâques* humblement.

Malherbes, par ces mots, *au moins*, entendait apparemment *au plus ;* car dans une maladie où il était à toute extrémité, il refusa de se confesser et de

(1) Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, gendre de Jacques II, qu'il détrôna.

recevoir son Créateur, en objectant qu'il avait fait tout cela à *Pâques*.

* On sait combien une communion *pascale* que fit Voltaire en 1768, mystifia ses partisans, et divertit ses ennemis. On lisait dans un journal du tems, intitulé l'*Observateur*, 1er. mai 1768 : — « Toutes les circonstances de la communion *pascale* de M. de Voltaire sont remarquables. Voici l'ordre et la marche de cette cérémonie. Il faut savoir d'abord qu'il a fait bâtir l'Eglise paroissiale de Fernai, avec cette inscription, très-propre à fournir matière aux dissertations des commentateurs : *Dicavit Deo* de Voltaire. M. de Voltaire partit de chez lui, précédé de deux de ses gens portant des hallebardes, en forme de suisses. Venait après, l'architecte avec le plan de l'Eglise, espèce d'offrande que le catéchumène faisait précéder comme acte de réconciliation. Il marchait ensuite avec la figure d'un pénitent. Deux gardes chasses fermaient la marche, la bayonnette au bout du fusil. A l'entrée de l'Eglise s'est trouvé le père Adam, qui a fait le rôle de médiateur entre le Ciel et le pécheur. »

On lit dans les *Mémoires secrets*, tom. I, p. 55, 13 mars de la même année : « M. de Voltaire se crut obligé d'édifier les nombreux vassaux dont il était Seigneur, et surtout mademoiselle Corneille, dont il formait alors l'esprit et le cœur; ce grand-homme, en conséquence, fit, très-inconséquemment, venir un capucin auquel il se confessa humblement, fit entre ses mains une espèce d'abjuration, acheva de remplir le devoir *pascal* par la communion, et fit donner six francs au vilain qui avait eu la bassesse de l'absoudre. »

* Lorsque Mme. du Barry était à côté du trône, et presque sur le trône, le tems *pascal* était celui qu'elle redoutait davantage. On faisait chaque année des efforts auprès de Louis XV, pour le déterminer à faire ses *pâques*. Madame Louise, que ce Prince allait voir souvent, était l'instrument dont le Clergé se servait pour la conversion de Sa Majesté. Une année, que l'auguste Carmélite avait redoublé de soins et de prières, madame du Barry en fut avertie. Dans le premier moment, elle parut prendre son parti, et dit : Eh

bien ! si Sa Majesté fait ses *pâques*, rien n'empêchera que je ne fasse les miennes aussi. (*Anecd. sur madame du Barry.*)

PAQUET.

Galiot de Narni, bossu par le devant
Et d'une bizarre figure,
Dans la ville de Sienne entrait sur sa monture :
Un citadin, mauvais plaisant,
Lui dit, pour le railler : les autres d'ordinaire,
Portent leur *paquet* par derrière,
Pourquoi portez-vous donc le vôtre devant vous ?
C'est, répond Galiot, qu'en pays de filoux
On agit de cette manière.

* Ci gît Martin, avec sa bosse ronde :
Hélas ! il était tems qu'il se tint en repos ;
Car tout le tems qu'il fut au monde,
Le pauvre homme eut toujours un *paquet* sur le dos.

PAR.

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, *par* les arts, et surtout *par* la guerre.
(Voltaire, *dans Mahomet.*)

* Un mari empoisonné, convaincu qu'il l'était par sa femme lui cassa la tête d'un coup de pistolet. On leur fit l'épitaphe suivante :

Victime d'un complot infâme,

(Passant, n'en soit point attendri)
Ci gît le mari *par* la femme,
Et la femme *par* le mari.

* Quand on faisait tout de *par* le Roi, c'était un esclavage humiliant; quand on faisait tout de *par* le peuple, c'était une bassesse honteuse et une lâcheté criminelle. Dans tous les tems, comme dans tous les Etats, Montesquieu aura eu raison de dire : Il faut tout faire pour le peuple, et rien *par* lui. (*S.*)

* L'amour se soutient *par* l'espoir,
Le zèle *par* la récompense;
L'autorité *par* le pouvoir,
La faiblesse *par* la prudence;
Le crédit *par* la probité,
La bonne foi *par* la sincérité;
La santé *par* la tempérance,
L'esprit *par* le contentement;
Le contentement *par* l'aisance,
L'aisance *par* l'arrangement.

* Tout le monde connaît ces deux vers que l'on mit à la porte de la grille du cimetière de St. Médard de Paris, lorsque Louis XV, pour arrêter le désordre en tout genre des convulsions qui s'opéraient au tombeau du diâcre Pâris, fit interdire l'entrée de ce cimetière :

De *par* le Roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

PARABOLE. — Le goût et le style figuré des paraboles était fort commun chez les Orientaux. Le Législateur des Chrétiens se conformait presque toujours à cet usage : *Et sine* PARABOLIS, *non loquebatur eis.* (*Math.* cap. 13, v. 34.)

PARACHEVER, PARACHÈVEMENT. — J'ouvre le Dictionnaire portatif des Théâtres, à la lettre F, et je découvre dans le catalogue des pièces de théâtre *le Fourbe* PARACHEVÉ. C'est le titre que l'auteur donne à une comédie jouée sur la scène française le 14 février 1693. J'ai vu dans les registres de la comédie qu'en effet, ce jour-là, on avait donné une piéce intitulée *le Fourbe;* que cette pièce avait été si mal reçue du parterre, que les comédiens n'avaient pu l'*achever*, et qu'ils furent obligés d'y substituer le *Médecin malgré lui.* L'acteur, qui tenait alors les registres, se contenta d'écrire sur son journal des pièces jouées chaque jour : *le Fourbe pas achevé.* Les auteurs de l'Histoire *du Théâtre Français*, ayant mal lu ces deux derniers mots, ils

écrivirent *parachevé*, au lieu de *pas achevé*, prenant pour le titre de la pièce ce qui annonçait sa chute. Après eux, le chevalier de Mouhi, et l'auteur du *Dictionnaire portatif des Théâtres*, copièrent cette faute, et donnèrent à la comédie du *Fourbe* le titre de *Fourbe* PARACHEVÉ, qu'elle n'eut jamais. (Fréron, *Année Littéraire*, 1755.)

PARACHUTE. — On ne peut nier que l'invention du *parachute*, à l'aide duquel un homme ose se précipiter du ciel en terre, ne soit une invention sublime et la plus hardie peut-être qu'un mortel ait exécuté. (*Voyez* AÉROSTAT.)

* Que de Poëtes vont bénir
L'usage heureux du *parachute!*
Que de drames vont enrichir
Tous les marchands de *parachute!*
Comme toujours l'honneur n'est pas
Un infaillible *parachute*,
Femme, je crois, dans plus d'un cas,
Aura besoin de *parachute*.
(*Vaudeville de la Femme en* parachute.)

PARADE. — Étalage de quelque chose que l'on *pare*, et que l'on montre dans sa *parure*. De là le nom de *parade*, que

l'on donne à un genre d'exercice que l'on fait faire, sur une place que l'on nomme aussi *parade*, à une troupe qui arrive sous les armes, *parée* et en bon ordre.

* Plutarque se méfiait de ces acteurs en habit de *parade*, qui se sont arrangés pour être vus; et Alexandre lui paraissait moins grand, quand il passe le Granique, que quand il avale sa médecine sans dire mot.

* Le Cardinal Jules Mazarin n'était pas très-facile à aborder. Quelqu'un, qui ne l'avait jamais pu voir pendant sa vie, l'alla contempler sur le lit de *parade* où il fut exposé après sa mort. Après l'avoir vu fort à son aise, il laissa en partant ce quatrain:

Je n'ai jamais pu voir Jules sain ni malade,
Après avoir langui dix fois sur son degré:
Mais enfin je l'ai vu sur son lit de *parade*,
Et je l'ai vu fort à mon gré!

PARADIS.—Séjour des bienheureux.

Quelque bien qu'on puisse être, on veut changer de place;
C'est pourquoi les Anglais sortent de leur pays:

L'esprit est inquiet, et de tout il se lasse.
Souvent un bienheureux s'ennuie en *paradis*.
(Voltaire.)

* Christine, Reine de Suède, appelait la Cour le *Paradis* des méchans.

* Pour ses péchés fut jadis marié,
Certain Persan cent fois cocufié :
Bon homme était ; et son antique épouse,
Cruelle, avare, infidelle, jalouse,
Le lutinait du matin jusqu'au soir.
Voulait-il blanc, la dame voulait noir.
Bref, notre époux, dans le royaume sombre,
Des cocus morts allait grossir le nombre.
Certain Dervis, plein d'une sainte ardeur,
Du *paradis* lui peignait la douceur.
Que votre sort, dit-il, me fait envie !
Vous ne mourez que pour naître à la vie ;
C'est dans le Ciel qu'à des femmes unis,
D'un saint amour les justes sont épris.
Mes maux, dit le Persan, sont donc inévitables ;
De la vertu les femmes sont le prix !
Ah ! j'aime mieux aller à tous les diables :
Je ne veux point de votre *paradis*. *(Michaud.)*

* Abulféda rapporte qu'une vieille demandant à Mahomet ce qu'il fallait faire pour gagner le *paradis*, le Prophète lui répondit : Ma mie, le *paradis* n'est pas pour les vieilles. Sur quoi, la

vieille s'étant mise à pleurer, il ajouta consolez-vous; s'il n'y a point de vieilles en *paradis*, c'est qu'elles rajeunissent toutes en y entrant. Dieu soit loué et son prophète, s'écria la vieille en s'en allant.

* Milton était à la fleur de sa jeunesse, lorsque, de l'école de Saint-Paul, il passa à l'université de Cambridge. Sa beauté et sa modestie le faisaient appeler *la Demoiselle du Collége de Christ.* Un jour d'été, s'étant égaré dans la campagne, accablé de chaleur et de fatigue, il s'endormit au pied d'un arbre. Pendant son sommeil, deux Dames étrangères passent en voiture, dans le même endroit. La beauté du jeune écolier les frappe. Elles mettent pied à terre, et, après l'avoir considéré quelque tems sans l'éveiller, une d'elles, très-jolie et dont la figure annonçait à peine quinze ans, tire un crayon de sa poche, écrit plusieurs lignes sur un papier, et le glisse en tremblant dans sa main. Elle remonte à l'instant dans sa voiture, et s'éloigne. Les camarades de Milton, qui le cherchaient de tous les côtés, avaient vu

d'assez loin cette scène muette, sans pouvoir encore distinguer les traits du jeune homme endormi sur l'herbe. S'étant approchés après le départ des Dames, ils reconnurent leur ami et l'éveillèrent, en l'instruisant de ce qui venait de se passer. Le billet que Milton trouva dans sa main, lui en dit encore davantage. Il l'ouvrit, et lut ces paroles tirées de Guarini : Beaux yeux ! astres mortels, auteurs de tous mes maux ! Si, fermés par le soleil, vous avez blessé mon cœur; ouverts, quelle est votre puissance?—Une aventure aussi étrange rendit le jeune Milton sensible, en flattant sa vanité. Dès ce moment, il désira ardemment de voir cette belle Italienne, qu'il chercha toujours sans la trouver jamais. Il aima, à cause d'elle, sa langue pleine de charmes. Il voyagea, pour elle, à Gênes, à Naples, à Florence, à Rome, et dans toute l'Italie. Enfin, c'est à cette belle inconnue que l'Angleterre doit le poëme du *Paradis perdu*, qui a honoré cette île en immortalisant son auteur. (*Alm. Litt.* 1793.)

* La Duchesse d'Orléans, mère du dernier Duc de ce nom, était, comme

on sait, une véritable Messaline. Se trouvant incognito au *paradis* de l'Opéra, un jeune homme, qui ne la reconnut pas, lui conta fleurette du ton le plus libre, ce qui ne lui déplut point. Au sortir du spectacle, le jeune homme la suivit, toujours avec les manières les plus libres, quand, voyant la Duchesse entourée de son monde, il la reconnaît enfin. Alors, sans perdre la tête, il se jette à ses pieds, et lui dit : Pardon, Madame; ici je vous respecte et vous honore, et si j'en ai agi autrement depuis deux heures, c'est que, comme vous savez, nous étions vous et moi en *paradis*, et que là tous sont égaux. La Princesse prit fort bien l'excuse adroite du cavalier, et le mit au nombre de ses amans.

* Duclos parlait un jour du *paradis* que chacun se fait à sa manière. Madame de Rochefort lui dit : Pour vous, Duclos, le vôtre n'est pas difficile à trouver ; du pain, du vin, du fromage, et la première venue. *(Chamfortiana.)*

* Les jeux bruyans, les belles courtisanes,
Les longs dîners et les soupers profanes
Du *paradis* ne sont pas le chemin. *(Parny.)*

PARADOXE. — L'esprit de *paradoxe* est à l'esprit original, ce qu'est l'affectation à la grâce.

* Rien n'est si aisé, et rien par conséquent ne prouve moins l'esprit qu'on a, que de soutenir des *paradoxes*. Un homme à *paradoxes* ressemble à un charlatan qui, pour s'attirer l'attention des sots qui passent sur le Pont-Neuf, prend un accoutrement singulier avec lequel il débite effrontément des sottises et ses drogues. (St.-Foix, *Essais histor.*)

* On reprochait à Jean-Jacques Rousseau son goût pour les assertions *paradoxales :* j'aime mieux, dit-il, être un homme à *paradoxes*, qu'un homme à préjugés.

PARAGE. — Terme de marine. Il signifie un certain espace de mer, sous quelque latitude que ce soit. Anciennement *parage* a signifié noblesse, grandeur. On dit encore, dans le style familier, des gens de haut *parage*, pour dire des gens d'une naissance ou d'une considération distinguée :

Faire mille et mille façons,
Être en continuels soupçons,

Dépendre d'une humeur fière, brusque ou volage,
Chez les femmes de haut *parage*,
Ces choses sont à craindre, et bien d'autres encor.
(La Fontaine.)

PARAGRAPHE. — Mot grec qui s'emploie pour titre de division dans un livre, un mémoire, un traité, etc. Il est formé d'un verbe et d'un adverbe, qui signifient *écrire proche.* — « Or est-il que le Code Justinien, section *de testamentis*, titre XII, *PARAGRAPHO primo*.... — *PARAGRAPHO primo!* — Ce sont les termes de l'art que cite fort à propos M. Boniface. L'Epopée, le Code, le Justinien, le *Paragrapho*, je voudrais avoir trouvé une douzaine de ces mots, et les avoir payés une pistole la pièce ». (Regnard, *Critiq. du Légataire.*)

* Un homme à *paragraphe* est un joli galant.
(Corneille, *Com. du Menteur.*)

* Quiconque s'est soumis aux lois de l'orthographe,
Quiconque a retenu quelque vieux *paragraphe*,
Commis ou Financier, Guerrier ou Sénateur,
Se décore aujourd'hui du beau titre d'Auteur.
(Despaze, *Sat. sur les Lettres.*)

PARAITRE. — Il ne faut pas que celui qui gouverne soit honnête homme; mais

il faut qu'il ait grand soin de le *paraître.* C'était la maxime de Machiavel, et celle du Cardinal Mazarin. (*Voyez* BRIN.)

* Que voulez-vous? chacun cherche à *paraître.*
(Voltaire.)

* A une représentation d'une pièce d'Eschile, l'acteur ayant récité ce vers sur Amphiaraüs : « Il ne veut pas *paraître* homme de bien, mais l'être en effet ; » tous les spectateurs qui savaient qu'Aristide était au spectacle, tournèrent les yeux sur cet homme, appelé le Juste par excellence. (*Voyez* COQUILLE et OSTRACISME.)

* Un bon mot a souvent un fâcheux résultat. Théocrite avait cruellement offensé le Roi Antigone qui était borgne. Ce Prince promit la grâce du coupable, pourvu qu'il *parût* devant lui. Il refusait de se soumettre ; mais ses amis l'y conduisirent presque par force, en lui répétant, sans cesse, que sa vie serait en sûreté, dès qu'il aurait paru aux yeux du Roi. Ce mauvais railleur, se rappelant que le Roi n'avait qu'un œil, ne put se retenir de lâcher un bon mot, malgré la circonstance déjà critique dans laquelle il se trouvait. Ah ! dit-il, s'il

faut, pour avoir la vie, que je *paraisse* aux yeux du Roi, je suis perdu. Cette raillerie fut cause de sa mort.

* Peux-tu, si jeune, si charmante,
Faite pour plaire, pour charmer,
Rester encore indifférente,
Sans songer qu'il est tems d'aimer?
— Assez souvent, je le confesse,
Je songe aux garçons, aux amours,
Mais fille honnête doit toujours
Songer à ça *sans qu'ça* PARAISSE.

* Charles-Quint avait coutume de dire: L'Italien *paraît* sage, et l'est pour l'ordinaire. L'Espagnol le *paraît*, et ne l'est point. Le Français l'est, sans le *paraître.* (Raynal; *Mémoires politiques.*)

PARALLÈLE. — En termes géométriques, on appelle *parallèles*, des lignes qui sont opposées, et éloignées tellement l'une de l'autre, que quand on les prolongerait à l'infini, elles ne se toucheraient jamais. C'est ainsi que les côtés opposés d'un carré sont *parallèles* entre eux. — En termes académiques, on appelle *parallèle*, la comparaison que l'on fait de deux choses ou de deux personnes de qualités opposées, ou tendant

au même but par des moyens presque contraires. — En termes militaires, on appelle *parallèles* des lignes qu'on tire d'une tranchée à l'autre, lorsqu'une ville est assiégée dans les formes. C'est au siége de Maëstricht que le Maréchal de Vauban inventa les lignes *parallèles* qui firent des siéges un art nouveau, et qui seules auraient suffi pour immortaliser ce grand homme. *(Manuel Lexique.)*

—D'Alembert appelait les *parallèles* une féconde matière d'antithèses, qui prouvait seulement qu'on avait plus ou moins le talent d'en faire.

—On a souvent mis en *parallèle* les deux auteurs tragiques les plus célèbres, Corneille et Racine. Quand ce *parallèle* s'établissait devant Piron, il tranchait la difficulté en disant : Je voudrais être Racine, et avoir été Corneille. — Le Duc de Bourgogne disait, avec beaucoup de finesse : Corneille était plus homme de génie, Racine plus homme d'esprit. — On voit bien ce que Corneille a été sans Racine; on ne voit pas de même ce que Racine eut été sans Corneille. L'un a créé son art, et l'a porté jusqu'à la perfection

en certaines parties ; l'autre a perfectionné les parties où son rival avait été moins supérieur. Il n'est pas douteux que l'art dramatique doit plus à Corneille qu'à Racine, et qu'il fallait plus de génie pour le porter tout-à-coup au point où le père de notre théâtre l'a élevé, que pour le prendre de ce point si avancé, et le faire arriver à une entière perfection. (*Sixième Lettre de* Clément *à* Voltaire.)

PARALYSIE, PARALYTIQUE. — L'esprit devient *paralytique* comme le corps, faute d'exercice. (*M.me Necker.*)

* Le célèbre Jouvenet fut obligé d'abandonner son art, à cause d'une *paralysie* qui lui tomba sur le bras droit. Il fut contraint de confier à Rétout, son élève, l'exécution de ses pensées : mais un jour que ce dernier travaillait à un tableau dont le sujet était la Présentation de J. C. au Temple, son maître impatient, ne trouvant pas dans les figures principales toute l'expression qu'il voulait leur donner, saisit la palette et les pinceaux, et s'efforça de tracer de la main gauche le caractère convenable à chaque personnage. Encouragé par le succès, il

parvint à faire le fameux tableau de la Visitation, que les connaisseurs vont admirer dans le chœur de Notre-Dame de Paris. (*Journal de Paris*, 1786.)

* Boileau disait : La différence qu'il y a entre un *paralytique* et un mort, c'est qu'un *paralytique* est un mort qui souffre, au lieu qu'un mort est un *paralytique* qui ne souffre pas.

PARAPET. — Élévation de terre ou de pierres. — En 1785, M. Pitt, Chancelier de l'Echiquier, s'étant rendu chez le Lord Maire, à Guildhall, pour y dîner, fut insulté, chemin faisant, par la populace, qui jeta dans sa voiture de la boue, des pommes cuites, etc. dont le lord Richmond, qui était avec lui, le mit à couvert en lui faisant un *parapet* avec les coussins de la voiture. Cette aventure donna lieu à l'annonce suivante insérée dans les papiers publics du tems. « Le lord Richmond vient de se montrer très-habile ingénieur par l'invention d'un nouveau genre de *parapet*, que le ministère ne peut qu'agréer puisqu'il a sauvé la vie du Ministre. »

PARAPHE. — Mot grec qui signifie *marque éclatante*. On ajoute cette marque à son nom dans les signatures, afin qu'il soit plus difficile de le contrefaire. De là l'expression signer avec PARAPHE *ne varietur*. Autrefois chaque signature était suivie du mot *subscripsi; j'ai soussigné*. Mais la plupart du tems ces deux mots étaient abrégés par deux SS liées et entortillées §, ce qui a donné lieu aux *paraphes*, qui d'abord tenaient de la figure de ces deux SS, et dont on s'est écarté à mesure qu'on a perdu de vue l'origine de la *paraphe*, qu'on s'est piqué de faire avec grâce et adresse. (*Dict. des origin.*)

PARAPHRASE. — Mot grec qui signifie *interprétation*, non selon les paroles, mais selon le sens et l'esprit du texte.

* L'usage autrefois était de chanter le *Salve Regina* au pied de la potence, à l'instant qu'on y exécutait un criminel. Un Ministre disgracié et que la voix du peuple portait à l'échaffaud, *paraphrasa*, dans sa prison, cette prière à la Vierge, qu'il se voyait sur le point d'entendre entonner pour lui au pied de la potence :

Dans un revers fatal que je n'ai pu prévoir,

Chacun loin de moi se retire,
Et je me vois réduit dans un sombre manoir
Où personne ne me vient dire
Salve.

Mon malheur n'est-il pas extrême?
Tout se soulève contre moi;
Les Juges, le Peuple, le Roi,
Les Prélats, les Princes, et même
Regina.

Pressé des outrages du sort,
Et de la dernière misère,
J'invoque maintenant la mort
Et tous les secours de la mère,
Mater misericordiæ.

Quel moyen d'échapper à la rigueur des lois?
La fortune m'est si rebelle,
Que personne aujourd'hui n'entreprend ma querelle,
Et je me vois trahi de ceux de qui j'étais
Vita dulcedo, et spes.

Oui j'entends contre moi tout le monde gronder,
Le peuple jusqu'au ciel porter sa doléance,
Le marchand aux abois crier partout vengeance,
Et tous venir me demander
Nostra.

L'horreur de mes forfaits a troublé ma cervelle,
Je pense à tout moment qu'on vient m'exécuter;
Il me semble déjà que je suis sur l'échelle,

D'où j'entends le peuple crier :
Salve.

Puisqu'il n'est plus pour moi de salut ni de port,
Qu'à tous les maux je suis en butte,
Et que de tous côtés le sort me persécute ;
O triste, mais pour moi trop agréable mort !
Ad te clamamus.

Je mérite, il est vrai, la douleur du trépas,
Et ma tête au public doit servir de victime ;
Je ne connais que trop la grandeur de mon crime ;
Mais pour ne point faillir il faudrait n'être pas
Exules filii Eve.

Pour fléchir ton courroux, dans le mal qui me presse,
Grand Roi, s'il suffisait, et que ce fut assez
Que des pleurs répandus, et des soupirs pressés ;
J'espérerais, puisque sans cesse
Suspiramus ad te gementes, et flentes.

Par de tristes regrets mon cœur est consumé,
Je n'ai dans la bouche autre chose ;
Ni nuit ni jour je ne repose,
Et je crois que bientôt on me verra noyé
In hac lacrymarum valle.

Trop funestes honneurs, trop fatale puissance,
Pour vous je me vois dans les fers,
Menacé de tourmens divers,
Et pour vous je crierai peut-être à la potence :
Eia ergo !

Je pourrais me flatter peut-être
D'obtenir grâce en mon malheur,
Si vous, Reine de paix, modèle de douceur,
Auprès du Roi vous voulez être
Advocata nostra.

S'il me restait quelqu'espérance
Dans mon triste et funeste sort,
De pouvoir attirer sur moi votre clémence,
Je m'écrierais sans cesse avec effort :
Illos tuos misericordes oculos ad nos converte.

J'implorerais, pour vous fléchir,
Toutes sortes de stratagème ;
Mais je sais bien qu'aucun ne pourrait réussir,
Et je n'obtiendrais rien quand j'implorerais même
Fructum ventris tui.

Puisqu'ici bas enfin chacun veut que je meure,
Grand Dieu ! soyez sensible à tous mes tristes vœux !
Ecoutez les soupirs d'un mortel malheureux,
Et veuillez me conduire à la ferme demeure
Nobis post hoc exilium ostende.

Et vous, des criminels le refuge et l'asile,
Vous qu'on n'implore pas en vain,
A qui toute chose est facile,
Soutenez-moi de votre main.
O clemens! ô pia! ô dulcis Virgo Maria!

PARAPLUIE, PARASOL. — L'usage des *parasols* est ancien ; il nous est venu

des Italiens. — L'invention du *parapluie*, proprement dit, ne remonte pas à un siècle. Il n'est qu'une heureuse application du *parasol*. Les premiers *parapluies*, faits de grosse toile cirée, étaient fort lourds. Si l'on n'était plus trempé par la pluie, on était assommé par le poids. On reconnut bientôt que le *parasol* pouvait servir à deux fins, et qu'en y donnant plus d'ampleur, le taffetas, bien tendu et gommé, pouvait, encore mieux que la toile, parer de la pluie, comme il parait du soleil. On a porté plus loin le luxe des *parapluies* ou *parasols*. Comme le taffetas est une chose fort légère, on a trouvé qu'en amincissant les baleines et le bois, on pouvait des *parapluies* faire des cannes, et des *parasols* faire des éventails, en les rendant, par de petits ressorts, susceptibles de toute sorte d'inclinaisons.

* Il n'y a pas plus de trente à quarante ans qu'on se sert de *parapluie* en Angleterre. La Condamine ne marchait jamais dans les rues de Paris sans avoir un *parapluie* sous le bras. Quand il vint à Londres, en 1766, il conserva cet usage, qui faisait rire les passans; mais lorsqu'il dé-

ployait son *parapluie* en marchant sur les trottoirs étroits de cette ville, il incommodait tellement ceux qui passaient près de lui, qu'il se fit plusieurs querelles; elles n'avaient pas de suite, parce qu'on s'apercevait bientôt qu'il était étranger, sourd et bon homme.

* La pension qué l'on m'avait promise,
Riché déjà, Pierré l'obtient.
Un posté vacque; au même instant j'y vise,
Paul est sot, et Paul y parvient.
Capé dé bious! que mon destin m'ennuie!
Qui fauté dé protétions,
Mé fait toujours, s'il pleut des pensions,
Démeurer sous lé *parapluie* (1). (*Piis.*)

PARASITE. — (Qui mange chez les autres.)

Voit-on encore autant d'affamés *parasites*,
Qui tous les jours dans les maisons,
A l'heure du dîner vont faire des visites?
— Non. Mais on y voit des gascons
Qui valent bien des *parasites!* (*Regnard.*)

* Le mot *parasite*, qui se prend

(1) Cette saillie fut adressée au Cardinal de Fleury par le Chevalier de Férigouse, Lieutenant d'Infanterie. Elle eut tout le succès que le gascon en attendait.

aujourd'hui en mauvaise part, était chez les anciens un titre honorable. On voit, dans Diodore de Sicile, que les bardes des Celtes, qui étaient les poëtes de nos anciens Gaulois, les suivaient à la guerre pour décrire leurs actions héroïques, et qu'on les appelait, par honneur, leurs *parasites*. Mais, dit Roubaud, lorsqu'il y eût de ces gens si riches, qu'ils furent obligés de faire manger leur bien aux autres pour en jouir, lorsque, par ton, l'on tint table ouverte, des essaims de convives s'introduisirent dans les maisons opulentes, ils s'y impatronisèrent et en devinrent les commensaux. On les appela *parasites*, et ce mot se prit alors en mauvaise part.

* Le rôle de *parasite* est un rôle de menteur, de flatteur, de plat bouffon et de médisant, si ce n'est de calomniateur. Il n'y a aucun de ces chercheurs de dîners qui ne dise en entrant : Je viens d'apprendre une nouvelle. Après qu'il a débité son mensonge, d'un air de conviction, il s'extasie sur les charmes de la maîtresse, quoique très-peu charmante la plupart du tems ; sur l'esprit du maître, souvent

aussi sot que lui ; sur l'excellence du potage et du vin ; il rit avec éclat d'une mauvaise plaisanterie que ses hôtes font sur son voisin ; il se prête complaisamment à celles qu'on fait de lui ; il enchérit sur le mal qu'on dit des absens : enfin le *parasite* doit avoir un esprit liant ; or un esprit liant exclut l'élévation de l'âme, et celle du cœur ; elle rend susceptible de toute sorte de bassesses et de sottises. Somme totale, il vaut mieux, comme les Israëlites, manger et boire en joie du fruit de ses mains, chacun sous sa vigne et son figuier, que d'aller dîner en ville chez des grands et des protecteurs.

(*Saint-Foix.*)

PARATONNERRE. — Le *paratonnerre* est une flèche de métal, fixée sur le faîte d'un édifice, et qui soutire la matière électrique dont l'atmosphère est surchargée, pour la conduire, le long d'une verge de fer, jusque dans la terre. L'expérience a prouvé qu'il étend son activité à une distance d'environ 16 mètres (50 pieds) de sorte qu'un seul *paratonnerre* garantit un cercle d'environ 32 mètres (100 pieds de diamètre). L'expérience

du *paratonnerre* est une de celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, et qui a le mieux prouvé les progrès de la physique; mais l'avantage qui en résulte est une de ces vérités qu'on ne peut faire entrer dans la tête du peuple qu'à force de coins. On a vu des paysans en s'obstinant à sonner leurs cloches pendant l'orage, s'obstiner encore à plaider contre leurs Seigneurs qui voulaient introduire chez eux l'usage des *paratonnerres*.

* Quand les démagogues eurent placé dans le lieu le plus apparent de leurs taudis les bustes de le Pelletier, de Marat et de Robespierre, les aristocrates n'osèrent leur refuser un asyle; ce qui donna lieu au couplet suivant :

Pour l'ami de la liberté,
Ces martyrs de l'égalité
Sont des Dieux qu'on révère :
Mais les modérés dangereux,
Les aristocrates peureux,
Sans les aimer, les ont chez eux
Comme un *paratonnerre*.

PARAVENT. — Méfiez-vous des *paravents*; s'ils favorisent les amans, ils aident aux jaloux et aux méchans.

* Le Connétable Olivier de Clisson, était devenu éperdument amoureux de la Duchesse de Bretagne, qui ne fut point insensible pour lui. Un jour qu'ils se donnaient des baisers très-tendres, Charles, Roi de Navarre, surnommé le Mauvais, les vit par-dessus un *paravent*, et dit au Duc ce qu'il avait vu. Le Duc fit arrêter Clisson, et ordonna à Bavalan, un de ses Capitaines, de coudre le Connétable dans un sac, et de le jeter à la mer dès qu'il ferait nuit. Cet ordre, heureusement, ne fut pas exécuté. (*St.-Foix.*)

PARC, PARQUER.

Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs dans des *parcs*, ornés par la victoire,
Allaient calmer leur foudre et reposer leur gloire.

(Delille.)

* Un jour que l'abbé de Beauvais (depuis Evêque de Senez) avait tonné devant Louis XV contre les vieillards vicieux qui conservaient, au milieu des glaces de l'âge, les feux impurs de la concupiscence, Sa Majesté apostrophant, après le sermon, le Maréchal Duc de Richelieu, lui dit: Eh bien, Richelieu, il me semble que le prédicateur a jeté bien des

pierres dans votre jardin. — Oui, Sire, répondit le Seigneur paillard; il en a tant jeté que quelques-unes sont tombées jusque dans le *parc* de Versailles.

* Le *parc* aux cerfs à Versailles était un lieu qui, destiné d'abord à faire *parquer* les cerfs du Prince, fut ensuite destiné à y faire, pour ainsi dire, *parquer* de jeunes et jolies innocentes qui, par violence ou par séduction, étaient enfermées et réservées pour les plaisirs de Louis XV. Rendues ensuite à la société, ces victimes y apportaient la corruption, le goût de la débauche et tous les vices dont elles s'infectaient nécessairement dans le commerce des infâmes agens d'un pareil lieu.

* Qui possède le plus, souvent jouit le moins.
Le riche a des désirs, le pauvre a des besoins.
Pauvres, contentez-vous de votre humble partage;
La médiocrité fait le bonheur du sage.
Dieu lui donna naissance avec le genre-humain:
Avant d'avoir un *parc*, l'homme avait un jardin.

(Lalanne.)

* On sait combien le Duc de Richelieu aimait les odeurs. (*Voyez* Musc.) Le Comte de Castro Pignano, Ambassadeur de Naples, ayant acquis l'hôtel qu'occupait auparavant ce Seigneur, il trouva

les appartemens infectés de l'odeur du musc à un tel point, qu'il ne crut pouvoir user de meilleur moyen, pour chasser cette odeur, que d'y mettre pendant quelques jours *parquer* des moutons; ce qu'il fit. (*Vie privée de Richelieu.*)

PARCE QUE. — Conjonction explicative.—Vous mariez-vous—?Non.—Pourquoi?—*Parce que* je m'en repentirais. — Pourquoi? —*Parce que* je serais jaloux.—Pourquoi?—*Parce que* je craindrais d'être cocu. — Pourquoi? — Parce que je le mériterais, — Pourquoi? — *Parce que* je me serais marié.

* Epaminondas ayant conservé le commandement quatre mois au delà du terme fixé par la loi, il fut accusé et traduit en justice. Il parut devant ses juges avec la même tranquillité qu'à la tête de son armée. « La loi me condamne, leur dit-il, » je mérite la mort. Je demande seule- » ment qu'on grave cette inscription sur » mon tombeau : » Les Thébains ont fait » mourir Epaminondas, *parce qu'à* » Leuctres, il les força d'attaquer et » de vaincre ces Lacédémoniens qu'au- » paravant ils n'osaient regarder en

» face ; *parce que* sa victoire sauva sa » patrie et rendit la liberté à la Grèce ; » *parce que* sous sa conduite les Thébains » assiégèrent Lacédémone, qui s'estima » trop heureuse d'échapper à sa ruine ; » *parce qu'*il rétablit Messène et l'en- » toura de fortes murailles. » Les assistans applaudirent au discours d'Epaminondas, et les Juges n'osèrent le condamner. (*Voyage du jeune Anacharsis.*)

PARCHEMIN. — Peau de mouton préparée pour écrire. On lui a donné ce nom du latin *Pergamenum*, parce qu'il a été inventé par Eumène, Roi de Pergame. Ce Prince, au rapport de Pline, substitua le *parchemin* au papier, par jalousie contre Ptolomée, Roi d'Egypte, se piquant de l'emporter par ce moyen sur sa bibliothèque, dont les livres n'étaient que de papier. (Prideaux, *Histoire des Juifs.*)

* Avant que l'imprimerie fut connue en Europe, les Bénédictins, les Bernardins et les Chartreux s'occupaient à copier les anciens auteurs : nous leur avons l'obligation de nous avoir conservé une infinité de livres. Les Chartreux sachant que Guy, Comte de Nevers, voulait leur

faire présent de vases d'argent, marquèrent qu'il leur ferait plus de plaisir s'il voulait leur donner du *parchemin*. L'usage du papier, tel que nous l'avons aujourd'hui, n'est pas bien ancien ; on ne se servait encore que de *parchemin* sous le règne du Roi Jean. (*Essais historiq.*)

* Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si de tant de héros, célèbres dans l'histoire,
On ne peut rien offrir aux yeux de l'univers,
Que de vieux *parchemins* qu'ont épargnés les vers ?
(*Boileau.*)

* Louis XIII avait accordé une pension à Descartes. Le brevet lui en fut expédié d'avance. De nouveaux troubles survenus dans le Royaume empêchèrent qu'il ne profitât de cette pension, dont cependant il avait payé l'expédition en *parchemin*, qui se vendait alors ; ce qui lui fit dire assez plaisamment, que jamais il n'avait acheté de *parchemin* si cher. (*Dictionnaire historique.*)

* D'un tas de *parchemins* l'orgueilleuse chimère
N'est bonne qu'à nourrir ou les sots ou les rats ;
Mais un bon coffre-fort, des terres, des contrats,
Plus précieux cent fois qu'une antique liasse,
Des plus illustres noms font prospérer la race.
(*St.-Ange.*)

* Un Comte avait sa noblesse
Bien roulée en *parchemin*,
Un maudit rat, pièce à pièce,
A rongé tout le vélin :
Pourquoi diable sa noblesse
Est-elle de *parchemin* ?

(Alm. du père Gérard.)

PARCIMONIE. — Monsieur Gobinot de Rheims, soupçonné de la plus sordide avarice, parce qu'il était susceptible de la plus minutieuse *parcimonie*, supporta pendant quarante ans l'indignation publique; et ce ne fut qu'au bout de ce tems que l'on s'apperçut enfin qu'il n'avait été si *parcimonieux* en apparence, que dans le louable dessein d'amasser les sommes nécessaires à la construction de monumens de la plus grande utilité pour ses concitoyens.

PARCOURIR. — Les uns *parcourent* beaucoup de pays, les autres *parcourent* beaucoup de livres. Voilà de grands fonds; mais s'ils ne sont point secondés par l'étude et la méditation, leurs voyages et leurs lectures ne leur produiront aucun fruit.

* L'histoire des voyages fait mention d'un Souverain d'un petit canton

de l'Amérique, près des rives du Mississipi, au fond de la Louisiane, qui tous les matins sort de sa cabane, et trace au soleil le chemin qu'il doit *parcourir*.

PAR DEVANT, PAR DERRIERE.— Un Lacédémonien, abattu par un ennemi, se voit sur le point de recevoir le coup mortel *par derrière*. Frappe-moi, lui dit-il, *par devant*, afin de ne pas faire rougir mes amis après ma mort.

PARDONNER, PARDON. — La devise d'un homme vertueux est: donner et *pardonner*.

Quelle est, disent les Théologiens, la prière qui est la plus agréable à Dieu? — L'Oraison Dominicale, autrement dite le *Pater noster*. — Pourquoi? — Parce que c'est Dieu lui-même, dans la personne de Jésus-Christ, qui l'a enseignée aux hommes. — Nous osons porter la question plus loin que ne fait la théologie, et demander : qu'offre cette prière de remarquable par rapport aux hommes envers Dieu? — Leur inconséquence déprécatoire (qu'on me passe le terme en faveur de la vérité du commentaire): « Seigneur, disent-ils, *pardonnez-nous* nos offenses, comme nous *pardonnons* à ceux qui nous

ont offensés. » Vindicatifs, hypocrites, faux dévots que suffoque le fiel de la vengeance, votre manière de *pardonner* consiste à prononcer la malédiction et l'anathème sur la tête de ceux qui n'entendent pas des mêmes oreilles, qui ne voyent pas des mêmes yeux que vous. Donc....!!! C'est à vous de conclure en tremblant.

* La vieille Duchesse de Nemours, Comtesse de Neuchâtel, était avare, et cachait avec soin sa qualité sous des vêtemens économiques. Elle était dévote, mais méfiante, et changeait souvent de confesseur. Sa succession, dans ses derniers jours, avait élevé des contestations entre la France, la Savoye et la Prusse. Elle en était indignée, et haïssait également tous les prétendans. Elle se présenta à un confesseur qui ne la connaissait point, et qui la voyant très-haîneuse, lui recommanda le *pardon* des injures. — Non, mon père, répondit-elle, je ne *pardonnerai* jamais à mes trois ennemis. — Mais enfin quels sont-ils? — Le Roi de France, le Duc de Savoie, et le Roi de Prusse. Le confesseur la prit pour une folle, et la renvoya brusquement. Il fut bien étonné quand il vit à la porte de l'église le carosse de la Princesse, avancer,

et recevoir sa pénitente. (Mayer, *Voyage de Suisse.*)

* Qui reçoit un *pardon*, souffre qu'on le soupçonne.
(Corneille.)

* Une Anglaise étant au lit de la mort, fait appeler son mari, et après avoir ému sa sensibilité, par le détail de ses souffrances, elle le conjure de lui *pardonner*, dans ce dernier moment, une faute dont elle se déclare coupable envers lui. Le mari lui promet le *pardon* qu'elle désire, elle avoue qu'elle lui a fait infidélité. Je vous le *pardonne* donc, lui répond l'époux, mais j'attends de vous pareillement le *pardon* du mal que je vous ai fait. L'Anglaise le lui ayant promis de tout son cœur : c'est lui dit-il, que m'étant aperçu de ce que vous venez de m'avouer, je vous ai empoisonnée, ce qui est la cause de votre mort. (*Lettres de Murat.*)

* Caton le censeur disait ordinairement qu'il *pardonnait* toutes les fautes, excepté les siennes. — Un Poëte français a traduit ainsi la maxime de ce vertueux républicain :

Chacun a ses défauts, et vous avez les vôtres ;
Indulgent et sévère, honnête homme et chrétien,

Toujours *pardonnez* tout aux autres,
Jamais ne vous *pardonnez* rien.

* Personne ne *pardonnait* plus aisément une injure personnelle qu'Henri IV, mais il n'en était pas de même des offenses faites à d'autres. Le jour des Rois, étant à la messe, comme il s'approchait pour communier, le Duc de Roquelaure se jeta à ses genoux. Ce Seigneur avait épié cette occasion comme la plus favorable au dessein qu'il avait d'obtenir la grâce d'un de ses parens qui avait fait violence contre un Magistrat. Il supplia donc le Roi de vouloir bien *pardonner* au coupable, pour l'amour de celui qu'il allait recevoir, et qui ne *pardonnait* qu'à ceux qui *pardonnent*. Henri lui répondit d'un ton sévère : allez, et me laissez en paix. Je m'étonne que vous osiez me faire cette requête, lorsque je vais protester à Dieu de faire justice et lui demander *pardon* de ne l'avoir pas encore faite. *(Mém. pr. l'hist. de Fr.)*

— Il est pourtant vrai que Henri IV refusa de *pardonner* au Maréchal de Biron, qui avait conspiré contre lui ; mais ce fut principalement l'obstination du Maréchal qui le perdit. S'il eut voulu me dire la vérité d'une chose dont j'ai la

preuve par écrit, disait ce bon Roi, il ne serait pas où il est. Je voudrais avoir payé deux cents mille écus, et qu'il m'eût donné lieu de lui *pardonner*. Il m'a bien servi, mais je lui ai sauvé la vie trois fois. Quoi qu'il en soit, la clémence était l'une des vertus de ce Prince, et l'on peut douter s'il a plus conquis son royaume à force de combattre, qu'à force de *pardonner*. (*Mézerai*.).

* On avait averti le Duc de Guise, qu'un gentilhomme huguenot était venu dans son camp pour l'assassiner. Il le fit arrêter. Le fanatique protestant avoua son dessein. Est-ce à cause de quelque déplaisir que tu as reçu de moi, lui demanda le Duc? — Non, c'est parce que vous êtes le plus grand ennemi de ma religion. « Mon ami, si ta religion te porte à m'assassiner, la mienne veut que je te *pardonne*. » Et il le renvoya : réponse sublime, et dont l'auteur d'Alzire a su faire un si bel usage, dans la dernière scène de cette tragédie :

Des Dieux que nous servons connais la différence;
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te *pardonner*.

* Dans la guerre des Pays-Bas, par les Français, contre l'Empereur et le Roi de Prusse, en 1792, on assure que ce dernier ayant fait afficher une amnistie ou *pardon* en faveur des déserteurs, il trouva, en se mettant à table, un billet sur son assiette, conçu en ces termes : Tyran, tu *pardonnes*, dis-tu, aux déserteurs, mais tu ne t'informes pas si les déserteurs te *pardonnent*. (*Mercure univ.* 1792.)

* Cléon d'un faux ami, qui dans une aventure
L'avait, sans nul égard, trahi cruellement,
Se plaignait fort. — Il faut lui *pardonner* pourtant,
Dit un saint homme. — Eh! mais je lis dans l'Ecriture
Qu'il nous faut *pardonner* à tous nos ennemis,
A tous de bonne foi, sans excepter personne,
Et je l'observe ainsi : mais quant à nos amis
Je ne vois nulle part que la loi nous l'ordonne.

* Il y avait chez les juifs une fête du *pardon*. Elle fut instituée par Moyse, qui se connaissait en révolution, dit un écrivain français. Cette fête, ajoute-t-il, aurait dû être nationalisée en France.

PAREIL, A LA PAREILLE.

Je ne redoute rien que la comparaison ;
Moins j'aurai de *pareils* et plus j'aurai raison.
(Destouches, *dans l'Hom. sing.*)

* Un fermier-général avait à son carosse deux chevaux gris pommelés, les plus beaux et les mieux choisis que l'on pût voir. En ayant perdu un, il envoya son cocher chez tous les maquignons de Paris, pour lui en acheter un autre semblable, à quelque prix que ce fût. Le cocher de retour : eh bien ! lui dit son maître, as-tu réussi ? Oui, Monsieur, j'ai trouvé votre *pareil.*

* Marie Christine, fille de l'Electeur de Bavière, avait épousé, en 1680, Monseigneur, fils de Louis XIV. Elle mourut des suites qu'eurent les couches du Duc de Berry. Bossuet, qui l'assistait, ayant voulu engager Louis XIV, qui était dans l'appartement de la Princesse, à se retirer : non, non, dit le Roi, je désire voir comment meurent mes *pareils.*

(Ephémérides.)

* Trompeurs, c'est pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la *pareille.*

PAREMENT. — Qui sert à *parer*, se dit principalement en parlant de manches d'habits.

Le chagrin qu'Henri III conçut de la

mort de la Princesse de Condé, Marie de Clèves, fut violent au delà de ce qu'on peut dire. Il passa plusieurs jours dans les pleurs et les gémissemens; et lorsqu'il fut obligé de se montrer en public, il parut dans le plus grand deuil, tout couvert d'enseignes, et de petites têtes de mort. Il en avait sur les rubans de ses souliers, sur ses épaulettes, et il commanda à Somerai, apparemment grand-maître de la garde-robe, de lui faire faire des *paremens* de cette sorte, pour six mille écus. (Saint-Foix, *Essais hist.*)

PARENTAGE, PARENTÉ, PARENT. — *Parentage.* Le mot *parenté* semble avoir chassé le mot *parentage.* Cependant, dit Ménage, ce mot, quoique vieux, ne laisse pas d'être beau, et il est bien plus poëtique que celui de *parenté.*

* Au commencement du christianisme, la *parenté* allait jusqu'au septième degré. Il fallait dispense pour contracter mariage entre *parens*, à tous les degrés. Dans la suite, la *parenté* fut plus resserrée, et les *parens* purent se marier du quatre au quatre, sans dispense.

(Trésor généalogique.)

* Un père, qui avait quelque sujet de mécontentement contre son fils, courait après lui, un bâton à la main. Le fils n'eut rien de plus pressé que de prendre la porte et d'enfiler l'escalier. Puis il dit à son père, après avoir descendu quelques marches: Monsieur, n'allez pas plus loin. Vous savez que passé le quatrième degré il n'y a plus de *PARENS. (Des calembourgs comme s'il en pleuvait.)*

* La cause d'une saisie de vingt-quatre bouriques chargées de plâtre, ayant été portée à une Chambre du Parlement de.... le Président renvoya la cause au plus ancien avocat, pour la juger. Comme un de ses confrères s'en scandalisait, l'avocat lui dit : « Ne voyez vous pas que ces Messieurs ne peuvent être juges en cette cause? ils sont *parens* au degré de l'ordonnance.» *(Nouv. biblioth. de société.)*

* Nos *parens* ont sur nous un pouvoir despotique,
Puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous des
Dieux. *(Voltaire.)*

* Le Maréchal de Villars avait coutume de dire que dès que quelqu'un était élevé au Ministère, il n'y avait point de

courtisan qui ne se dit son ami et même son *parent.*

* Les Rois ont des sujets et n'ont point de *parens.*
(Corneille.)

* Certain gascon, pressé d'argent,
Vint dire au bon Fleury : Je suis votre parent,
Monseigneur. — Mon *parent?* Oui, répondit le drille,
Je le suis. — Par où donc? — Hé! du côté d'Adam.
Lors le Prélat, d'un sou le régalant,
Lui dit : cousin, passez dans toute la famille,
Et que chacun vous donne autant.
(Reyrac.)

* Sainte Thérèse aimait Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces. Mais cet ardent amour de Dieu n'excluait pas celui de sa famille. Un jour qu'un de ses *parens* était dans une grande détresse, elle adressa au ciel ses vœux en ces termes, qui eussent été une impiété dans une autre bouche, mais qui dans la sienne n'étaient que l'effet de son bon cœur : » Grand Dieu, si vous aviez un *parent* » qui eut besoin de moi, avec quel zèle » je volerais à son secours! eh bien, j'en » ai un qui a besoin de vous, Seigneur, » je demande votre bienveillance pour » lui. (*Merc. de France*, 1786.) »

* La *parenté* m'excède, et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts, ou les peines,
Tout cela préjugés, misères du vieux tems,
C'est pour le peuple enfin que sont faits les *parens.*
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte,
Vous avez pour surcroit un frère qui radote;
Eh bien! c'est leur affaire après tout, selon moi,
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi

(Cléon, dans le Méchant.)

* L'abbé de Bois-Robert étant un jour chez le Cardinal de Richelieu, disait beaucoup de mal d'un Magistrat du premier ordre, auquel il prêtait force ridicules. Un petit valet-de-chambre s'avisa de lui dire: Monsieur l'abbé, prenez garde à ce que vous dites; je vous préviens que j'en avertirai M*** à qui je suis fort attaché, parce qu'il est de mes *parens.* Mon ami, lui répartit l'abbé, rapportez à M*** tout ce qu'il vous plaira, de mon côté je lui dirai que vous prétendez être de ses *parens*, et à coup sûr il sera plus fâché contre vous que contre moi. *(Loisirs d'un Ministre d'Etat.)*

* Le fanatisme des opinions religieuses et politiques a souvent rendu les hommes plus furieux que les bêtes:

A-t on vu quelquefois, dans les plaines d'Afrique,

Déchirant à l'envi leur propre république,
Lions contre lions, *parens* contre *parens*,
Combattre follement pour le choix des tyrans ?
(*Boileau.*)

* Un bon ami vaut mieux que cent *parens*, dit le proverbe italien : *È meglio un buon amico che cento* PARENTI.

PARENTHÈSE. — Paroles formant un sens distinct de la période où elle est intercalée. La *parenthèse*, dans le discours écrit, se marque ainsi ( ). Il y a des gens qui noyent dans une mer de fastidieuses *parenthèses* la phrase également fastidieuse qu'ils ont à débiter. Tel Sancho-Pança qui, pour dire que la place d'honneur à table est celle qu'occupe le maître de la maison, assommait impitoyablement ses auditeurs de trente-six *parenthèses*, qu'il regardait comme autant d'enjolivemens à sa narration, et qui n'avaient d'autre mérite que celui d'un extrême ridicule :

« Ce que je dis est vrai comme il fait jour (si je
» ments, voilà monsieur pour me démentir); or donc
» un gentilhomme de notre village qui venait de
» bonne famille, (car il descendait de Medina del
» Campo) convia un jour..... (ah! j'oubliais de

» vous dire que ce gentilhomme avait épousé madame
» Manica de Guignonné) (la fille de Don Alonza de
» Martignon, chevalier de l'ordre de St.-Jacques)
» (qui se noya dans la forge) (pourquoi il y eut au-
» trefois cette grande querelle dans laquelle j'ai ouï
» dire que M. Don Quichotte s'était trouvé) (et là
» où fut blessé Tomasille le garnement, fils de Bal-
» vastre le maréchal) (tout cela n'est-il pas véri-
» table, monsieur notre maître ? Dites hardiment ce
» qui en est, et que M. le Duc et Mme. la Duchesse
» voient que je ne suis pas un babillard et un men-
» teur). Or donc, ce gentilhomme que je vous ai
» dit, (et que je connais comme je connais mes deux
» mains) (car de sa maison à la mienne, il n'y a pas
» un trait d'arbalêtre) convia un jour un laboureur
» qui n'était pas riche, (à ce qu'on disait) (car
» de l'assurer, je n'ai garde) (je n'avais pas
» compté avec lui) (mais riche ou non, il n'en était
» pas moins honnête homme) (ce qui est toujours
» beaucoup).... Mais, au nom de Dieu, finissez
» donc, dit à Sancho un auditeur impatienté. — Il
» faudra bien finir un jour, dit Sancho. (Mais toutes
» choses vont leur train) (qui est plus pressé que
» moi, peut aller devant). Si bien donc que le la-
» boureur que j'ai dit étant arrivé chez le gentil-
» homme (que je vous ai dit), (qui l'avait convié)
» (et qui avait épousé la fille de Don Alonso de Mar-
» tagnon), (hélas ! le pauvre gentilhomme, le bon
» Dieu veuille avoir son âme) (car il est mort depuis

» ce tems-là) (à telles enseignes qu'on dit qu'il fit » une mort d'ange) (pour moi je n'y étais pas) » (j'étais allé à Tremblique faire la moisson) (mais » qu'importe) (tout ça n'y fait ni chaud, ni froid). » Il arriva donc que comme ils étaient tout prêts » de se mettre à table, (je veux dire le gentil- » homme et le paysan); (tenez, il me semble que » je les vois comme si c'était tout-à-l'heure que cela « se fut passé), comme il fallait donc se mettre à » table, le laboureur attendait que le gentilhomme » s'assit pour se placer, et le gentilhomme faisait en » même-tems signe au laboureur de prendre le haut » bout ; le laboureur ne voulait point, mais le gen- » tilhomme s'y opiniâtrait, et disait (comme de » raison) qu'il voulait être le maître chez lui ; mais » le laboureur, qui se piquait de civilité et de savoir » vivre, n'en voulut jamais rien faire, jusqu'à ce » que le gentilhomme le prenant par les épaules, le » fit asseoir par force, et puis lui dit en colère : asseyez- » vous, monsieur le rustre, puisque je vous le dis ; » apprenez que quelque part que je me place, ce sera » toujours là la place d'honneur. »

PARER, PARURE. — *Voyez* FICHU.

Que la *parure*
Ne soit pas votre premier soin ;
Souvent on gâte la nature,
Et pour plaire on n'a pas besoin
De la *parure*. (*Alm. des Grâces*, 1787.)

* Broor, Brauwer, ou Braur, peintre flamand, voyant que ses parens le méprisaient, parce qu'il était ordinairement fort mal vêtu, se *pare* d'un habit de velours fort propre. Un de ses cousins le voyant si bien mis, le pria de venir à ses noces. Broor ne manqua pas de s'y rendre ; et comme pendant le repas, la compagnie loua le bon goût et la propreté de l'habit de notre peintre, il prit un plat rempli de sausse, le répandit entièrement sur lui, et barbouilla de graisse toute sa belle *parure*, en disant qu'elle devait faire bonne chère, puisqu'elle seule était invitée et non sa personne. Après cette équipée, il jeta son habit au feu et alla se renfermer dans un cabaret, où la pipe et l'eau-de-vie lui tenaient lieu de richesses, de grandeurs et de *parure*. (*Encyclopédiana.*)

PARER. — (Se mettre à l'abri, éviter.) — Ambroise *Paré*, fameux chirurgien de Henri II, François II, Charles IX, et Henri III, eut été, comme huguenot, enveloppé dans le massacre de la St.-Barthélemy, sans la réflexion de Charles IX, qui enferma *Paré* dans sa chambre, en

disant : qu'il n'était pas raisonnable qu'un qui pouvait servir à tant de monde, fut aussi massacré. On lui fit, à sa mort, cette épitaphe :

Par le Roi le coup fut *paré*,
Dont la mort menaçait *Paré*,
La nuit qu'elle en frappa tant d'autres,
Ainsi que lui, francs parpaillots ;
Depuis inhumé dans ce clos,
Loin de ses aïeux et des nôtres,
Ne priez pas pour son repos,
Il n'aimait pas nos patenôtres.

* En condamnant à la mort un maître en fait d'armes, un des juges de l'infâme Tribunal révolutionnaire, lui dit avec un sourire sanguinaire : allons, *pare* cette botte-là. *(Histoire de la révol. fran.)*

PARESSE, PARESSEUX, PARESSEUSEMENT. — Le Jésuite Escobar définissait le péché capital de la *paresse :* « Une tristesse de ce que les choses spirituelles sont spirituelles, comme de s'affliger de ce que les sacremens sont la source de la grâce. » Sur quoi Pascal, dans ses Provinciales, dit : Je ne crois pas, ô mon père, que personne ait jamais

été assez bizarre pour s'aviser d'être *paresseux* en cette sorte. — J'avoue, poursuit le père Escobar, qu'il est rare que personne tombe jamais dans le péché de *paresse*.

C'est en faisant allusion à ce galimathias théologico-jésuitique que Madame de Sévigné engageant Madame de Grignan, sa fille, à rester au lit le matin, lui disait : Il me semble, ma très-chère, que vous devez m'en aimer mieux quand vous êtes couchée bien *paresseusement ;* c'est là ma fantaisie. Je ne sais si quand on est couché bien *paresseusement*, l'amitié augmente, mais je sais bien que l'amour naît..... Si vous avez envie de me plaire, donnez-moi toujours la joie de vous imaginer bien couchée et bien à votre aise sur votre petit lit. Ne craignez pas la *paresse*, ma belle, vous savez bien qu'il n'est pas aisé de commettre ce péché, puisque la *paresse*, selon un célèbre casuiste, n'est qu'*une tristesse de ce que les choses spirituelles sont spirituelles*. Or, cette définition ne vous empêche pas d'être *paresseuse* improprement dit.

* Il est certain péché, qui n'est pas très-affreux,

Auquel, je l'avouerai, je vous crois fort sujette.
C'est ce péché que plus d'une fillette
Entre deux draps commet souvent seulette...
Ne baissez point vos deux grands yeux ;
Que rien n'alarme ici votre délicatesse !
Ce péché-là, Zulmé .... ce n'est que la *paresse*.

* Joseph Ribéra, peintre espagnol, surnommé l'Espagnolet, naquit et vécut long-tems dans la pauvreté. Nullement avide des biens de la fortune, il se rendit en Italie, afin de se perfectionner dans un art qui lui faisait oublier toutes ses peines. Un Cardinal le vit un jour dessiner dans la campagne, et fut aussi frappé des talens du peintre que touché de l'indigence où il paraissait plongé. Le généreux Cardinal l'engagea de venir loger dans son palais, et pourvut abondamment à tous ses besoins. Mais l'Espagnolet s'étant aperçu que cet heureux changement de fortune le rendait *paresseux*, quitta brusquement son illustre protecteur, et se remit avec joie dans la misère, afin de reprendre le goût du travail. (*Journal encyclopédique*, 1777.)

* Le mérite en repos s'endort dans la *paresse*.
(*Boileau.*)

* Collin, pour tout métier, ronfle, baille et s'allonge,
Il étend peu le bras, si ce n'est quand il boit:
Il est si *paresseux* que, s'il se souvenait
D'avoir par un hasard pris quelque peine en songe,
Ce serait malgré lui si jamais il dormait.

* Un jeune homme frais et plein de vigueur, demanda un jour l'aumône à Marivaux. — Pourquoi, en te portant si bien, ne travailles-tu pas? — Hélas! Monsieur, c'est que je suis si paresseux! — Tiens, voilà six francs pour ta franchise. (*Correspondance litt. secr.*)

* Ci gît Charlot le *paresseux*,
Lequel à son heure dernière,
S'écria que je suis heureux!
Je vais n'avoir plus rien à faire.

* Montaigne, en son livre de dépense, mettait: Item, pour mon humeur *paresseuse* ..... 1000 liv.

* Dans le nombre des autels qui sont autour de l'Eglise Notre-Dame de Paris, il y en avait un désigné dans les anciens titres sous le nom d'*altare* PIGRORUM; l'*autel des* PARESSEUX. C'était à cet autel que se disait la dernière messe basse les dimanches et fêtes. (*Mélanges d'une grande bibliot.*)

PARFAIRE, PARFAIT, PARFAITEMENT, PERFECTIONNER, PERFECTION.

Vous savez tous que le bonheur *parfait*
Est inconnu ; pour l'homme il n'est pas fait.
(Voltaire.)

* Il y a beaucoup de gens pour qui *achever*, *accomplir*, *perfectionner* et *parfaire* sont synonymes, quoique ces mots aient entre eux des différences sensibles. Ce qui est achevé, peut n'être pas *perfectionné ;* ce qui est *perfectionné*, peut n'être pas *parfait ;* ce qui est *parfait*, peut n'être pas accompli. Au contraire ce qui est accompli est achevé, *perfectionné* et *parfait*, autant qu'il peut l'être. — Un ouvrage est achevé quand il est fini. Il peut se *perfectionner* ensuite. Quand il a toutes ses *perfections*, il est *parfait ;* il est accompli quand il ne peut l'être davantage.—On vous dit qu'il n'y a point d'hommes *parfaits*, et tout aussitôt on vous cite des personnes *accomplies*. La raison a sa langue, et le monde a la sienne.

* On entretenait Louis XV, encore enfant, des vertus de ses ancêtres, dont

les uns s'étaient acquis le surnom de Hardi, de Juste, de Grand, etc. On lui demande, et vous, Sire, quel nom voudriez-vous porter un jour? Je voudrais, dit-il, porter celui de Louis-le-*Parfait*. Que ne s'efforçait-il de le mériter ce Prince, qui était assez heureusement né pour le devenir!

* Dans une des pièces de l'ancien Théâtre italien, qui étaient des cannevas que les acteurs remplissaient sur-le-champ, Arlequin (l'inimitable Carlin) entendit son maître faire la plus amère satire des hommes. — Et les femmes, Monsieur, qu'en dites vous? — Les femmes! ah! c'est encore pis. — Si bien donc que nous serions *parfaits*, si nous n'étions ni hommes ni femmes. (*Alman. litt.* 1783.)

* *Parfait* et *parfaitement* signifiant, *d'une manière accomplie, à laquelle il n'y a plus rien à ajouter;* il semble, dit Vaugelas, que ces mots ne sont susceptibles ni de comparatif, ni de superlatif. Il ne faut de *très* ni avant ni après eux; c'est donc tout à la fois une expression vicieuse, une bassesse dégoûtante, et un mensonge ridicule d'assurer

quelqu'un qu'on est *très-parfaitement* son très-humble et très-obéissant serviteur, etc.

PARFUM, PARFUMER.

Ne vous affligez pas, si vous n'êtes plus belle,
Pourvu que vous fassiez de même que les fleurs,
Qui, perdant leurs vives couleurs,
Par leur *parfum* encor se rendent immortelles.

* Nicolas de Montaut, qui fit, en 1582, imprimer *le Miroir des Français*, y reprochait aux dames et demoiselles de la Cour « d'employer tous les *parfums*, eaux cordiales, civette, musc, ambre gris et autres précieux aromates, pour *parfumer* leurs habits et linges, voir tout leur corps, et, parlant par honneur, jusqu'aux parties les plus honteuses d'icelui, lesquelles sont les plus *parfumées* et aromatisées que nulle autre chose. »

* Que sommes-nous une fois morts ?
A quoi bon des *parfums* sur d'insensibles corps ?
Eh ! tandis que je vis encore
Parfume-moi plutôt des essences de Flore.

* On détruisit, en 1683, un cabinet des *parfums* à Versailles. On a prétendu que c'était en ce lieu que les Jésuites

avaient projeté d'empoisonner Louis XIV par le moyen des *parfums. (Mém. sec.)*

PARIER, PARI. — Tais-toi ou *parie*, dit l'Anglais. Excellent moyen de faire taire ou de punir les bavards, les entêtés et les menteurs.

Fable ! à d'autres ! tu veux rire.
— Non, parbleu ! foi de chrétien !
Vrai comme je suis de Vire.
— En jurerais-tu ? — Très-bien.
— Encore n'en croirais-je rien :
Qu'un louis il ne m'en coûte,
Le voilà ; *parie.* — Ecoute,
Je te l'avouerai, tout bas :
J'en jurerais bien, sans doute,
Mais je ne *parierais* pas. *(Piron.)*

* Dans le tems que le Comte d'Artois, frère de Louis XVI, et le dernier Duc d'Orléans luttaient à la course des chevaux montés par leurs écuyers ou leurs jokeys, il s'éleva à la Cour une lutte de *paris* pour et contre. Tous les Seigneurs s'y étaient intéressés pour des sommes considérables. Le Marquis de Conflans, faisant part au Roi de ces importantes nouvelles, engagea Sa Majesté à entrer aussi dans les *paris*. Je ne veux pas faire

autrement que les autres, dit Louis XVI, et j'y suis pour un petit écu. Excellente et ingénieuse leçon, si tous les fous eussent eu des oreilles! (*Vie privée de L.-Ph.-Jos. d'Orléans.*)

* Être assuré de sa gageure,
Fait voir un homme sans droiture;
Ne l'être pas, un étourdi.
La raison blâme cet usage:
Imitons l'exemple du sage,
Ne faisons jamais de *pari.*

PARIS, PARISIEN.

Paris est sans comparaison,
Il n'est plaisir dont il n'abonde.

* *Paris* signifie *vaisseau d'Isis.* Dans l'Orient *par* et *pare*, signifient encore un vaisseau. Le vaisseau est le symbole naturel d'Isis, Déesse de la navigation; les *Parisiens*, renfermés dans une île, étaient naturellement voués à la navigation comme au culte de cette Déesse: de là le vaisseau symbolique de la ville de *Paris.*

Paris est, dit-on, l'enfer des chevaux, le purgatoire des hommes et le paradis des femmes.

Il est riche, et de plus il demeure à *Paris*,
Où des Dames, dit-on, est le vrai paradis ;
Et ce qui vaut bien mieux que toutes les richesses,
Les maris y sont bons, et les femmes maîtresses.
(Andrieux, *suite du Menteur.*)

* L'Empereur Julien aimait le séjour de *Paris*, à cause, disait-il, du caractère grave de ses habitans, qui se rapprochaient du sien. Le caractère *parisien* a bien changé depuis; et si l'Empereur Julien pouvait revoir *Paris*, il ne reconnaîtrait pas plus la ville que ceux qui l'habitent.

* Charles-Quint étant venu à *Paris*, en 1540, par Poitiers et Orléans, François Ier lui demanda ce qu'il pensait de ces deux villes. Poitiers, répondit Charles, est le plus beau village qui soit au monde, et Orléans la plus belle ville. Et que dites-vous donc de *Paris*? *Paris* n'est pas une ville ; c'est un royaume. Qu'eut dit Charles-Quint s'il eut vu *Paris* dans l'état où il est aujourd'hui?

* Sire, disait le Duc Régent au Czar-Pierre, que feriez-vous, si vous aviez une ville comme *Paris*? — Je mettrais le feu aux quatre coins, répondit le sauvage Monarque. Avait-il tant de tort?

— Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,
Portes, grilles, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues.
Force gens noirs, blancs, roux, grisons.
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues.
Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble;
Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux, et grand bruit,
Voilà *Paris*; que vous en semble?

* Le Prince Henri, frère du Roi de Prusse, étant venu à *Paris* en 1784, sous le nom du Comte d'Oëls, dit en prenant congé de M. le Duc de N.....Monsieur, j'avais passé la plus grande partie de ma vie à désirer de voir *Paris;* je vais passer le reste à le regretter.

* Connaissez mieux *Paris*, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés:
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence:
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France;
Et parmi tant d'esprits, plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que le grand monde apporte,

Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte,
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise,
Et vaut communément autant comme il se prise.

(Corneille, *dans le Menteur.*)

* Vive *Paris* pour avoir sur-le-champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent!

(Voltaire.)

* On demandait à M. de Voltaire comment il avait pu faire tant d'ouvrages. En vivant très-peu à *Paris*, répondit-il; et cependant il recommandait aux poëtes de faire tous leurs vers à *Paris*. — Deux Anglais, devenus très-célèbres depuis, Hume et Gibbon, jeunes encore, voulurent connaître la France et *Paris* avant de prendre la plume; ils voulurent étudier le goût des Français avant d'écrire pour l'univers. Pour cela, ils vécurent quelque tems à *Paris*, mais l'un et l'autre en sortirent lorsque le moment du travail fut venu; l'un alla s'enfermer à Lausanne, et l'autre à la Flèche. (*Mercure de France*, 1785.)

* Le bois le plus funeste et le moins fréquenté,
Est auprès de *Paris* un lieu de sûreté. *(Boileau.)*

PARJURE, PARJURER (se).

Un *parjure* jamais ne devient légitime.

— Le *parjure* est vertu quand on promit le crime.

* La Loubère, Membre de l'Académie française, avait été long-tems employé dans le Ministère. Ses amis lui faisaient, un jour, remarquer obligeamment qu'âgé et malade, comme il l'était, il n'avait point du tout les mains tremblantes. C'est, leur répondit-il, que je n'ai jamais été *parjure*, pas même en amour.

* Cupidon ne punit rebelle ni *parjure*.

(*Mad. Deshoulières.*)

* Flore avait l'âme belle autant que la figure,
Serment d'aimer toujours nous tenait engagés ;
Mais son cœur et ses traits sont tellement changés,
Que lui garder ma foi seroit un vrai *parjure*.

* Toujours les scélérats ont recours au *parjure*.

(*Racine.*)

* On disait à Ferdinand, Roi d'Arragon, que le Roi de France (Louis XII) se plaignait qu'il l'avait trompé deux fois. Il a menti, répondit-il, je l'ai trompé plus de dix. Quel Roi que ce Roi d'Arragon qui se faisait un jeu, même une gloire d'être un *parjure!* Les Iroquois,

les Hurons, les Illinois et les autres peuples libres de l'Amérique regardent le *parjure* comme le premier des crimes, et nous les appelons sauvages ! — Les Egyptiens punissaient de mort quiconque se *parjurait*. Les Daces disaient qu'ayant cessé d'être homme, le *parjure* ne devait plus porter de vêtemens; ils le condamnaient à aller nu comme les bêtes : les Scythes l'obligeaient de joindre à son nom la qualité d'eunuque. (*Ess. hist.*)

PARLEMENT. — Les *Parlemens*, en France, avaient un grand pouvoir, avantage dont les corps usent plus souvent pour le mal que pour le bien; car l'esprit d'un corps est toujours mauvais, lors même que l'esprit de tous ses membres est excellent. Les *Parlemens* se disaient les tuteurs des Rois, les défenseurs des peuples, les Représentans de la Nation. Mais quels tuteurs que ceux qui secondaient les plus funestes caprices du Monarque, et qui contrariaient son autorité légitime et salutaire ! Quels défenseurs que ceux qui laissaient charger les peuples de tailles, pourvu qu'ils fussent exempts de vingtièmes! Quels Représentans que ceux qui ne

représentaient les droits de la nation que quand les Rois ou les Ministres voulaient toucher à leurs priviléges, et qui privaient la nation de ses vrais représentans!

(Cérutti, *Feuille villageoise.*)

* Jamais aucune Institution politique ne se prévalut autant de ses priviléges, jamais aucun corps ne se rendit plus redoutable aux Rois, qui les avaient créés, que les *Parlemens.* Ce corps n'éprouva ni l'affaiblissement du déclin, ni les langueurs de la vieillesse. Il était encore dans toute sa splendeur et sa force au commencement de 1789; avant la fin de la même année, il avait expiré, sans crise, sans convulsions, sans agonie, au milieu de crises terribles, des violentes convulsions, de la longue agonie du Clergé, de la Noblesse et de la Cour. (*S.*)

* Lorsque Cromwell voulut dissoudre le *Parlement* d'Angleterre, il y mit une fermeté, une audace même dont le despotisme des plus impérieux Monarques français n'approcha jamais. Il entre au *Parlement*, suivi d'officiers et de soldats affidés. Il y demeure quelque tems assis; il écoute les différentes questions qui s'y

agitent ; puis se tournant vers le Major Harrisson qui l'avait accompagné : Je crois, lui dit-il hautement, que le *Parlement* est assez mûr pour être dissous. Puis s'adressant au *Parlement* même, il lui reprocha sa tyrannie, son ambition, ses oppressions et ses vols publics. Ensuite frappant du pied, signal dont il était convenu avec ses soldats pour entrer, il dit au *Parlement* de se retirer. « Faites place à de plus honnêtes gens qui feront mieux leur devoir. Vous n'êtes plus un *Parlement*, m'entendez-vous ? je vous déclare que vous n'êtes plus un *Parlement*. Le Seigneur vous a rejeté, il a choisi d'autres instrumens pour achever son ouvrage. » Vanne, un des Membres, se récriant contre un procédé si tyrannique.. O Chevalier Vanne! s'écria Cromwell ; ô Chevalier Vanne ! Ciel, délivrez-moi du Chevalier Vanne ! Puis prenant les autres Membres par l'habit, il les força l'un après l'autre de sortir, les apostrophant chacun en particulier. Toi, dit-il à l'un, tu es un coureur de filles. Toi un adultère, dit-il à l'autre. Au troisième, tu es un gourmand et un ivrogne ; toi un voleur, dit-il au qua-

trième. Vous m'avez forcé, continua Cromwell, à en user ainsi; car j'ai prié le Seigneur toute la nuit qu'il m'ôtât la vie plutôt que de me charger de cette opération. Il fit vider la Chambre par ses soldats, et sortant le dernier, il ferma la porte lui-même, et se retira dans son logement de Whitehall. (*Histoire de la Maison de Stuart.*)

* Le plus célèbre comédien que l'Angleterre ait eu, le fameux Garrick, mort le 20 janvier 1779, était d'origine française. Il descendait d'un bon gentilhomme normand, dont le nom était La Garrigue, et que la révocation de l'Edit de Nantes fit passer en Angleterre, où il crut devoir angliciser son nom. — Comme la profession de comédien ne déroge point en Angleterre, Milord *** lui proposa de se mettre sur les rangs pour obtenir l'entrée au *Parlement* en qualité de Représentant du Comté de ***. Après avoir joué avec assez d'esprit mon rôle sur le théâtre de.. ....je craindrais de jouer celui d'un sot au *Parlement*, reprit Garrick. — Cette anecdote a été consignée dans les vers suivans :

Qui? moi! prétendre au *Parlement!*
Non; c'est mon jardin seulement (1)
Qu'après ma femme j'idolâtre:
Et Garrick, content de son lot,
Craindrait, sur ce nouveau théâtre,
De jouer le rôle d'un sot.

PARLEMENTER. — Entrer en pourparler: Ville ou fille qui *parlemente* est à moitié rendue, dit le proverbe.

* Marguerite de Valois faisait la guerre à Henri III son frère, et au Roi de Navarre son mari; elle avait campé sa petite armée devant Villeneuve-d'Agenois. Elle ordonna à trente ou quarante soldats de conduire Charles de Cieutat aux pieds des murailles et de le tuer si son fils, qui commandait dans cette ville, refusait de lui en ouvrir les portes. Cieutat, après qu'on eut fait cette indigne sommation à son fils, lui cria: Songe à la fidélité et au devoir d'un Français, et que si j'étais capable de te dire de te rendre, ce ne serait plus ton père qui te parlerait, mais un traître, un lâche, un ennemi de ton

(1) Garrick avait une maison de campagne près de Londres, et des jardins qui faisaient ses délices.

honneur et de ton Roi. Les gardes avaient déjà le bras levé pour le frapper; le jeune Cieutat leur fit un signe; on ouvrit la porte : il sortit avec trois ou quatre hommes, feignit de *parlementer*, et mettant tout-à-coup l'épée à la main, il fondit avec tant d'impétuosité sur ceux qui tenaient l'épée nue sur son père, et fut si soudainement secondé par plusieurs soldats de sa garnison, qu'il le délivra. (*Essais historiques sur Paris.*)

* Amans rivaux d'une perfide Amante,
Deux cavaliers, pour finir leur débat,
Tenaient déjà d'une main menaçante
Le pistolet, instrument du combat.
« Ça, dit l'un d'eux, moins sûr de la victoire,
Parlementons, si vous voulez m'en croire ».
« *Par le menton*, soit, lui dit son rival » ;
Et subito lâchant le coup fatal,
Au pauvre diable il cassa la mâchoire.
(Fabien Pillet.)

PARLER, PARLEUR, PAROLE. — Phocion disait: Les grands *parleurs* sont des tonneaux vides qui rendent plus de son que les tonneaux pleins. — Pensez deux fois avant de parler une, et vous *parlerez* deux fois mieux.

* Les *parleurs*, beaux esprits, ont ordinairement un répertoire tout formé qui renferme toute leur science. Il y en a beaucoup parmi eux qui vous enchantent, mais c'est pour une seule fois. Le premier jour, ils vous étonnent de toutes les belles choses qu'ils débitent. Le lendemain, s'ils vous étonnent encore, c'est de les entendre vous les répéter. Mais si vous les rencontrez une troisième fois, je vous plains. *(S.)*

* Jamais un grand *parleur* ne fut homme de sens,
Ses discours vagabonds, ses propos discordans,
Découvrent tôt ou tard, par de lourdes méprises,
Que qui *parle* beaucoup, dit beaucoup de sottises.

* On reconnaît ceux qui *parlent* trop au petit nombre de choses, et au grand nombre de *paroles* qu'ils disent. (*Scud.*)

—S'il est permis à quelqu'un de *parler* beaucoup, c'est seulement à ceux qui *parlent* bien. (*Saint-Evremond.*)

* On admire certains hommes de ce qu'ils parlent des heures entières sur quelque chose. On doit admirer bien davantage les femmes, qui *parlent* des heures entières sur rien. (*Dictionnaire des gens du monde.*)

* *Parler* beaucoup et bien, c'est le talent du bel-esprit ; *parler* peu et bien, c'est le caractère du sage ; *parler* beaucoup et mal, c'est le vice du fat ; *parler* peu et mal, c'est le défaut du sot. (*Ibid.*)

* Un jeune Abbé me crut un sot
Pour n'avoir pas dit un seul mot :
Ce fut une injustice extrême
Dont tout autre aurait appelé :
Je le crus un grand sot, moi-même,
Mais ce fut quand il eut *parlé*.

* Il vaut mieux bien penser et *parler* mal, que de mal penser et *parler* bien. (*S.*)

* Quelques personnes veulent que la *parole* d'un homme indique les qualités de son âme. De là ce mot d'un Ancien, devenu proverbe : *Parle*, afin que je te voie.

* L'autre jour je disais au caustique Damon,
Je suis bien las d'être célibataire ;
J'aime à causer, surtout dans la froide saison,
Et le soir, très-souvent, je languis solitaire.
Sensible, et dans l'âge de plaire,
Je ne me plains pas sans raison.
Damon me répondit : je vais à votre guise,
En bon ami vous installer ;

Dès demain épousez la coquette Florise ;
Vous trouverez à qui *parler*.

* La *parole* de Charles VII, Roi de France, était sacrée. On avait coutume de dire en ce tems : La *parole* du Roi, est *parole* tenue pour loi.

* Madame de Montespan, maîtresse de Louis XIV, avait deux sœurs, madame de Thianges et madame de Fontevrault. Madame de Montespan était femme savante, madame de Thianges femme glorieuse et entichée de sa noblesse ; madame de Fontevrault femme naturelle et sans prétention. L'abbé Têtu disait, en *parlant* des trois sœurs : Madame de Montespan *parle* comme une personne qui lit, madame de Thianges comme une personne qui rêve, madame de Fontevrault comme une personne qui *parle*. (*Souvenirs de madame de Caylus.*)

* Le poëte Maynard s'étant retiré du monde, après le mot désobligeant du Cardinal de Richelieu (*Voyez* RIEN), y rentra quelque tems avant sa mort. Dans les conversations qu'il avait avec ses amis, dès qu'il voulait *parler*, on lui disait : Ce mot là n'est plus d'usage. Cela lui ar-

riva tant de fois, qu'à la fin il fit ces quatre vers :

En cheveux blancs il me faut donc aller,
Comme un enfant, tous les jours à l'école ?
Que je suis fou d'apprendre à bien *parler*,
Lorsque la mort vient m'ôter la *parole*.

* Que pensez-vous des trois règnes que vous avez vus, disait Louis XVI au Maréchal, Duc de Richelieu ? « Sire, répondit le Maréchal, sous Louis XIV, on n'osait *parler ;* sous Louis XV, on *parlait* tout bas; et sous Votre Majesté, on *parle* tout haut.... Paroles d'un grand sens, et qu'on apprécia peut-être trop tard. (*Anecdotes sur Louis XVI.*)

* *Parole d'honneur.* Terme d'usage parmi ceux qui ne font guères usage de l'honneur :

Ne dites pas toujours *ma parole d'honneur*,
Qu'il soit moins dans la bouche et plus au fond du cœur.
(Colin-d'Harleville.)

PARLOIR.

Avant de paraître au *parloir*.
On doit au moins deux coups-d'œil au miroir.
(Gresset.)

* Qui vient tard dans le monde, y joue un triste rôle,
Pour apprendre à s'y comporter,
Un *parloir* de province est une pauvre école.
(La Chaussée, *Ecole des Mères.*)

PARMI. — Il me semble, disait madame de Sévigné, que c'est mal appliquer le mot *parmi* que de l'appliquer à propos d'un très-petit nombre d'actions, et que l'on ne doit dire : *Parmi* les belles actions, etc. qu'autant que ces belles actions *parmi* lesquelles on veut en distinguer une, ne sont pas en petit nombre. En un mot, *parmi* ne saurait avoir lieu sans la mesure.

* On était autrefois dans l'usage de chanter, pendant la marche des armées, des chansons analogues à la marche. Un jour que l'armée française, ayant à sa tête le Roi Jean, chantait la chanson de Roland, le Prince se mit à dire : Il y a long-tems qu'on ne trouve plus de Roland *parmi* les Français. Il s'en trouverait encore, répondit un vieux Capitaine, s'ils avaient un Charlemagne à leur tête. (*Ess. hist.*)

* Les Jésuites de Louvain, engageant Christine, Reine de Suède, à abjurer le luthéranisme pour embrasser la religion

catholique, lui dirent un jour pour la déterminer, qu'aussitôt sa conversion, elle serait placée *parmi* les Saints à côté de Sainte-Brigitte. J'aime bien mieux, répondit-elle avec vivacité, être placée *parmi* les sages. (*Histoire de Christine de Suède.*)

* *Parmi* les gens de Cour
Les femmes déclarent l'amour ;
Parmi nous paysans, cela n'est pas tout comme,
Et la femme, morgué, jamais n'agace l'homme.
(*Legrand.*)

PARNASSE. — Mont consacré au Dieu des vers et aux Muses.

Le *Parnasse* est comme le monde,
On n'y permet qu'aux riches de voler.
Du *Parnasse* autrefois pour franchir les sentiers,
Il fallait, à perte d'haleine,
Travailler nuit et jour, veiller des mois entiers ;
Notre poétique domaine
S'élevait autrefois sur des sommets altiers :
Mais aujourd'hui le *Parnasse* est en plaine,
Et tout le monde y court: bourgeois ou grand seigneur,
Tout le monde aujourd'hui veut devenir auteur.

PARODIE, PARODIER. — Les sots prennent la *parodie* pour une cri-

tique ; mais la *parodie* peut être plaisante et la critique très-mauvaise. Il suffit quelquefois, pour exciter le rire, d'appliquer un langage noble et sublime à un sujet ridicule et bas. La *parodie* de quelques scènes du Cid, n'empêche pas que ces scènes ne soient de la plus grande beauté, comme du plus grand effet. Les plaisanteries faites sur la perruque de Chapelain, à propos de la complainte de Don Diègue sur ses cheveux blancs, peuvent être très-risibles dans la bouche d'un farceur, quoique très-nobles et très-touchantes dans la bouche d'un guerrier vénérable et mortellement offensé. Au reste, c'est un rôle bien trivial et bien méprisable que le rôle de ceux

Qui vont semer l'ignoble *parodie*
Sur les fruits du talent et les dons du génie.
(Gresset.)

* Subligni fut le premier qui fit une *parodie*, et la pièce qu'il osa *parodier* fut l'Andromaque de Racine. Racine l'attribua à Molière. Il se brouilla à ce sujet avec cet ami précieux.

* Plus d'une fois la *parodie*
Vengea le goût avec gaîté,

A Melpomène, la Folie
Dit, en riant, la vérité ;
Mais c'est en vain qu'avec justesse,
Par elle un auteur est jugé ;
Il en est plus d'un qu'elle blesse,
Et pas un qu'elle ait corrigé.

Si ce genre n'est pas utile,
Au moins peut-il nous divertir :
Les ennemis du Vaudeville,
Vainement, voudraient le bannir :
Toujours (grâce à la bonhomie)
L'un de l'autre on se moquera ;
Mes amis, toujours dans la vie,
Gaîment, tout se *parodiera*. (*Ségur.*)

PAROISSE, PAROISSIEN.—(*Voyez* CURÉ.) — Avant la révolution, les gens d'un certain ton affectionnaient les couvens, pour les offices, qu'ils préféraient à ceux de leurs *paroisses*. C'était à Paris comme à Rome. On lit à ce sujet dans les *Variétés littéraires* que Turini, médecin du Pape Paul III, aimait à se placer sur les avenues des couvens. Quand il voyait une jeune et jolie femme, bien mise, y porter ses pas pour entendre l'office, il la saluait très-civilement; mais s'il voyait une femme moins belle ou moins élégante

diriger ses pas vers le monastère, il la faisait rétrograder en lui disant : Allez, allez, ma bonne ; l'office de la *paroisse* est assez pour vous.

* Grands yeux plaisent infiniment,
— Petite bouche est bien jolie.
— Pour moi, je n'aime que le grand.
— Moi, le petit est ma folie.
— Rien n'est beau comme un né romain.
— J'ai le né très-français, et ne veux pas qu'il croisse.
— Ah! monsieur prêche pour son saint,
— Et madame pour sa *paroisse*.

* Du tems de la Régence, un Janséniste fanatique eut l'audace de prêcher dans un village contre Philippe d'Orléans. Le Régent, lorsqu'on vint lui en faire part, se contenta de dire : De quoi se mêle cet homme, je ne suis pas de sa *paroisse*.

* Près de Meudon, dans un village,
Prêchait un père Capucin,
Qui, le crucifix à la main,
Pour émouvoir les cœurs mettait tout en usage ;
Sur les peines d'enfer au long il s'étendait,
Chacun des assistans pleurait :
Parmi ces bonnes gens, chose assez ordinaire,
Un paysan de Vaugirard
Qui se trouvait là, par hasard,

Tranquille et d'un œil sec écoutait le bon Père.
Tu vois que nous pleurons, lui dit le grand Colas,
D'où vient que tu ne pleures pas ?
Quand j'avons tous le cœur serré d'angoisse,
Le tien est aussi dur qu'une pierre à fusil !
Pourquoi pleurerais-je, dit-il?
Je ne suis pas de la *paroisse*.

Etre de deux PAROISSES : expression proverbiale employée par La Fontaine et d'autres auteurs. Autrefois chaque *paroisse* était tenue d'habiller ceux de la *paroisse* qu'elle envoyait en guerre; or les habillant tous uniformément, il était aisé de distinguer ceux qui étaient d'une même ou de deux *paroisses* différentes. (*Mél. d'une gr. Biblioth.*)

PAROLE. — (*Voyez* PARLER.)

Tenez votre *parole* inviolablement,
Mais ne la donnez pas inconsidérément.

* Mondor, ce riche partisan,
Mais très-sot animal, et cela va s'en dire,
Sur sa langue, dit-on, avait, depuis un an,
Une paralysie; or l'épouse du sire,
Après avoir long-tems payé des médecins,
En vain du paradis invoqué tous les Saints,
Et se lamente et se désole.
A quoi bon? dit quelqu'un; vos cris sont superflus :

Rien ne peut aujourd'hui lui rendre la *parole*,
Puisqu'Esope n'existe plus.

PARPAILLOT. — Ce nom se donnait autrefois en France aux prétendus réformés que l'on y appelait aussi huguenots ou calvinistes. Avant l'édit de Nantes, on appelait les protestans *parpaillots*, à cause que François-Fabrice Cerbelloni, parent du Pape, avait fait décapiter, à Avignon, le 8 août 1562, M^e. Jean Perrein, Seigneur de *Parpaille*, Président à Orange. C'est de là qu'est venu le nom de *parpaillot*, qui fut renouvelé au siége de Montauban, et qui dure encore en France parmi le petit peuple. (*Moreri.*) — Quelques-uns prétendent que le mot *parpaillot* vient de certaines chemises nommées *parpaillotes* en Gascogne, et dont les protestans firent usage dans une sortie pendant le siége de Clerac.

(*Manuel lexique.*)

PARQUE et PARQUES.

Les pleurs ne peuvent rien près de la *parque* dure.
(*La Fontaine.*)

* Selon la fable, les *Parques* étaient filles de l'Enfer et de la Nuit. Elles étaient

trois, savoir: Clotho, Lachésis et Atropos. La vie des hommes, dont ces trois sœurs filaient la trame, était entre leurs mains. Clotho tenait la quenouille; Lachésis tournait le fuseau, et Atropos coupait le fil avec des ciseaux.

* Rien ne saurait fléchir la *parque* impitoyable.
(Grozelier.)

PARQUET. — L'usage des *parquets* était encore inconnu au 16e siècle.

Le pied glisse d'ordinaire,
Sur un *parquet* sans tapis. *(Rom. de Lucrèce.)*

*Jouvenet avait fait, de mémoire, avec de la craie blanche le portrait d'un de ses amis. Il était si ressemblant que cet ami, qui en fut informé, pria le maître de la maison de permettre qu'il enlevât la feuille de parquet, pour la placer comme un des principaux ornemens de son cabinet. De la main des grands-hommes, on ne doit rien perdre. (*Abrégé de la vie des Peint.*)

* Louis XV, avec la figure la plus heureuse et un bon cœur, disait souvent des choses mortifiantes, et allait quelquefois jusqu'à parler de choses sinistres devant ceux qui avaient à les craindre. Dans un voyage qu'il fit en Lorraine, le Roi Stanis-

las, qui le reçut en Roi de France, avait fait *parqueter* un belvédère tout en bois rares, et en marqueterie la plus artistement travaillée. Louis XV, après avoir beaucoup loué l'ouvrage, dit à Stanislas: C'est dommage qu'à votre mort, on ne puisse pas faire transporter ce *parquet*-là à Versailles. Le Roi de Pologne parut mortifié et se tut (1).

* Vénus enseigne l'art de poser doucement
Sur un *parquet* glissant un pied sûr et flexible.

* On appelle *parquet* l'espace, censé *parqueté*, qui se trouve à l'audience entre les Juges qui siègent et le public qui assiste debout. Le *parquet* est occupé par les avoués, les défenseurs et leurs cliens:

Au discrétoire entrent neuf vénérables;
Figurez-vous neuf siècles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des sœurs qui plaideraient pour lui,
En plein *parquet*, enchaîné dans sa cage,
Ververt paraît sans gloire et sans appui.

PARRAIN. — L'usage des *parrains* est très-ancien dans l'église. Les persé-

(1) Je tiens cette anecdote, peu connue, d'un Seigneur de la Cour, témoin du propos.

cutions des premiers siècles donnèrent lieu à cette institution. On croit que le Pape Hygin en fut l'auteur, au 2°. siècle. Dans ces tems cruels, il était nécessaire d'avoir des témoins du baptême, et l'on engageait, par cette espèce de lien, les fidèles à veiller à l'instruction des enfans qu'ils venaient de tenir sur les fonts.

On appelait, autrefois, *parrains*, les quatre personnes destinées à faire exécuter le dépouillement, oindre le corps d'huile, couper la barbe et les cheveux en rond, des champions qui devaient combattre en champ clos. Ces *parrains* visitaient leurs armes, faisaient faire aux champions leur prière et leur confession à genoux, et après leur avoir demandé s'ils n'avaient aucune parole à faire porter à leur adversaire, ils les laissaient en venir aux mains. (*Dict. des orig.*)

* L'aimable Babet, que Boursault rendit célèbre, en publiant les lettres qu'il lui écrivit, tira cet auteur de l'embarras d'être *parrain* chez un jardinier qui voulait lui faire tenir son enfant sur les fonts. Monsieur Boursault, lui dit elle, s'appelle Calvin de son nom de baptême, et il est résolu d'appeler ainsi son filleul.

J'aimerais mieux, dit le jardiuier, que mon enfant mourut sans être baptisé, que de porter un pareil nom. (*L'esprit des conversations agréables.*)

PARRICIDE. — On demandait à Solon pourquoi il n'avait point fait de lois contre les *parricides*. C'est, répondit-il, parce que je ne croyais pas qu'il put y en avoir.

— Rome n'eut point de loi contre le *parricide*, avant l'an 652 de sa fondation. Ce fut à l'occasion d'un certain Publicius Maleolus qui avait tué sa mère, qu'il fut décidé que les *parricides* seraient désormais cousus dans un sac de cuir de bœuf, et jetés à l'eau. Pompée, Consul pour la seconde fois, en confirmant la loi qui avait réglé cette peine, y ajouta qu'on mettrait un coq, un chien, un serpent et un singe, tous en vie, dans le sac des *parricides*. Le sac était si bien cousu que les condamnés ne mouraient point de l'eau, mais des actes de fureur qu'exerçaient sur leurs corps, les animaux enfermés avec eux. (*L'hist. soum. à l'op.*)

* En l'année 1705, Marie Coob, de la province d'Yorck, ayant trouvé son père

endormi, lui coupa la gorge, de deux coups de rasoir. Cette malheureuse, prise et interrogée, eut l'impudence d'insulter aux magistrats, en disant qu'elle n'avait pas cru que c'était un crime de *tuer son père*, puisque le Parlement avait *fait mourir* son Roi, qui était le *père* du peuple; et que la reine avait laissé *mourir le sien* en exil, sans lui procurer aucun secours. On lui fit couper la langue et le poignet, ensuite elle fut brûlée.

(Dict. des arrêts.)

* Les Egyptiens condamnaient à vivre le *père qui tue son enfant*, et à le porter trois jours et trois nuits. Le remords, dans cette terrible situation, devait être plus terrible que le dernier des supplices. *(Publiciste, an XI.)*

PARTAGER, PART, PARTAGE.

Pour adoucir mes maux tu veux les *partager*;
Ce serait les accroître, et non les soulager.
Doublement maltraité, mon cœur, dans ce *partage*
Te rendant malheureux, le serait davantage.

* Policrate ayant été en ambassade auprès du Roi des Perses, ce Monarque lui demanda si c'était de la *part* de sa République qu'il venait, ou de son propre

mouvement. Si j'obtiens ce que je demande, répondit-il, c'est de la *part* de la République; si je ne l'obtiens pas c'est de la mienne.

* On reprochera toujours à la mémoire du Duc d'Aiguillon, le *partage* de la Pologne, dans lequel il souffrit que la France n'eut aucune *part*. Louis XV apprenant ce *partage* par la gazette, dit avec le ton de l'apathie qui lui était malheureusement si naturelle : si Choiseuil y avait encore été, cela ne se serait pas passé de même. (*Vie privée de Louis XV.*)

* Malherbe avait un frère aîné avec lequel il était toujours en procès. Comme on reprochait au poëte la mésintelligence qui régnait entre eux, il répondit : puis-je en avoir avec les Turcs et les Moscovites, avec qui je n'ai rien à *partager* ?

* Sur la fin du 17°. siècle, la mode, à Paris, était d'aller se baigner à la porte Saint-Bernard. Un jour, les deux sœurs Loisons, fameuses courtisanes de ce tems-là, s'y baignaient. Elles avaient, autour de leur tente, le Duc de Vendôme et beaucoup d'autres Seigneurs de la Cour. La femme d'un Conseiller, qui se bai-

gnait à peu de distance d'elles, dit à une de ses amies : voilà les Loisons. Celles-ci l'entendirent, et la cadette répondit aussitôt : voilà qui est bien robin, et bien bourgeois ! Il est vrai, répliqua la Conseillère, qu'on pourrait vous donner d'autres noms, et que ceux d'abandonnées et de malheureuses vous iraient à merveille. Les Loisons, furieuses, se mettent à crier : à nous, Monseigneur ! vous voyez comme on nous insulte. Le Prince repart, d'un très-grand-sang froid : mesdames, je veux bien *partager* vos plaisirs ; mais je ne puis *partager* vos querelles. (*Ann. litt.* 1774.)

PARTANT, pour *par conséquent.*

Il avait du comptant,
Et *partant*,
De quoi choisir. (*La Fontaine.*)

Ce mot était déjà dans le tombeau, lorsque Vaugelas voulant le couvrir de terre, donna lieu à MM. de l'Académie de le ressusciter. Il avait dit dans ses remarques sur la langue, que *partant* ne se soutenait plus qu'au Palais, dans les conclusions du demandeur. Messieurs de l'Académie prétendirent qu'il pouvait encore se soutenir ailleurs, et notamment

dans les discours de raisonnement. Ménage veut qu'il soit encore de mise, mais sans cérémonie.

PARTÉNAIRE, ou PARTHÉNAIRE. — Ceux des joueurs qui, au whisk ou au boston, se soutiennent réciproquement.

Que d'art pour pénétrer dans les desseins des autres!
Et faire à l'ami seul apercevoir les nôtres!
A l'ami!... Ce beau titre au jeu n'est point admis:
On est associés, mais on n'est point amis.
A-t-on pour *parténaire* un habile, il vous gronde;
En a-t-on un mauvais, il ruine son monde.

PARTERRE.

Un clerc, pour quinze sols, sans craindre le holà,
Peut aller au *parterre* attaquer Attila. (*Boileau.*)

* Baron, quoiqu'âgé de 75 ans, voulait encore remplir, dans Britannicus, le premier rôle, comme celui d'Antiochus dans Rodogune. Or, il arriva qu'un jour les spectateurs, choqués de voir que le personnage de Britannicus, Prince à peine sorti de l'enfance, était rempli par un septuagénaire, ne purent s'empêcher de rire et d'interrompre le spectacle. Baron, sans se déconcerter, s'avance sur le devant du théâtre, se croise les bras, et

après avoir regardé fixement le *parterre*, s'écrie, en poussant un profond soupir : ingrat *parterre* que j'ai élevé ! Et il continua son rôle.

* Quelque tems après l'arrivée de Voltaire, à Paris, mademoiselle Guimard lui présenta un bouquet composé de fleurs de toutes les saisons, sans doute pour faire allusion à ses innombrables talens. Voltaire, après les remercîmens les plus flatteurs, se tenait toujours debout. Asseyez-vous donc, monsieur de Voltaire, dirent les personnes qui l'entouraient. Non, non, répondit-il, avec le ton de la joie, je suis le *parterre*, et je vois une jolie pièce. (*Alm. litt. 1781*).

* Et le métier, mon pauvre camarade,
Comment va-t-il ? — Mal, très-mal, sur ma foi !
— Il est bien sot, n'est-il pas vrai, Moncade (1),
Ce métier-là ? — Qui le sait mieux que moi ?
N'ai-je pas vu, pendant plus d'un sémestre,
A Besançon, amphithéâtre, orchestre,
Loges, balcons, *parterre*, et cætera,
Dans le tragique, ou bien dans l'opéra,
Me déclarer la plus horrible guerre ?
En vérité, quelquefois j'en pleurais.

(1) Comédien de Province.

— Et maintenant ? — Oh ! j'ai fait du progrès ! Je ne suis plus sifflé que du *parterre*.

Du tems que le *parterre* français était encore tumultueux et despotique, on aperçut, un jour, aux premières loges de l'opéra, un abbé avec le costume de son caractère. Aussitôt cent voix s'écrièrent : à bas, monsieur l'abbé ! à bas ! Celui à qui s'adressaient ces clameurs, essuya, sans rien dire, les premières interpellations ; mais quand il vit qu'elles se soutenaient, il se leva, et dit à haute et intelligible voix, aux crieurs : Messieurs, il est vrai que je serais plus décemment parmi vous; aussi n'avais-je point, autrefois, d'autre place : mais depuis qu'on m'a volé, au *parterre*, ma montre et ma bourse, je cherche, au spectacle, des stations plus sûres ; voilà pourquoi je suis ici, et j'y resterai. *(Annales polit. de Linguet.)*

* Appelez, en auteur soumis, mais peu craintif,
Du *parterre* en tumulte *au parterre* attentif.

(Piron.)

PARTI.

Saisissez les *partis* où vous pouvez prétendre ;
Car à force d'attendre,

Les plus beaux et les meilleurs
Pourraient bien se pourvoir ailleurs.
(Coulanges.)

* La célèbre Ninon Lenclos ne voulut recevoir, ni pendant sa vie, des présens de l'amour, ni à la mort, les consolations de la religion. J'aurais pu, disait-elle à Fontenelle, tirer assez bon *parti* de mon corps. J'aurais pu tirer encore meilleur *parti* de mon âme; car les Jansenistes et les Molinistes se la disputent. *(Ephémérides, 17 octobre.)*

* De l'esprit de *parti* je sais quelle est la rage.
(Voltaire.)

* Oui; tel est des *partis* l'aveuglement fatal,
Qu'au sien tout est vertu, qu'en l'autre tout est vice.
De nos préventions abjurons l'injustice,
Et n'ayons désormais, comme bons citoyens,
De *parti* que l'État, d'intérêt que le sien. *(Saurin.)*

PARTIALITÉ, PARTIAL. — Un juge honnête homme, mais peu judicieux, craignait tellement de mettre de la *partialité* dans ses jugemens, qu'il faisait toujours perdre la cause de ses parens et de ses amis.

* Soit que je fasse bien, soit que je fasse mal,
Harpin, d'un style trivial,

Contre moi sans cesse murmure.
Tout est sujet à sa censure,
Et soumis à son tribunal.
Les plaisirs innocens que fournit la nature,
Les fleurs, les oiseaux, la lecture,
Si l'on en croit Harpin, c'est un plaisir fatal
Que répand, d'une main impure,
Le démon, ce monstre infernal.
Enfin, ce franc original
A dauber les humains prend un plaisir extrême:
Le riche, l'indigent, pour lui tout est égal;
Mais pour n'être point *partial*,
Que ne se fronde-t-il lui-même?

PARTICIPE. — Terme de grammaire. — L'abbé de Dangeau comparait sa passion pour la grammaire, à celle d'un enthousiaste plus sérieux que lui, et qui s'écriait, en soupirant : les *participes* ne sont pas connus en France ! (D'Alembert, *Eloges lus à l'Académie.*)

PARTICIPER, PARTICIPATION. — Louer une bonne action, c'est en quelque sorte y *participer.* (*La Rochefoucault.*)

* On lit dans le Védam, (la Bible des Indiens:) Le premier homme étant sorti des mains de Dieu, lui dit : il y aura sur

la terre différentes occupations. Tous ne seront pas propres à *toutes*. Comment les distinguer entre eux ? Dieu lui répondit : ceux qui *participent* le plus de l'esprit et du goût pour la vertu, seront les brames (Prêtres indiens.) Ceux qui *participent* le plus du Rosogoun, c'est-à-dire de l'ambition, seront les guerriers. Ceux qui *participent* le plus du Tomogoun, c'est-à-dire de l'avarice, seront les marchands. Ceux qui *participeront* du Comogoun, c'est-à-dire, qui seront robustes et bornés, seront occupés aux œuvres serviles. (Volt. *Ess. sur les mœurs des Nat.)*

PARTICULIER. — Evitons, dit Plutarque, de reprendre nos amis en public, et souvenons-nous de Platon qui, dans un repas, voyant Socrate réprimander, trop fortement, un de ses disciples : ne valait-il pas mieux, dit-il, lui faire ces reproches en *particulier*. Et vous-même, reprit Socrate, ne pouviez-vous attendre pour me le dire, que nous fussions seuls ?
(Mercure de France, 1785.)

* Lorsque Charles-Quint écrivait au Cardinal Volsey, Ministre d'Henri VIII, ce Prince ne rougissait pas de flatter l'orgueil du Prélat, en finissant ses lettres

par *votre très-cher et ami* PARTICULIER ; et cet ami *particulier* était, dit-on, le fils d'un boucher. Au reste, boucher n'est rien ; mais c'était un monstre d'insolence et de cruauté. (*Traduction du Plutarque anglais.*)

* Furetière dit avoir vu cette épitaphe en un coin de l'église de Gand :

Ci gît Marguerite Guillier,
En son petit *particulier.*

PARTIE. — C'est un axiome de droit, qu'on ne peut être juge et *partie* dans une affaire :

Depuis six mois, triste et rêveur,
Qu'avez-vous, Licidas ? ouvrez-moi votre cœur.
Votre obstiné silence et m'afflige et m'outrage.
Qu'avez-vous ? répondez ? — Rien. — Vous aimez, je gage ;
Et craignez d'en faire l'aveu.
Ennemi de l'Amour, philosophe sauvage,
Je vous l'ai vu long-tems regarder comme un jeu.
Cette erreur n'était pas excusable à votre âge.
Mais nommez-moi l'objet qui vous tient sous ses loix ;
En qualité de votre amie,
Je jugerai de votre choix.
— On ne peut à la fois être juge et *partie.*

Le proverbe dit : qui quitte la *partie*, la perd. Lorsque le Duc de Guise, averti par un billet qu'il trouva sous sa serviette, qu'on en voulait à sa vie, voulut quitter les Etats de Blois; l'Archevêque de Lyon, d'Espinac, l'en empêcha, en lui disant : *qui quitte la* PARTIE, *la perd.* Le Duc resta, et la perdit complétement bientôt après.

PARTIES *naturelles.* — On appelle ainsi les *parties* du corps humain que la nature a destinées à la génération. — Lorsque l'infâme Néron eut fait assassiner sa mère, il entra dans sa chambre, où elle venait d'expirer; et parcourant des yeux les différentes *parties* de son corps; ce monstre eut l'affreux courage de plaisanter sur quelques unes, en ajoutant : je ne croyais pas qu'elle eut tant de beautés. (*Dictionnaire histor.*)

PARTIR. — Pompée ayant eu la gloire de terminer la guerre contre le célèbre Mithridate, si redoutable aux Romains, fut chargé, quelque tems après, de faire passer des blés en Italie, où la famine commençait à se faire sentir. Il parcourut, en personne, la Sicile, la Sar-

daigne et l'Afrique, où il recueillit des provisions de grains considérables. Mais dans le moment qu'il allait s'embarquer, pour faire passer ces provisions à Rome, il s'éleva un vent si impétueux, que ses pilotes voulurent reculer le *départ*. Pompée se jetant le premier dans son vaisseau, commanda qu'on levât l'ancre. Il n'est pas nécessaire, leur dit-il, que je vive, mais bien que je *parte*.

PARTISAN. (Du parti de quelqu'un.)

L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
De tous tems rencontré de zélés *partisans*.
(*Boileau.*)

* On appelait, autrefois, *partisans*, les gens de finances qui formaient des *partis* pour la levée des contributions sur certains objets dont ils avaient traité avec le Roi ou ses Ministres, ce qui leur fit aussi donner le nom de traitans. Le nom de *partisan* était devenu si odieux, sous le règne de Louis XIV, que La Bruyère n'osait désigner ces gens-là, que mystérieusement sous les lettres *P. T. S.* Les *P. T. S.* (partisans) nous font sentir, disait cet écrivain, toutes les passions l'une

après l'autre. L'on commence par les mépriser à cause de leur obscurité, on les envie ensuite. On les hait, on les craint, on les estime quelquefois, et l'on vit assez pour finir, à leur égard, par la compassion. —Ce passage de La Bruyère est particulièrement remarquable, en ce que la compassion fut vraiment le dernier sentiment que les amis de l'humanité conçurent à l'égard des derniers *partisans*, qu'une fausse et ridicule accusation conduisit en masse à l'échafaud, sous la tyrannie de Robespierre. (*Voyez* FERMIERS GÉNÉRAUX.)

PARTOUT.

Une dévote, un jour, dans une Eglise,
Offrit un cierge au bienheureux Michel,
Et l'autre au diable. Oh ! oh ! quelle méprise !
Mais c'est le diable ! Y pensez-vous ? O ciel !
Laissez, dit-elle, il ne m'importe guères,
Il faut toujours penser à l'avenir ;
On ne sait pas ce qu'on peut devenir,
Et les amis sont *partout* nécessaires.

(*Alm. des Muses*, 1772.)

* La Reine Elizabeth allait, un jour, entendre l'office dans l'église de Saint-Paul de Londres. Un mendiant se présente,

et lui demande la charité. Elizabeth qui l'avait déjà aperçu à la porte de sa chapelle, dit à ceux qui l'accompagnaient : *pauper* UBIQUE *jacet.* Cet homme qui entendait et parlait la langue latine, aussi aisément que la Reine pouvait faire, lui répondit par ce distique impromptu :

In thalamis, Regina, tuis hâc nocte jacerem,
Si foret hoc verum, pauper ubique *jacet.*

* La simplicité de l'inestimable Dumarsais, que l'on appelait *le La Fontaine des philosophes*, manqua de lui coûter la vie. Il passait dans la rue aux Ours, le jour et dans le moment où l'on brûlait l'effigie du Suisse, devant l'image de la Sainte-Vierge, qui était au coin de la rue Salle au-Comte (1), et pour laquelle le peuple de Paris avait une singulière dévotion. Il s'arrête pour voir cette cérémonie qui se faisait tous les ans, le 3 juillet, une bonne femme pressait la foule, pour tâcher d'arriver devant l'image de la Sainte-Vierge, et y

(1) Cet usage dura jusqu'à l'époque de la Révolution, époque à laquelle cette image fut renversée, et remplacée par l'effigie de Marat.

faire sa prière. Elle coudoya rudement une autre femme qui se fâcha et lui barra le passage, en lui disant : si vous voulez prier, mettez-vous à genoux où vous êtes; est-ce que la bonne Vierge n'est pas *partout*? Dumarsais, qui était à côté d'elle, voulut charitablement la reprendre. Ma bonne, vous venez de proférer une horrible hérésie, c'est le bon Dieu seul qui est *partout*, et non pas la Sainte-Vierge. Voyez donc, s'écria cette femme, en s'adressant au peuple; voyez ce vieux coquin, ce huguenot, ce parpaillot qui prétend que la bonne Vierge n'est pas *partout!* Ces mots furent le signal d'un soulèvement, et sans la garde, on eut peut-être brûlé le grammairien en même-tems que le Suisse.

PARVENIR, PARVENU. — *Voyez* ACCROIRE.

Sixte-Quint devint Roi de l'Eglise et de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand-homme,
Il suffit d'être faux, austère, redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte sera compté.
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices;
Il sut cacher quinze ans ses vertus et ses vices.

Et sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir ;
Et s'en fit croire indigne, afin d'y *parvenir*:
(*Henriade.*)

PARVIS. — Le *parvis* d'une église est la place située devant la porte principale par laquelle on y entre. Ce mot vient, selon de graves auteurs, de *paradisus*, paradis ; selon d'autres, de *pavimentum*, *pavé*, parce que le devant d'une église est ordinairement *pavé*. Borel donne une autre étymologie à PARVIS ; il prétend que c'est comme qui dirait *pare huis*, parce que le *parvis* pare l'huis ou la porte de l'église. (*Mél. d'une gr. bib.*)

* Quand on s'est élevé jusqu'au sanctuaire, il n'est plus permis de descendre dans le *parvis*.

PAS et POINT. — Particules négatives.

* Eh ! bon jour, mon ami, que nous apprendras-tu ?
— Ma foi ! mon cher, depuis que je t'ai vu,
Je me suis marié. — Bon ! nouvelle excellente.
— *Pas* tout-à-fait : j'ai pris femme méchante.
— Tant pis, morbleu ! — *Pas* trop tant pis ;
Sa dot était de deux mille louis.
— J'entends, dans ton chagrin par l'or tu te consoles ;
— Mais *pas* absolument, car avec ces pistoles
Par un mauvais calcul j'acquis

Un troupeau de moutons, marchandise mêlée ;
Ils sont morts de la clavelée.
— Quel fâcheux accident ! — Eh ! mais *pas* si fâcheux,
Dans mon malheur je fus encore heureux.
Je fis vendre leurs peaux, et trouvai dans la vente,
Non-seulement mon argent, mais la rente.
— En ce cas, te voilà content.
— *Pas* tant qu'on le croirait. Tout transporté de joie,
J'achète une maison pour placer mon argent,
Du feu le lendemain elle devient la proie.
— Ah ! mon ami, tu me navres le cœur,
Et je te plains dans ton malheur,
Certe, il est grand. — *Pas* si grand, car la flamme
A tout brûlé, ma maison et ma femme. *(Gobet.)*

* Quelqu'un voulant l'autre jour chez Damon,
Du mot *point* au mot *pas* savoir la différence,
Le grammairien Dorimon
Ainsi de ces deux mots expliqua la nuance.
Le premier est affirmatif,
Et défend jusqu'à l'espérance ;
Et le second, moins négatif,
Annonce moins de résistance.
Pour exemple, prenez ce point :
Si lorsque vous pressez une aimable inhumaine,
Elle vous dit : laissez, monsieur, je ne veux *point* ;
Toute entreprise serait vaine.
Mais si, voulant s'échapper de vos bras,
Elle vous dit : laissez, monsieur, je ne veux *pas*,
Osez, la victoire est certaine.

* Il y a de sots narrateurs qui ne finissent jamais une seule phrase, sans ajouter au bout *pas* ou *point du tout.* — J'allais voir, dit Boursault, la maîtresse de M. Boccard, qu'en vérité je trouvais assez jolie. Je la baisais des deux joues, et je lui dis que je ne trouvais rien de plus aimable qu'elle. A quoi elle me répondit fort obligeamment : *pas du tout.* Je lui dis que j'étais assez bon physionomiste, et que d'après mes connaissances en ce genre, j'étais le plus trompé du monde, si elle n'avait infiniment d'esprit. Cette seconde douceur fut repoussée d'un second *pas du tout.* Je lui témoignai ma joie de ce qu'elle était aimée de M. Boccard, en l'assurant que c'était un fort honnête et fort galant homme. Ah, Monsieur, me dit-elle, *pas du tout.* Enfin :

Si j'avais, par malice pure,
Dit à la bonne créature,
Que j'eusse un peu poussée à bout :
Vous avez votre pucelage ;
Elle m'eut répondu, je gage :
Pas du tout.

PAS, PASSABLE, PASSABLEMENT, PASSADE, PASSAGE, PASSAGER, PASSÉ (le), PASSER (le tems), PASSER (pour), PASSER (se), PASSER (s'en), PAS synonyme de PRÉSÉANCE. — Aristippe aimait les mathématiques, et il en faisait cas. Ce fut lui qui dit à ses compagnons de voyage, en apercevant quelques figures de géométrie, sur un rivage inconnu, où la tempête les avait jetés : courage, mes amis, voici des *pas* d'hommes. (*Esprit de l'Encycl.*)

* Catherine de Médicis ayant fait vœu que si elle terminait heureusement une certaine entreprise, elle enverrait à Jérusalem un pélerin qui en ferait le chemin à pied, en avançant de trois *pas*, et en reculant d'un *pas*, à chaque troisième *pas*; il fut question de trouver un homme assez vigoureux pour entreprendre le voyage à pied, et pour reculer d'un *pas* sur trois. Un bourgeois de Verberie se présenta, et promit d'accomplir scrupuleusement le vœu. La reine accepta l'offre et lui promit une récompense proportionnée à ses peines. Celui-ci tint, dit-on, scrupuleusement sa parole, et la Reine

tint aussi scrupuleusement la sienne. (*Journal de Verdun*, 1767.)

* Louis XIII était jaloux du Cardinal de Richelieu, et ne pouvait s'en *passer*. Dans un bal qu'on donnait à la Cour, le Roi, qui s'y ennuyait, voulut se retirer, dans le moment que le Cardinal se retirait aussi. Tout le monde se rangeait pour laisser *passer* le Ministre, et le Roi crut s'apercevoir qu'on lui rendait, à lui-même, beaucoup moins de respect qu'au Cardinal. Celui-ci ignorait que le Roi le suivit. Mais voyant avancer quelques pages, il se range de côté, afin de laisser *passer* sa Majesté. Le Roi, de son côté, s'arrête, et lui dit : pourquoi ne *passez*-vous pas, monsieur le Cardinal ? n'êtes-vous pas le maître ? Le sens de cette dernière expression n'échappa point à Richelieu, le plus pénétrant des hommes, et qui connaissait le mieux le caractère de son maître. Il prend aussitôt un flambeau, des mains d'un page, et marche devant le Roi, en lui disant : Sire, je ne puis *passer* devant votre Majesté, qu'en faisant la fonction du plus humble de ses serviteurs. (*Histoire de France.*)

* L'Académie française, lorsqu'elle alla complimenter Louis XIV, sur la mort de Madame la Dauphine, n'ayant pas été reçue selon l'usage, avec les honneurs dus aux Cours souveraines, monsieur de Harlai s'en plaignit directement au Roi, et afin de rendre plus sensible la faute de l'Officier, lui dit : Sire, François Ier., lorsqu'on lui présentait un homme de lettres, pour la première fois, faisait trois *pas* au-devant de lui. (*Histoire de l'Académie.*)

* Monsieur Languet, curé de Saint-Sulpice, ayant appris que le Marquis de ***, qui demeurait sur sa paroisse, avait légué tous ses biens aux Carmes déchaussés, fut promptement lui faire visite. Il lui parla des pressans besoins des pauvres de sa paroisse, et finit par faire changer les dispositions du testament. Les bons pères furent exclus. A peine les notaires furent sortis que les prieurs et sous-prieurs des Carmes, ignorant ce qui venait de se passer, arrivèrent chez le malade. Le pasteur descendait l'escalier. Il se fit, de part et d'autre, beaucoup de révérences et de façons pour le *pas*. On sait que

les Carmes prétendent avoir le prophète Elie pour fondateur. Or, monsieur Languet faisant allusion à cette prétention chimérique, et à ce qui venait de se *passer* chez le malade, leur dit : *passez*, mes pères, *passez ;* vous êtes de l'ancien testament ; le *pas* vous appartient.

(Alm. litt. 1778.)

* Au commencement de 1793, les gazettes allemandes ayant répandu le bruit que le Prince de Brunswick avançait, à *PAS de géant*, sur Paris, un soldat de l'armée parisienne fit l'impromptu suivant :

Monsieur l'Imprimeur allemand,
Rendez-nous un petit service ;
Effacez à *PAS de géant*,
Et mettez à *PAS d'écrevisse.*

* Monsieur Helvétius disait : je préfère une femme *passablement* bonne, à une femme *passsablement* belle.

* D'un concert deux amis sortaient,
Et sur ceux qui le composaient
Se communiquaient leurs pensées.
Mais enfin, dit l'un d'eux, je m'en rapporte à toi ;
Comment as-tu trouvé la musique ? — Ma foi !
Passable. — Et les femmes ? — *Passées.*

* Les femmes, les jeunes filles même, pour se garantir des dangers de l'amour, se livrent à des fantaisies, à des goûts *passagers*, pour lesquels elles ont trouvé le beau nom de *passades*.

* Bassompierre était à la bastille. Un jour qu'il feuilletait toute la Bible, Malleville, son secrétaire, lui demande ce qu'il cherche. On dit, répond Bassompierre, que la Bible est remplie de *passages*; j'en cherche un par où je puisse me sauver d'ici. (*Dict. histor.*)

— On était, sous le règne de Charles IX, dans l'usage bizarre de remplir ses lettres de *passages* de l'Ecriture. Varillas dit que Montluc, Evêque de Valence, écrivant au Roi pour lui rendre compte d'une négociation, n'ayant pu faire entrer dans une seule lettre tous les *passages* qu'il en avait préparés, en écrivit une seconde par le courier suivant, pour y insérer huit *passages* qui lui étaient restés.

— Duplessis Mornai étant Gouverneur de Saumur, *passage* important sur la Loire, eut plusieurs conférences publiques sur la religion, avec Du-Perron, Evêque d'Evreux. On rapporte, à ce su-

jet, un bon mot d'un Capitaine huguenot. L'Evêque d'Evreux venait, dans une de ces conférences, de convaincre son antagoniste, de faux, sur des *passages* tirés de Scot, de Durand, de Saint-Chrysostôme. Un docteur protestant, qui avait été présent à cette dispute, dit, le lendemain, à un Capitaine huguenot : l'Evêque d'Evreux avait déjà emporté plusieurs *passages* sur Duplessis. Qu'importe, repartit le Capitaine, pourvu que celui de Saumur lui demeure.

* Le tems *passé* n'est plus, dit le proverbe. — Il est *passé* ce tems où Turenne se faisait instruire de la religion, comme un simple catéchumène ; où le Grand Condé allait entendre la messe de paroisse, et chanter au lutrin ; où Corneille accomplissait sa pénitence, en traduisant, en mauvais vers, l'imitation de Jésus-Christ ; où Racine, avec son Encologe sous le bras, conduisait sa femme à son côté, et son fils par la main, au prône de la paroisse ; où La Fontaine portait, par dévotion, un cilice sur la chair. Il est encore bien plus *passé* ce tems où Charlemagne disait son bréviaire à cheval,

quand il n'avait pas le tems de le dire dans sa chambre; où Robert était plus glorieux de porter une chappe sur le dos, que le diadème sur la tête. (*S.*)

* On lisait autrefois dans le cloître des Cordeliers de Tulle, l'inscription suivante :

Passe, cher *passant*, et *repasse*
Dans ta mémoire le *passé*.
Et tu penseras que tout *passe*
Comme moi qui suis *très-passé*.

— Dans le cimetière de St.-Severin, à Paris, on lisait :

Passant, penses-tu pas *passer* par ce *passage* ?
Par où, moi *passant*, j'ai *passé*.
Si tu n'y penses pas, *passant*, tu n'es pas sage,
Car en n'y pensant pas, tu te verras *passé*.

* Voulez-vous *passer pour* héros ? Approchez hardiment du crime; disait le Roi de Prusse, Frédéric II. Voulez-vous *passer pour* sage ? Contrefaites-vous avec art. Voilà donc la morale des Rois !

* Pour éviter le tracas et le bruit
De votre femme, impertinente et belle,
Passez avec elle la nuit,
Et *passez* tout le jour sans elle.

* Henri IV avait un tempérament ardent qui le livrait aux femmes. Mais son attachement pour ses maîtresses n'influa jamais sur le sort de ses serviteurs, et ne le détourna, en aucune occasion, de ses principaux devoirs. Les démêlés de Sully et de Gabrielle d'Etrées, sont connus. On sait tous les efforts que cette maîtresse favorite fit pour perdre ce Ministre, et on ne se lasse point d'admirer cette belle réponse d'Henri à Gabrielle : Je me *passerai* mieux de dix maîtresses comme vous, que je ne me *passerai* d'un serviteur comme lui.

* C'est posséder les biens que savoir s'en *passer*.

(Regnard.)

* Cloris, un jour, à son mari
Disait : « quoique tu fasses,
» Pour être tendrement chéri,
« Il faut que tu m'en *passes* :
» A tort des bontés d'un époux,
» On rit, on jase, on glose;
» Car l'homme, soit dit entre nous;
« Doit *passer* quelque chose. »

On dit que le bonhomme Orgon
Fait un mauvais ménage;
Jamais le calme en sa maison

Ne succède à l'orage :
De ce bruit, de ce carillon,
Veut-on savoir la cause?
Il ne saurait, ce vieux barbon,
Passer la moindre chose.

On dit pourtant que las enfin
De toutes ces querrelles,
Orgon, à sa femme Catin,
Passa des bagatelles.
Mais Catin lui dit : je ne peux
Pour long-tems être sage,
Mon cher mari, si tu ne veux
M'en *passer* davantage.

* La Cour de l'Empereur Charles V étant à Bruxelles, c'est-à-dire dans le lieu de ses Etats où elle était la plus belle et la plus nombreuse, ce prince voulut être juge lui même d'un différend qui s'était élevé entre deux femmes de la première distinction, pour le *pas*, dans une église. Il faut connaître la fierté et la petitesse des grands, tout ensemble, pour imaginer les cabales, les sollicitations, les recommandations, les titres, les mémoires, enfin tous les moyens employés, de part et d'autre, pour réussir et l'emporter dans cette importante affaire. Il n'est pas plus

aisé de se figurer l'impatience générale, dans l'attente du jour où le fameux procès devait se juger, le désir et les espérances des partis opposés, les paris des fous, les prédictions politiques des sages, la foule des assistans, et la gravité de l'Empereur entrant dans la salle où devait se porter le jugement. Cet arrêt tant attendu, tant prévu, tant deviné, fut celui ci : « Que la plus folle des deux *passe* devant. » — Il était difficile assurément de juger plus sagement une aussi ridicule contestation. (*Ann. litt. 1776.*)

PASQUIN, PASQUINADE. — C'est le nom d'une sorte de satire que l'on fait en peu de mots sur quelqu'un. Ces satires, ou railleries, sont ainsi nommées d'une statue appelée *Pasquin*, à laquelle on les attachait. Cette statue de marbre, est au coin du palais des Ursins, à Rome. Les uns prétendent que l'origine des *pasquinades* est due à un cordonnier de Rome ; d'autres disent à un tailleur nommé *Pasquin*, grand railleur, qui logeait près de ce palais, et dont la boutique était, en quelque sorte, un bureau de nouvelles, de bons mots et de traits

satiriques. Deux statues mutilées, que l'on trouva près de la demeure de ce *Pasquin*, servirent de piliers, auxquels on attacha les *pasquinades*. Ces statues furent appelées *Pasquin* et *Marforio*. La statue de Marforio, à laquelle on attachait les réponses aux *pasquinades*, sert aujourd'hui de fontaine dans une des aîles du Capitole. Quoiqu'on n'affiche plus de libelles près de ces statues, le nom de *pasquinades* est toujours néanmoins resté à ces sortes de satires, auxquelles ont été plus d'une fois en butte les Cardinaux, les Papes, et même les Puissances étrangères.

PASSEMENT, PASSEMENTIER. — C'est à Pierre Pithou, magistrat aussi intègre qu'éclairé, que nous devons la conservation des *Sermones* ou *Epistolæ* de Michel de l'Hôpital. Il les découvrit chez un *passementier* au moment qu'il allait s'en servir pour envelopper des *passemens* qu'il envoyait en province; et, sans le hasard qui mena Pithou dans cette boutique, c'en était fait des Œuvres littéraires du Chancelier. (*Année française.*)

PASSE-PARTOUT.

Rien ne résiste à l'or ; c'est un *passe-partout.*

(Poisson, *dans les Femmes coquettes.*)

PASSE-PORT. — Il y eut un tems où il fallait, pour obtenir un *passe-port*, plus de témoins que pour condamner un homme à mort ; et où l'on passait plus de tems pour attendre son tour, qu'il n'en fallait pour le départ, l'arrivée, le séjour, les affaires et le retour.

PASSE-TEMS.

J'aurai fait un heureux, c'est *passe-tems* céleste.

(Piron, *dans la Métrom.*)

* Il n'est pour moi de *passe-tems* plus doux
Que de pouvoir rire au dépens des fous.

(Destouches.)

PASSION, PASSIONNER. (Se)

Il est des *passions* que l'on a beau combattre,
On ne saurait jamais tout-à-fait les abattre.

(Regnard.)

* De l'amour des plaisirs notre âme possédée
En jouit en effet, ou les goûte en idée :
Elle agit sans relâche, ou pour les retenir,
Ou pour s'en préparer au moins dans l'avenir.
Mais de ces *passions* la séduisante amorce,

A sur le cœur de l'homme ou plus ou moins de force.
Selon que les esprits répandus dans le corps
Sont plus ou moins nombreux, plus faibles ou plus forts.
De là se forme en nous la passion régnante,
Qui toujours combattue, et toujours triomphante,
.....
Des autres *passions* soumet l'orgueil rebelle,
Les domptes, les dévore, et les transforme en elle.

(Du Resnel.)

* Si c'est un malheur d'avoir des *passions*, c'en est un plus grand peut-être de n'en avoir pas. Sans ce mobile puissant, l'homme languit, végète et meurt. Que désirez-vous de moi, disait le Pape Innocent XI au jardinier de Louis XIV, au célèbre le Nôtre? Saint-Père, répond l'aimable vieillard, donnez-moi des *passions*. Le Pontife se tira en homme d'esprit, et en Père spirituel, de l'embarras où cette demande aurait pu jeter tout autre. Il prend dans sa bibliothèque un livre richement relié, le présente à le Nôtre, qui l'accepte. Ce livre était les *passions* des quatre Evangélistes. *(Année française.)*

* .... Vous nommez les *passions* des maux!
Sans elles nous serions au rang des animaux.

Il faut des *passions*, il nous en faut, vous dis-je,
Et ce sont de vrais biens, pourvu qu'on les dirige.
(Optimiste.)

* Madame de Maintenon exhortait un jour Mademoiselle de Fontanges, maîtresse de Louis XIV, qui commençait à s'en dégoûter, et que cette fille aimait toujours *passionnément*, à se guérir d'une *passion* qui ne pouvait plus que faire son malheur. Croyez-vous, Madame, répliqua avec beaucoup de vivacité Mademoiselle de Fontanges, qu'on quitte une *passion* comme on quitte un habit?
(Souvenirs de Madame de Caylus.)

* Jamais, quoiqu'on se trompe ou réussisse au choix,
Les grandes *passions* ne touchent qu'une fois.
(Th. Corneille.)

* Cinq-Mars pressait Fabert d'entrer dans ses intérêts pour perdre le Cardinal de Richelieu. —J'ai pour maxime, lui dit Fabert, d'entrer dans les intérêts de mes amis, mais jamais dans leurs *passions*.

PASTEL.—Crayons composés de différentes couleurs broyées, et réduites en pâte avec de l'eau de gomme. Peindre en

pastel, c'est peindre avec ces couleurs, qu'on mêle suivant les diverses teintes qu'on veut obtenir.

Le portrait en *pastel* que tu m'avais donné,
Coule, et du tems a ressenti l'outrage;
Mais, hélas! ma chère Daphné,
Il t'en ressemble davantage.

— Le *pastel* résistait peu au tems, surtout s'il n'était pas sous verre, lorsque Loriot inventa l'art de fixer le *pastel*, et de lui donner la durée des tableaux peints à l'huile. Cette invention est dûe au siècle de Louis XV.

PASTEUR, PASTORAL. — Il y a lieu de croire que le génie de la langue française n'est pas propre au genre *pastoral*. Les poésies *pastorales* de la plupart des Poëtes lyriques ne valent rien, et la plupart des lettres *pastorales* des Evêques ou Archevêques n'ont jamais valu grand chose.

* Fontenelle, en donnant son suffrage à l'Œdipe de Voltaire, crut, en sa qualité de neveu du grand Corneille, et de doyen de l'Académie, devoir mêler la leçon à l'éloge. Il fit dire au Poëte que sa

piéce avait trop de feu. Voltaire répondit : Pour m'en corriger, je lirai les *pastorales* de Monsieur de Fontenelle.

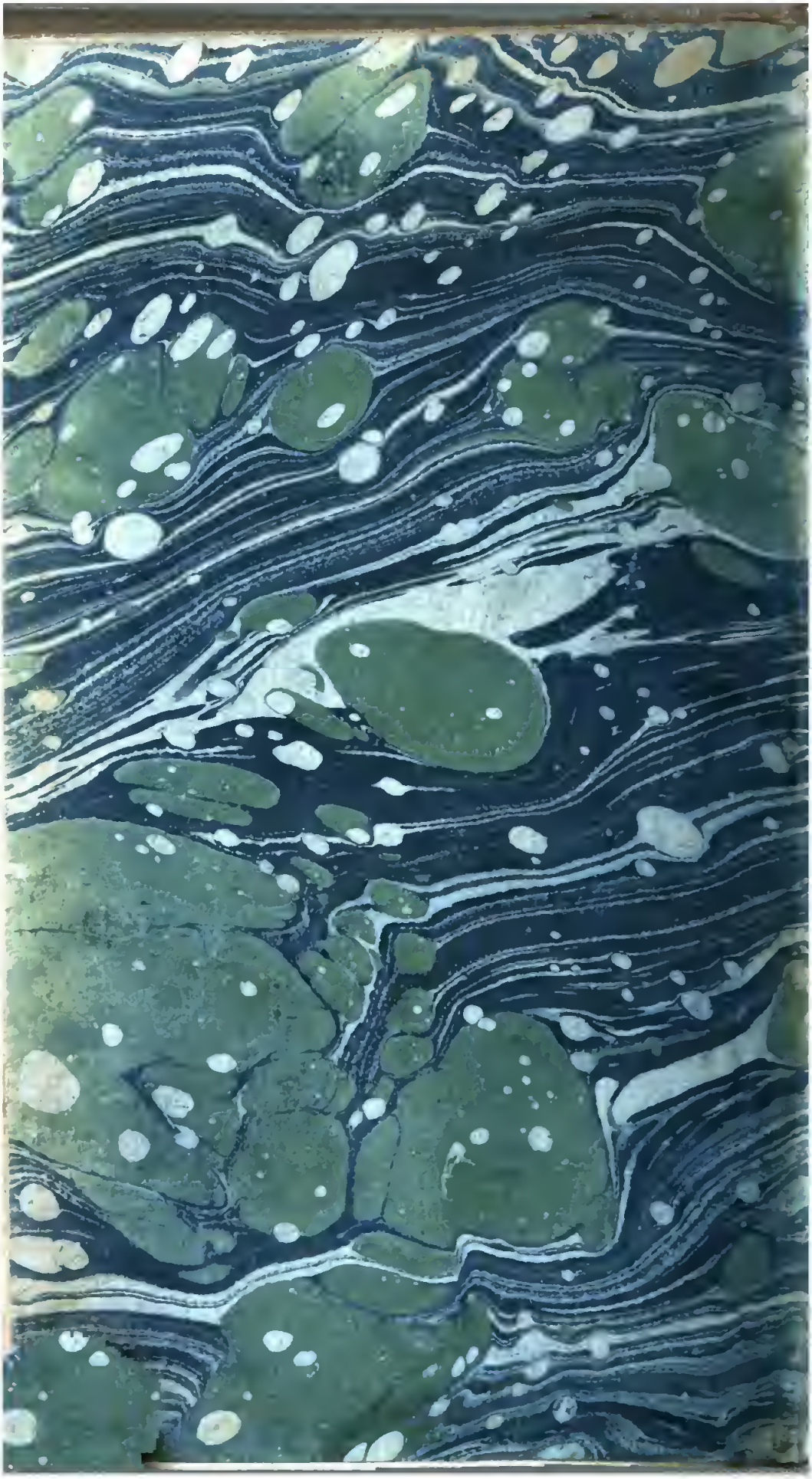
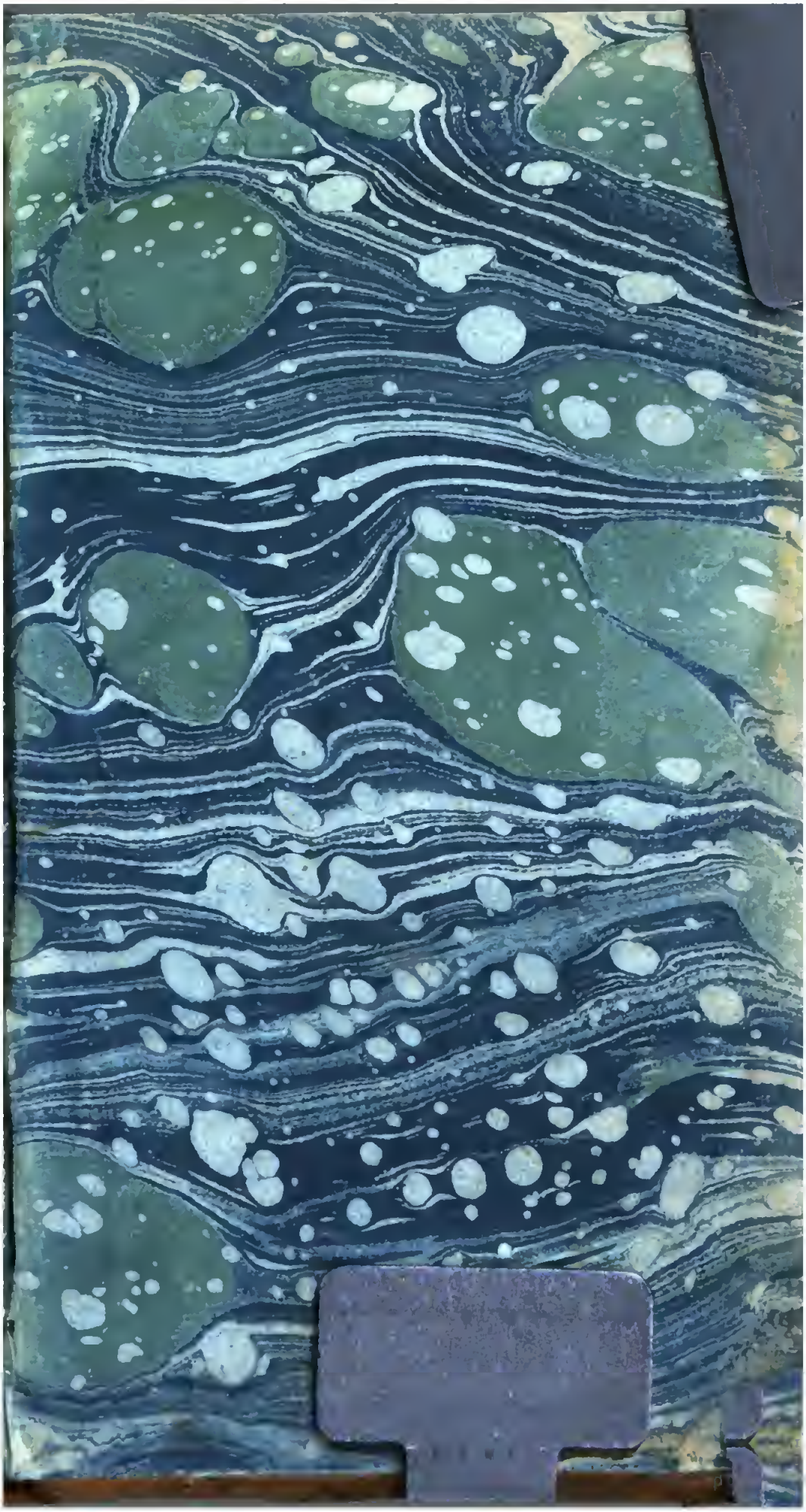
* Aubert le Mire, mort, en 1640, doyen de l'église d'Anvers, avait fait une bibliothèque ecclésiastique, en latin. Parmi les livres de piété dont il donne le catalogue, il avait placé le *Pastor fido* (le fidèle berger.) Il croyait bonnement que c'était un traité des devoirs des *Pasteurs* (ou curés.) (*Année littér.* 1759.)

* François de Harlay, Archevêque de Paris, avait la physionomie la plus agréable, ce qui lui avait fait appliquer ce vers de Virgile :

Formosi pecoris custos formosior ipse.

Berger d'un beau troupeau,
Il est encor plus beau.

Ses affabilités, son obligeance et son heureuse facilité de s'énoncer, lui avaient concilié les cœurs et les esprits. Docteur plus profond que moraliste sévère, voulant un jour embrasser une jeune et jolie personne, une Dame qui était présente s'écria : Prenez garde, Mademoiselle, Monseigneur est plus berger que *pasteur*.

Fin du quatorzième Volume.

627430
SBN